This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

## Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

## About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

# MÉMOIRES
# DE
# SIR GEORGE WOLLAP;

Ses Voyages dans différentes parties du Monde; aventures extraordinaires qui lui arrivent; découverte de plusieurs Contrées inconnues; description des mœurs & des coutumes des Habitans.

PAR M. L. C. D.

4

## TOME QUATRIÈME.

---

*Ut caneret paucis ignoto in pulvere verum.*

---

Pierre Duplessis

NY PUBLIC LIBRARY

---

LONDRES,

Chez THOMAS HOOKHAM, Libraire; Nº. 147, New-Bond-Street.

Et se trouve à PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

1788.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
2[illegible]1225
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
1900.

# CHAPITRE LXVI.

*Arrivée de Sir George Wollap à Londres ; il s'acquitte des dernieres dispositions de Sir Charles Smith, & fait repartir le Reynolds pour l'Isle d'Aprilis.*

1777.

LE desir de retourner en Angleterre, n'avoit pas eu seulement pour motif le dessein de m'y procurer les artistes, & toutes les choses nécessaires à l'amélioration & à la sûreté de mon Royaume ; une promesse sacrée m'en faisoit un devoir.

Sir *Charles* Smith m'avoit laissé en mourant des engagemens à remplir, il avoit emporté au tombeau la parole que je lui donnai de répandre dans le sein de sa famille, aussi tôt que les circonstances me le permettroient, une partie des trésors dont il me faisoit

héritier. Quarante années écoulées depuis la nouvelle de sa mort, ne devoient laisser à ses parens aucune espérance de le revoir; mais après l'avoir fait revivre, il me restoit encore à les instruire de la singularité des événemens qui l'avoient éloigné de sa patrie, & à leur annoncer la riche succession qui devenoit leur partage. Cette double satisfaction dont j'allois les voir jouir, m'assuroit la récompense des peines que je m'étois données pour la leur procurer.

Je chargeai le Major-Général Jarvis & le Colonel Cunnigam, de veiller sur tout ce qui avoit rapport au chargement du Reynolds, que je voulois renvoyer dans la Nouvelle Bretagne. Le Capitaine Burton ne se souciant plus de remettre en mer, je fis l'acquisition de son vaisseau, dont je donnai le commandement à un jeune Officier qui avoit fait le voyage avec le grade de Lieutenant. Il me présenta

un de ses amis, qui s'offrit à remplir une commission bien chère à mon cœur; je lui expliquai la manière dont je voulois qu'il s'annonçât à Falkerk, & la nature des éclaircissemens qu'il devoit y prendre. La joie & la crainte, remplissoient mon ame tour-à tour; mon père, *Jenni*, mon cher *George*, existoient-ils encore? Je n'osois en demander des nouvelles, je tremblois d'en apprendre; & même en desirant le retour de la personne chargée de mes instructions, je redoutois de la voir reparoître.

Au moment de me mettre en route avec M. Springle, pour le Comté de Dorset, je vis une douzaine de marins s'embarquer sur la Tamise, pour aller rejoindre un bâtiment de la compagnie, prêt à partir pour les Indes Orientales. Un jeune homme parmi eux qui me parut âgé d'une vingtaine d'années, fixa mon attention. Sa figure intéressante, & un je ne sais quoi, qu'il

eſt impoſſible de définir, me le faiſoient obſerver avec un ſecret plaiſir. L'empreinte de la triſteſſe répandue ſur tous ſes traits, donnoit à ſa phiſionomie un air de langueur qui la rendoit plus touchante. Je fis vingt pas pour l'aborder ; il porta machinalement ſes regards de mon côté, un mouvement qui ſe fit autour de lui, les détourna auſſi-tôt, & la barque s'éloigna, ſans qu'il me fut poſſible de me rendre compte à moi même de l'émotion que j'éprouvois. Les bras croiſés, je reſtai long-temps penſif à la même place, je voyois avec regret s'éloigner celui qui diſparut bientôt à ma vue.

Je ſoupirois, quelques larmes s'échapperent de mes yeux ; M. Springle qui s'en apperçut, me demanda avec inquiétude, ce qui pouvoit m'occaſionner une ſi grande agitation ? Je l'ignore, lui dis-je ; j'ai été vivement frappé de la figure d'un de ceux qui

viennent de s'embarquer, & je ne sais à quoi attribuer l'impression qu'elle a faite sur moi.

Nous partîmes pour le comté de Dorset, où je comptois prendre des renseignemens sur la famille de Sir *Charles*. Son frère, mort depuis plusieurs années, n'avoit laissé qu'un fils qui ne lui survécut pas, & deux filles mariées dans le Comté. L'aînée étoit l'épouse d'un Manufacturier qui avoit assez bien fait ses affaires, & la cadette la femme d'un Ministre pourvu d'un très-bon bénéfice. Elles avoient l'une & l'autre une famille nombreuse, qui passa rapidement de la médiocrité au comble de l'opulence.

Je ne chercherai point à exprimer l'étonnement qu'ils témoignèrent, lorsque je leur appris que j'étois chargé par leur oncle de leur remettre la somme de cent cinquante mille livres sterlings. A peine se ressouvenoient-ils que ce parent eût existé, & ils regar-

dèrent comme une faveur du Ciel, ce que je leur offrois du riche héritage que je venois mettre en leur possession. Ils n'eussent jamais ajouté foi à la promesse de leur faire encore toucher incessamment une somme pareille, si je n'eusse réalisé sur le champ la première. Ils m'accabloient de demandes, auxquelles je ne répondois, qu'en les assurant qu'ils pouvoient jouir sans remords de la fortune que je leur apportois, ayant été acquise par des moyens bien légitimes. Je ne voulus entrer dans aucun détail avec eux, ils employèrent vainement les instances les plus pressantes; j'avois trop d'intérêt à cacher mon secret pour le confier à tant de personnes.

La joie ayant succédé à l'étonnement, les deux familles se réunirent pour me fêter avec magnificence. Neveux & nièces se persuadèrent que leur oncle avoit acquis dans l'Inde quelque Nababie, & que les trésors

du Bengale venoient refluer entre leurs mains. Je combattis si foiblement cette supposition, qu'elle se changea bientôt en certitude. Le bruit qui couroit alors dans une partie de l'Europe, que *Hider* (*a*) *Ali Kan*, étoit un Européen parvenu par une suite d'événemens heureux à se créer un Royaume dans l'Indostan, vint à l'appui de cette hypothèse, & on crut sans peine que Sir *Charles* avoit été un des Soubabs de l'Asie.

Avant de revenir à Londres, je rendis une visite au révérend *William*

(*a*) Je me rappelle avoir entendu autrefois un Provençal & un Normand, se disputer sérieusement pour déterminer laquelle de leur Province avoit donné le jour au vainqueur de l'Inde. L'un avançoit de bonnes raisons, l'autre en opposoit d'excellentes, & il résulta de leur entêtement, qu'ils ne parvinrent jamais à prouver, si c'étoit dans la Normandie ou la Provence, qu'on devoit placer le berceau du fameux *Hider-Ali*. *Note de l'Editeur*.

Morris, qui fut enchanté des nouvelles que je lui appris de son frère *François*. A la lecture de sa lettre, il resta stupéfait; ce ne fût que lorsqu'il se mit à bégayer le mot de Majesté confondu avec celui de Milord, que je me doutai de la cause de sa surprise; & par quelques paroles pleines de douceur, je me hâtai de le mettre à son aise. Je le pressai envain de venir se joindre au révérend *François Morris*; rien ne put le résoudre à se séparer d'une mère devenue impotente, & de plusieurs enfants en bas âge. Je lui fis accepter cinq mille livres sterlings en le chargeant de me procurer sept à huit Ministres, à qui je serois toutes les avances qu'ils desireroient pour les engager à partir sur le Reynolds.

Il s'acquitta de cette commission avec un zèle & un discernement, qui ne me laissèrent aucun regret sur le choix qu'il s'empressa de faire de quelques personnes de mœurs irréprochables, &

dont les connoiſſances pouvoient accélérer la civiliſation de mon peuple. Il m'eût été difficile, ſans les ſoins qu'il ſe donna dans ſa recherche, de n'être pas contraint de me charger de différens ſujets, qui n'auroient eu ni les qualités néceſſaires pour les emplois que je voulois leur donner, ni la capacité que je devois deſirer dans ceux que je comptois établir dans les premières fonctions du ſacerdoce.

Le chargement du Reynolds venoit d'être achevé. Mrs. Jarvis & Cunnigam eurent beaucoup de peine à ſe procurer cinquante canons de bronze de trente ſix & de vingt-quatre, qui formoient le leſt de ce bâtiment. Je joignis quelques artiſtes aux ouvriers que j'y faiſois paſſer, entr'autres, un Architecte Italien & un Sculpteur Irlandois, qui avoient tous deux femmes & enfans.

A la fin du mois de Juin, les huit Miniſtres étant venus nous trouver à

Londres, le Reynolds mit à la voile quelques jours après. M. Springle qui s'embarqua sur ce vaisseau pour retourner à *Aprilis*, fut chargé de mes dépéches pour le vénérable Jarvis. Mes lettres à mes femmes & à mes principaux Officiers, leur assuroient mon retour à-peu-près dans dix huit mois, en leur recommandant d'entretenir partout l'harmonie & le bon ordre.

J'avois fait faire par l'Architecte, plusieurs plans d'un palais superbe, que je voulois substituer au mien; je choisis celui qui me parut plus propre à désigner la demeure du Souverain. Je priai Mrs. Jarvis & Burnel de faire mettre la main à l'ouvrage le plutôt possible, & je leur enjoignis de faire élever sur un des côtés du temple qui étoit à Charles Hire, un magnifique mausolée aux manes de Sir *Charles* Smith. Je leur en fis passer les desseins, de même qu'un bloc de marbre blanc, qui devoit servir au Sculpteur

pour perpétuer la mémoire du premier législateur de la Nouvelle-Bretagne.

Monsieur *Luke* Osbrow, devenu Capitaine du Reynolds, par la retraite de M. Burton, m'avoit donné tant de preuves de sa prudence & de sa capacité dans le voyage que je venois de faire sur ce bâtiment, que je fus sans inquiétude sur son retour. Ma seule crainte naissoit de la possibilité qu'il rencontrât quelques vaisseaux François qui viendroient à s'en emparer. La guerre, dans les Indes occidentales, avoit occasionné une rupture entre la France & l'Angleterre ; & deux Nations, faites pour s'aimer & s'estimer réciproquement, avoient changé la plaine des mers en un champ de bataille.

L'Amérique Septentrionale attendoit son indépendance du plus ou moins de succès que les François obtiendroient sur nos armées navales ; cette Nation

aidoit de toutes ſes forces les Inſurgens à ſe ſéparer de leur mere-patrie, & à former une république dont elle feroit l'alliée & la protectrice. Le temps ſeul apprendra à la poſterité, s'ils parviennent à ſe déclarer indépendans, (a)

(a) L'Amérique Septentrionale fut déclarée indépendante en 1783. La vaſte partie du nouveau Monde qu'occupoient les Anglois, fut partagée en treize Provinces, qui doivent être gouvernées par les mêmes loix, & nommer chacune leurs députés dans les Aſſemblées nationales appelées Congrès. La France en favoriſant cette inſurrection, a réellement affoibli la puiſſance des Anglois, ils retiroient de l'Amérique ce grand nombre de matelots qui facilitoient l'armement de leurs vaiſſeaux de guerre; mais leurs vues en ſe tournant du côté des Indes Orientales, leur fera acquérir de nouvelles forces & des avantages bien plus certains. La puiſſance Anglo eſt ſi bien établie dans cette riche partie du monde, qu'elle finira par la ſoumettre entiérement, & en former le plus magnifique Empire, ſi les Potentats de l'Eu-

jusqu'à quel point on peut compter sur la reconnoissance d'une Nation qu'on a créée, & si la France aura été dédommagée des secours d'hommes & d'argent qu'elle a prodigués pour cette entreprise.

J'avois reçu d'Ecosse, des détails affligeans, par la personne chargée de m'instruire de tout ce qui m'étoit si intéressant de savoir. Sir *Tom* mon pere, étoit mort de chagrin en apprenant le désastre qu'il supposoit m'être arrivé ; il avoit douté long-temps de la vérité de son malheur ; mais, plus de trois ans s'étant écoulés sans qu'on entendît parler du vaisseau où je m'étois embarqué, la triste certitude de ma perte l'avoit traîné à pas lents au bord du tombeau. Tout avoit changé

---

rope ne veillent pas à ses projets d'agrandissement. L'Angleterre trouvera dans l'Asie un dédommagement de sa perte de l'Amérique, & elle gagnera considérablement au change.

*Note de l'Editeur.*

de face à Falkerk; point de nouvelles de *Jenni*, ni de mon cher *George*; mes biens étoient devenus la proie d'héritiers collatéraux qui s'en disputoient la possession, & me croyoient mort depuis long-temps.

Je me hâtai d'aller les faire revenir de leur erreur, & je partis pour Edimbourg avec MM. Jarvis & Cunnigam, en me faisant suivre des cinq Apriliens, qui me restoient de ceux que j'avois amenés en Europe.

## CHAPITRE LXVII.

*Sir Wollap ſe rend à Falkerk, ſa reconnoiſſance avec Jenni qui le croit mort, arrangement qu'il prend pour aſſurer la fortune de la famille de George.*

1777.

JE deſcendis en arrivant chez Milady Bolvortw que j'avois fait prévenir de mon arrivée ; un billet d'invitation m'annonçoit que j'étois attendu dans une de ſes terres près de Dunkeld. Milady Drefton, ſa ſœur, étoit avec elle, & l'une & l'autre, d'après le bruit qui avoit couru de ma mort, ne pouvoient ſe perſuader que je fuſſe encore vivant. Ma préſence, en leur donnant une preuve indubitable que j'exiſtois, penſa les faire tomber à la renverſe.

Milady Polpwri, devenue aveugle & attaquée de la goutte, réveillée aux

cris de ses filles, s'agitoit dans son fauteuil, sans concevoir la cause du tapage qui se faisoit autour d'elle. Quand leurs sens furent calmés, & qu'elles furent en état d'entendre à quel hasard je devois l'honneur de les revoir, elles m'accablèrent des marques de leur amitié, & me témoignèrent toute la satisfaction qu'elles ressentoient de mon retour. Je satisfis, le plus brièvement possible, leur curiosité sur tout ce qui m'étoit arrivé depuis mon départ d'Angleterre, en ne leur apprenant cependant, que ce que je voulois bien que tout le monde sut.

Milady Dreston étoit veuve depuis trois ans, elle vivoit avec sa sœur dans la même intimité où je l'avois laissée; son mari s'étoit préparé, par une suite de ses débauches, la fin ordinaire de ceux qui ne savent point mettre de bornes à leurs passions. Il étoit mort sans laisser de postérité, & les regrets de sa femme ne l'accom-

pagnèrent pas dans la tombe. Le jeune Lord Bolwortw atteignoit sa dix-septième année, c'étoit le portrait de son père, il le rappelloit à mon souvenir. Il me parut vouloir en partager les sentimens, lorsque sa mère lui apprit combien avoit été étroite l'amitié qui nous unissoit.

Je sus que *Jenni*, à la mort de Sir *Tom*, s'étoit retirée avec sa famille à Roster-Hill, petite terre appartenante à mon père, dont il avoit assuré à *George* la possession par son testament. Le revenu pouvoit en être porté à deux mille livres sterlings, & eût assuré à mon fils, pour le reste de ses jours, un sort tranquille, à l'abri de l'inconstance de la fortune : sa mère faisoit valoir son bien, elle avoit quitté sa ferme de Falkerk pour ne plus se séparer de son fils, & elle travailloit avec son mari à améliorer une propriété qu'ils regardoient comme la leur.

Impatient de revoir mon cher *George*, je me rendis à Roſter-Hill, après que Milady Bolvortw eut écrit à *Jenni* une lettre que je lui dictai, par laquelle on lui faiſoit part que des nouvelles fraichement reçues des Indes Orientales, détruiſoient le bruit de ma mort, & annonçoient mon prochain retour. Malgré cette précaution & l'aſſurance que fut lui donner M. Jarvis, que j'étois en route pour Roſter-Hill, auſſi-tôt qu'elle m'apperçut, elle jeta un grand cri, & tomba ſans connoiſſance entre mes bras.

Pendant que, réunis autour d'elle, nous nous empreſſions de la rappeler à la vie, je demandai à ſon mari, où étoit mon fils? — Milord, il eſt parti il y a trois mois pour vous chercher. — Comment, me chercher? — Ma femme n'a jamais voulu croire à ce qu'on diſoit, elle vous contera tout cela. — Mais, mon fils, qu'eſt-il devenu? — Il s'eſt embarqué — Où —

A Londres. — A Londres, & il y a trois mois ? — Oui, Milord — O ciel ! m'écriai-je, le cœur ferré par la douleur, c'eſt lui, c'eſt mon cher, mon malheureux *George* que j'ai rencontré ſur les bords de la Tamiſe; l'infortuné n'a pas reconnu ſon pere ! La nature m'annonçoit ſa préſence, mes bras ſe ſont ouverts pour l'arrêter au moment où il s'éloignoit, il eſt parti, je ne le reverrai peut-être plus; & c'eſt pour moi, pour me retrouver, que, ſi jeune encore, il abandonne ſa patrie & ſa mère ! O combien je fus coupable, de n'avoir pas éclairci mes doutes, quand le trouble de mon ame me portoit à ſuivre le mouvement involontaire qui m'attiroit vers lui.

*Jenni*, revenue à elle après pluſieurs longs évanouiſſemens qui m'avoient alarmé, eut peine à en croire le rapport de ſes ſens. C'eſt vous, me diſoit elle avec attendriſſement, c'eſt vous,

mon ami; ah! que vous m'avez couté de pleurs ! Cependant, je vous l'avoue de bonne foi, rien n'a pu me convaincre de votre mort, un preſſentiment m'annonçoit en ſecret que j'aurois le bonheur de vous revoir. Cette conviction intérieure a prolongé au moins de deux ans les jours de Sir *Tom*; il ſe plaiſoit à m'entendre aſſurer que vous reviendriez bientôt; le chagrin a abrégé ſes jours. Votre abſence, ô mon cher Wollap, a rempli de deuil le ſéjour de Falkerk.

La perte que nous avions faite, m'a déterminée à m'éloigner à jamais d'un lieu qui vous rappeloit trop ſouvent à mon ſouvenir. Ma famille & moi, vivons ici, par la généroſité de Sir *Tom*, dans une aiſance pour laquelle nous ne ſommes pas nées. Occupée à régir le bien de mon fils, je me ſuis vue forcée de m'en ſéparer, il y a quatre ans, ſur la nouvelle qui courut

qu'un vaisseau François avoit ramené à Bordeaux, les restes de l'équipage d'un bâtiment Anglois qui avoit fait naufrage dans l'Inde. Comme on aime à croire ce qu'on desire, je me persuadai que vous pourriez être du nombre de ceux qu'on avoit sauvés. j'engageai *George* à passer sur le continent pour s'assurer si mes espérances étoient fondées.

Le Docteur Bracmall s'étoit offert pour guider son inexpérience dans les recherches qu'il avoit à faire à ce sujet. Sa grande jeunesse rendoit nécessaire les conseils d'un homme mûr; ma prévoyance fut inutile. Un mois après son départ, ce digne Docteur revint ici, en m'apprenant que *George*, par de mauvais conseils, l'avoit abandonné à Londres, & s'étoit embarqué seul à Douvres. Il a resté quinze mois absent, pendant lesquels il a consommé en folles dépenses le produit de mes épargnes. A son retour il n'a pu me

donner aucun des éclairciſſemens qui auroient calmé mon inquiétude ; je ſus ſeulement que ſept matelots & un Officier marinier, arrivés en France en fort mauvais état, n'avoient pu lui donner aucune nouvelle de ſon père. Ce malheureux voyage a abſolument changé mon fils, il eſt devenu triſte & taciturne ; il m'a fait depuis de ſi vives inſtances pour aller dans les Indes orientales parcourir les établiſſements Européens, afin de s'informer ſi on avoit entendu parler de vous, que j'ai enfin conſenti à ſon départ, & ce n'eſt que depuis trois mois qu'il s'eſt éloigné.

*Jenni* partagea mes regrets, quand je lui dis que nous nous étions rencontrés à Londres, au moment même où il alloit quitter l'Angleterre. Il ne manquoit à mon bonheur que de le revoir, mais le ſort en avoit ordonné autrement ; je m'en voyois encore ſéparé pour quelque temps, ſans

pouvoir espérer de le rejoindre, à moins d'attendre son retour, ce qui me devenoit impossible.

La terre de Falkerk étoit devenue la propriété d'un parent assez éloigné, qui s'étoit empressé de venir recueillir la succession de mon père. En me présentant au Château, ses droits se trouvoient anéantis ; mais quel avantage eût-il résulté pour moi, de rentrer dans un bien, qui, vu mes richesses, me devenoit si inutile. Le sort de mon fils étant assuré à tout événement, je n'avois plus à m'occuper que de la fortune de sa mère.

Je pris le parti de me rendre à Falkerk ; le cousin fort étonné de ma visite, le fut davantage, en voyant l'héritage, qu'il s'étoit approprié, passer en d'autres mains. Mon intention étant de ne mécontenter personne, je lui déclarai, que je ne voulois ni lui ôter, ni lui laisser une chose qui m'appartenoit ; mais que pour qu'il n'eût

aucun regret à ma résurrection, j'étois prêt à lui remettre, en argent comptant, la valeur de cette terre, dont j'avois toujours eu le dessein de faire présent à *Jenni*. Il fut trop enchanté de ma proposition pour hésiter à l'accepter : le bien de Falkerk fut estimé quatre-vingt mille livres sterlings, qu'il reçut avec une joie, qui me fit croire qu'il avoit été moins affligé de la nouvelle de ma mort, que de ma subite apparition.

*Jenni*, avec son mari & ses enfans, vint prendre possession de ma terre, après qu'elle eût consenti à une proposition sur laquelle je m'étois déja expliqué. Son attachement m'inspiroit une confiance qu'elle méritoit à tant de titres ; je ne pus résister au desir qu'elle me témoigna d'être instruite des différens événemens qui avoient rempli les dix années passées loin de ma patrie. Ma confidence fut entière ; je ne lui cachai absolument rien de tout

ce qui m'étoit arrivé d'heureux, depuis que ma réunion à Charles Hire avec mes compatriotes, m'avoit fait trouver, dans cette île heureuſe, une ſociété auſſi agréable qu'ineſpérée. Je n'entrai dans les plus grands détails, que pour raſſurer ſa tendreſſe. Elle avoit eu de ſon mari, trois garçons & deux filles; la dernière âgée de neuf ans fut deſtinée, d'accord avec elle, à être l'épouſe du Prince Royal, l'aîné de mes fils. Sa ſœur devoit avoir pour dot, quand on l'établiroit, la terre de Roſter-Hill, qui appartenoit à *George*, que j'étois réſolu de faire venir à *Aprilis*, à quelque prix que cè fut. Je comptois, avant mon départ d'Angleterre, prendre les arrangements néceſſaires pour qu'il fît le voyage auſſi-tôt ſon retour.

*Jenni* ſe prêta de même que ſon mari, à tout ce que je parus deſirer. Le couſin prit le parti de déguerpir, bien payé de la ceſſion d'une terre

qui ne lui avoit pas coûté grande peine à acquérir ; & la tendre & modeste complice de ma première erreur, s'en trouva unique propriétaire. Je ne voulus pas mettre de bornes à ma générosité ; je m'arrangeai pour acheter une charge honorable & lucrative au plus âgé de ses garçons, afin que le revenu qu'il en retireroit, ne le laissât plus à la charge de sa mère. L'ordre que j'avois donné au Colonel Springle de me faire repasser par le Reynolds cinq cents mille livres sterlings, me permettoit, sans diminuer mes moyens, de faire des sacrifices pour rendre de plus en plus fortunée la famille de *Jenni*, qui devenoit désormais la mienne, par les liens nouveaux qui alloient m'attacher à elle.

Milady Bolvortw & sa sœur, me revoyoient toujours avec le même plaisir ; sans la mort de son mari, & l'éloignement de mon cher *George*, rien n'eût manqué à ma félicité. Je crois

que j'aurois pu déterminer Bolvortw à faire un Voyage dans mon Royaume, s'il eût vécu encore. Nous parlions sans cesse de lui; sa veuve après dix ans de larmes, le regrettoit comme le premier jour, la présence du jeune Lord son fils mettoit seule quelque adoucissement à sa longue douleur. Milady Drefton, quoique jeune encore & sans enfans, avoit fait une si triste expérience de l'état du mariage, qu'elle étoit résolue de vivre, sans jamais prendre d'engagemens. En vain la jeunesse la plus aimable du canton s'étoit empressée à rechercher sa main, inébranlable dans sa résolution, elle refusa constamment tous ceux qui se présentèrent. Il étoit difficile de la blâmer: la cruelle épreuve qui l'avoit rendue victime des liens mal assortis, que la mort de son époux avoit rompus, devenoit un motif excusable de son dégoût invincible pour tous les hommes.

On ne voit que trop de ces unions malheureuſes, que les convenances ou l'autorité font contracter dans les grandes Capitales; quelles en ſont les ſuites déplorables? La femme délaiſſée trouve facilement à ſe dédommager d'un abandon devenu, pour ainſi dire, en uſage; & l'époux bientôt étranger à ſa femme & quelquefois à ſes enfans, à peine connoîtroit l'une ou l'autre, ſi la conformité des noms ne les rappeloit à ſon ſouvenir.

Les différens arrangemens que j'avois à prendre pour le bien être de la famille de *Jènni*, m'occupèrent juſqu'à la fin de l'année; je paſſai mon temps alternativement auprès d'elle, ou chez Milady Bòlvortw. Un jour que nous projettions une partie de promenade à quelques milles de la terre de Lady Drefton, elle reçut la viſite d'un Miniſtre fort âgé, dont la figure noble inſpiroit la vénération. Je me prévins ſi promptement en ſa

ſaveur, qu'ayant entendu dire après ſon départ à une des dames, que cet homme reſpectable étoit le plus malheureux des pères, je la preſſai vivement de me faire connoître la cauſe de ſon infortune. On me promit de l'engager à dîner pour la ſemaine ſuivante, afin de me lier avec lui & d'en obtenir le récit des revers qu'il avoit éprouvés.

La curioſité n'entrant pour rien dans le motif qui me faiſoit deſirer d'apprendre les malheurs qui affligeoient la vieilleſſe de ce digne Paſteur, je preſſai Milady de ne pas retarder la ſatisfaction que j'attendois de ſa complaiſance. Pour ſe prêter à ce qui pouvoit m'être agréable, il fut invité à quelques jours de là; & le vif intérêt que je parus prendre à ſa ſituation, l'ayant diſpoſé à la confiance, j'en obtins ſans peine les détails, qui me prouvèrent que la prudence & la bonne conduite, ne mettent pas à l'abri des revers qui accablent la foible humanité.

N

Dupl

reçut des principes qui la faisoient passer pour le modèle de son sexe. En grandissant, ses traits se développèrent, sa taille se forma, & je ne la présentois nulle part, que je n'entendisse tout le monde se récrier sur sa beauté. J'ai, je l'avoue, éprouvé plus d'une fois un sentiment d'amour-propre, par les éloges qu'on ne cessoit de répéter sur l'éclat de ses charmes. Je bénissois le Ciel de l'avoir douée de tant d'attraits, & d'une douceur de caractère qui la rendoit accomplie. Sa mère l'adoroit, elle étoit glorieuse d'avoir donné le jour à une fille, dont les rares qualités feroient le bonheur de celui, qui pourroit fixer son jeune cœur.

Sa dix-huitième année s'écouloit dans le calme de l'innocence, sans qu'elle parût préférer aucun de ceux, qui brûloient pour elle de l'ardeur la plus vive. Insensible jusqu'alors, elle ne connoissoit l'amour que de nom ; dans

la paisible indifférence, elle bravoit son pouvoir, elle badinoit sur la légéreté des blessures, que ressentoient ceux atteints de ses traits. Mon intention n'étant point de gêner l'inclination d'une fille que j'idolâtrois, j'attendois que le hasard lui offrît celui qui devoit posséder tant de charmes. En père prudent, je l'engageai à m'ouvir son ame, & à ne pas me cacher les premiers sentimens qui y naîtroient. La tendresse que j'avois pour elle, sembloit lui prescrire de m'accorder une confiance, qui ne pouvoit tourner qu'à son avantage. Elle sentoit tout le prix de mes conseils, elle m'assuroit qu'elle s'empresseroit d'y recourir ; qu'elle ne vouloit rien avoir de secret pour un si bon père ; mais que l'homme sans doute qui devoit réunir toutes les affections de son cœur, ne s'étoit pas encore offert à ses yeux.

Le Seigneur de la terre où étoit située la paroisse que je déservois,

étant mort sur ces entrefaites, son fils jeune homme plein de mérite, vint accompagné d'un de ses amis, prendre possession de son héritage. Un jour qu'ils étoient à la chasse, un orage épouvantable, les ayant forcés de chercher un abri, ils se refugièrent dans ma maison qui étoit sur leur passage. J'étois absent depuis la veille; mon fils les reçut avec la distinction & les égards qu'on doit au Seigneur du lieu. Ma fille se trouva par hasard au parloir, & quoiqu'elle voulut s'éloigner aussi-tôt qu'ils entrèrent, ils l'engagèrent si poliment & avec tant d'instance de rester, que ma femme se crut obligée de se joindre à eux, pour forcer *Amélia* à leur faire compagnie.

L'ami de Lord *Édouard* C****, s'épuisa en complimens & en fadeurs, sur ce qu'il appeloit la rare beauté de ma fille, il trouva que c'étoit un meurtre qu'elle ne vînt pas à Londres, où chacun s'empresseroit de ren-

dre hommage à tant de perfections. Il parla musique, prétendit qu'*Amélia* devoit avoir la voix divine, & à chaque louange prenoit Milord à témoin de la vérité de tout ce qu'il avançoit. Ma fille rougissoit, balbutioit quelques paroles, perdoit contenance, & faisoit tout bas des vœux pour que le temps s'adoucît. Après une mortelle heure d'impatience, le ciel devint serein, & nos chasseurs prirent congé *de la belle Villageoise*, en recommandant à mon fils de venir le lendemain de bonne heure au château, pour une partie de chasse dont ils vouloient lui faire partager le plaisir.

*James* se rendit avec exactitude à l'invitation. Par une imprudence, excusable dans un jeune homme de vingt-deux ans, il assura, en voyant qu'on ne tarissoit point sur les éloges qu'on faisoit de sa sœur, qu'elle avoit la voix très-jolie, & qu'elle s'accompagnoit sur le clavecin. Il n'en fallut pas da-

vantage pour aiguillonner le desir de l'ami de Milord, qui arrangea sur le champ qu'on inviteroit toute ma famille à venir dîner pour le surlendemain, & qu'on feroit de la musique pour égayer la société. Lord *Édouard*, jouoit de la flûte, & son ami chantoit avec goût. J'arrivai dans la matinée du jour fixé pour cette petite fête ; je demandai d'abord si on avoit promis ; sur la réponse affirmative que je reçus, je vis qu'il n'y avoit plus d'autre parti à prendre, que de veiller avec attention sur ce qui se passeroit dans cette malheureuse journée.

Le repas fut fort gai, & tout se passa avec une décence qui ne me laissa, pour le moment, aucun regret sur la complaisance que j'avois eue de me prêter à l'arrangement pris sans ma participation. *Amelia* chanta plusieurs morceaux, elle reçut des applaudissemens outrés. L'ami de Milord jura que dans aucune partie de la France

& de l'Italie, il n'avoit entendu une plus belle voix, ni une meilleure manière de chant. Il proposa un *duo*; ma fille enivrée de l'encens qu'elle recevoit, accepta sans difficulté. Le jeune homme y mit une expression qui me choqua; il poussa même la hardiesse jusqu'à lui dire, qu'elle ne rendoit pas avec assez de passion le sens des paroles; qu'il étoit dommage, qu'ayant une voix aussi *délicieuse*, elle n'en tirât pas un parti plus agréable. Il lui fit répéter le *duo* une seconde fois, afin de pouvoir lui faire encore le coupable aveu d'une passion qu'il feignoit de ressentir. En sortant, je me promis bien de ne plus exposer ma fille à entendre tant d'impertinences, sous le prétexte spécieux de faire de la musique.

Ces Messieurs vinrent sans façon le lendemain prendre le thé chez moi, y restèrent beaucoup plus long-temps que la décence ne le permettoit, répétèrent à *Amelia* les louanges de la veille, & fini-

rent par amener mon fils avec eux. Ils le retinrent toute la journée, & à force de caresses, le mirent si bien dans leurs intérêts, qu'il ne parloit plus que d'aller au château, où il passoit les heures les plus agréables dans la compagnie de deux hommes charmans.

Ma fille, depuis ce moment, parut rêveuse, & deux fois je surpris *James*, causant bas avec elle. Je tremblois de m'ouvrir sur l'objet de mes craintes; ma femme, à qui j'en fis part, me tranquillisa, en me promettant de ne pas perdre *Amélia* de vue, & de veiller sur les démarches du jeune Lord & de son dangereux ami.

Le premier avoit une douceur dans le caractère & une sorte de timidité qui le rendoit extrêmement retenu; le second, hardi & avantageux, savoit tout, parloit de tout, tranchoit sur les moindres choses, & donnoit ses décisions pour des oracles. L'un jouissoit d'une fortune considérable, augmentée par les sages

économies d'un père qui s'étoit occupé à augmenter ses revenus; l'autre livré depuis long-temps aux dissipations, s'étoit hâté de consommer en dépenses ruineuses le capital & le revenu de deux belles terres. Parieur imprudent, il étoit obligé à la fin de la saison des courses, de faire des emprunts onéreux, afin d'atteindre avec inquiétude les restes de l'année. Il s'étoit fait connoître, à Paris & à Londres, par l'éclat scandaleux de quelques aventures, dont il avoit encore l'audace de se glorifier, lorsqu'avec ses amis de libertinage, il passoit à la taverne une grande partie du jour. Il venoit fort à propos d'hériter d'une vieille tante, dont il dévoroit la succession, en attendant celle d'un oncle qui devoit réparer toutes ses sottises.

Milord, qu'il travailloit à pervertir, & dont les heureuses inclinations luttoient avec effort contre les embûches de ce libertin, avoit deja fait deux

ou trois étourderies, en rougiſſoit en ſecret; mais, entraîné par l'exemple, il couroit à ſa perte, en ſuivant le modèle qu'il avoit ſous les yeux. Leur liaiſon s'étoit formée au ſpectacle. *Edouard* entroit alors, pour ainſi dire, dans le monde, tout étoit nouveau pour lui, chaque objet le frappoit & lui cauſoit des ſenſations plus ou moins fortes. Le Baronnet au contraire avoit déja émouſſé la pointe du plaiſir, par le peu de modération dont il en uſoit; ſes goûts s'étoient blaſés dans l'âge où ils ſont les plus vifs, parce que, débauché par habitude, il n'avoit jamais ſu mettre un frein au dérèglement de ſes paſſions.

Nous fumes deux jours ſans entendre parler de nos importuns; le troiſième ils vinrent ſavoir des nouvelles de la belle *Amélia*; ma femme ſe trouva ſeule au parloir, & les reçut avec les plus grands égards. Nous venons, dit le Chevalier Woo :

délai, pour vous engager, avec l'aimable Miſs, à un bal que Milord donne demain à toutes les dames du voiſinage. La Comteſſe G***, Miladi **** qui ſont dans leurs terres, veulent, à quelque prix que ce ſoit, faire connoiſſance avec la divine *Amélia.* Nous avons hier parlé d'elle ſi avantageuſement, qu'elles ne nous ont donné que deux fois vingt quatre heures pour les ſatisfaire. Je ne puis vous rien promettre, répondit ma femme, mon mari eſt abſent, & je ne prendrai point d'engagement ſans ſon aveu — Comment Miſtreſs, vous n'oſez pas prendre ſur vous de goûter un plaiſir auſſi innocent? — Non, en vérité, & vous me blâmer[illegible], ſi je le faiſois — Vous blâmer? [illegible] incroyable, réfléchiſſez-donc? ..... — Je n'ai aucune réflexion à faire. — Vous n'y penſez pas, tout le monde vous louera de profiter d'une occaſion qui mettra au grand jour les charmes de la modeſte *Amélia.* O

tes. J'étois absolument tranquille sur le compte de Milord, il y avoit trop peu de temps qu'il étoit entré dans le monde, pour connoître l'art perfide de la séduction; mais son ami âgé de dix à douze ans de plus, me causoit de vives allarmes, par la manière dont il fixoit ses regards sur ma fille, lorsqu'il avoit occasion de rencontrer les siens.

La compagnie étoit déjà nombreuse, quand nous arrivâmes au château. Tous les yeux se portèrent sur *Amélia*, qui, fraîche comme la rose du matin, ne savoit comment répondre aux choses flatteuses que toutes les dames lui adressèrent sur l'éclat dont elle brilloit. Le bal ne tarda pas à commencer, *Amélia* dansa avec Sir *Robert* Woodelai, les applaudissemens ne cessoient point, tous les jeunes gens l'environnoient pour lui faire des complimens; tantôt c'étoit l'élégance de sa taille qui les enchantoit, tantôt les graces

répandues fur toute fa perfonne, tous louoient fa figure, & Sir *Robert* enchériffoit fur les louanges qu'on lui prodiguoit. Ma pauvre fille rougiffoit, remercioit & danfoït avec l'infatigable Baronnet, qui pendant la fête ne la quitta point.

Au milieu du mouvement général, Milórd attentif à faire les honneurs de chez lui, n'étoit jamais en place; il s'occupoit de tout le monde, alloit & venoit, faifoit fa cour à toutes les dames, fans marquer par une préférence déplacée plus de foin aux unes qu'aux autres. En cela il différoit du Baronnet, qui fembloit ne voir dans la falle que la feule *Amélia*; il ne faifoit pas la plus légère attention à toutes les autres Demoifelles, dont plufieurs avoient cent fois plus de mérite que ma fille. Quoique fa conftance me déplût, par civilité je n'en voulus rien témoigner, pour ne pas donner du chagrin à ma fille, qui

jouiſſoit ſans ſcrupule de tout le plaiſir qu'on s'efforçoit de lui procurer.

La foule s'étant par haſard jetée de mon côté, pendant que je me levois pour choiſir une autre place, j'entendis très-diſtinctement en me gliſſant derrière les fauteuils, qu'une dame diſoit tout bas à ſa voiſine. — Elle eſt vraiment jolie, c'eſt dommage, *Robert* la perdra. — Ce fut pour moi, comme un coup de foudre; je me repentis trop tard de ma condeſcendance; mais il n'y avoit plus à reculer; il falloit faire bonne contenance juſqu'à la fin. On ſervit le ſouper qui fut ſomptueux, & encore le Baronnet ſe plaça près de ma fille. Ma femme qui n'entendoit point malice à ſes aſſiduités, ſe livroit ſans inquiétude à tout l'agrément de la fête; auroit elle pu prévoir le malheur qui devoit en être la ſuite funeſte.

Je feignis une indiſpoſition pour hâter le moment de me retirer; le

ſommeil ne put jamais s'emparer de ma paupière; le reſte de cette cruelle nuit me parut avoir la durée d'un ſiècle. Je me levai avec le jour, pour réfléchir aux moyens de profiter de l'avis que le haſard m'avoit fait entendre; hélas ! il n'étoit plus temps, le mal avoit déja gagné le cœur de ma fille, où, pour mieux dire, ſon cœur n'étoit plus à elle. Je fus triſte pendant le dîner; ma femme, croyant que la fatigue de la veille m'avoit indiſpoſé, m'engagea à me jeter ſur un lit pour me repoſer; ma fille, par les plus tendres careſſes, s'efforçoit de me remercier de la complaiſance que j'avois eue pour elle. Mon front ſe dérida, je la preſſai contre mon ſein, quelques larmes roulèrent dans mes yeux; elle s'en apperçut, s'empreſſa de les eſſuyer, & me gronda avec douceur de ne l'avoir pas avertie de quitter la fête plutôt.

Le Chevalier ſe préſenta ſeul ſur le ſoir ; après les complimens d'uſage, il prit un air ſérieux, en me diſant, qu'il venoit de la part de Milord, pour me faire une propoſition trop avantageuſe pour qu'elle ne fût pas de mon goût. Il eſtime votre famille, il vous conſidère, ajouta-t-il, & je partage ſes ſentimens. Il a pris votre fils en amitié, il veut vous en donner une preuve, en faiſant obtenir une Lieutenance à *James* dans le régiment du Colonel ***** qui eſt ſon couſin. Il vient d'en recevoir l'agrément, & ſi vous n'avez point de répugnance à lui voir ſuivre le métier des armes, préparez ſon équipage, il faut qu'il parte ſous huit jours ; le Colonel ayant écrit à Milord, que ſon régiment a l'ordre de s'embarquer pour le Canada, afin d'y joindre l'armée du Général Wolfe, qui ſe prépare à faire le ſiège de Quebec. *James*, qui étoit ſans doute prévenu, me ſauta au cou, obtint ma permiſſion pour jouir

de la faveur qu'il devoit à la protection de Milord, & ne ſongea plus qu'à ſe mettre bientôt en route.

Je m'empreſſai d'aller témoigner à ſon protecteur la reconnoiſſance que j'avois des bontés dont il daignoit honorer mon fils. Il m'accueillit avec toute l'honnêteté poſſible, me promit de veiller à l'avancement de *James*, & voulut faire les frais de tout ce qui étoit néceſſaire pour le mettre inceſſamment en état de rejoindre ſon Corps. Le Baronnet, qui fut préſent à cette viſite, proteſta, avec ſon ton d'importance, que *James* ſeroit Capitaine avant la fin de la Campagne, ou qu'il perdroit ſon nom. Il crut m'en convaincre plus efficacement, en m'offrant de parier mille, deux mille guinées, qu'il tiendroit ſa promeſſe, & que nous ne le reverrions qu'à la tête d'une Compagnie.

Mon fils partit, je lui accordai ma bénédiction en lui recommandant de

me donner souvent de ses nouvelles, sa mère & sa sœur pleurèrent beaucoup, il nous embrassa & disparut. *James* avoit le cœur excellent; s'il ne témoigna pas plus de regret de nous quitter, il ne faut l'attribuer qu'à la joie qu'il ressentit de se voir Officier, dans un temps où il étoit loin d'espérer un état aussi honorable. Les jeunes gens sans expérience, fiers de porter une cocarde, se croyent des êtres privilégiés, le premier jour qu'ils endossent l'uniforme. Tout autre sentiment cède à la vanité; ils vont commander à des soldats; ils vont exposer leurs jours pour l'honneur de la patrie; ils recevront peut-être une blessure légère qui fera beaucoup parler d'eux, en voilà assez pour leur tourner la tête.

Le service qu'à la sollicitation du Baronnet, Milord *Edouard* venoit de me rendre, me disposa à le recevoir avec plus de cordialité que je n'avois

fait par le passé. L'approche de l'hiver qui devoit les ramener à Londres, m'assuroit que leur éloignement rétabliroit dans mes esprits cette heureuse tranquillité, qui en étoit bannie depuis que les assiduités du Chevalier, m'avoient ouvert les yeux sur les sentimens que ma fille lui avoit inspirés : ce calme qui n'étoit dû qu'à l'espérance, devoit arriver bientôt ; l'époque de leur retour à la ville, fut troublé à la réception d'une lettre anonyme, dont voici le contenu.

» La personne, qui, sans se nom-
» mer, se hâte de vous donner un
» avis salutaire, n'attend de vous pour
» toute reconnoissance de ce service,
» que d'apprendre par la voix publi-
» que, que vous avez su en profiter.
» Écoutez-moi bien, père aveugle,
» homme crédule & confiant ; lisez,
» & frémissez. Le chevalier *Robert*
» Wodelai, amoureux de votre fille,
» la voit journellement à votre insu.

» Je me plaîs à croire qu'elle ne sort
» pas, dans les visites qu'elle reçoit
» clandestinement, des bornes de la
» décence; mais le Baronnet est un
» libertin si déterminé, qu'il est reçu
» dans le grand monde, qu'une fille
» qui lui parle, est par cette seule
» action déshonorée dans l'esprit pu-
» blic. Ceci ne doit pas vous affliger,
» parce qu'il n'est pas assez connu dans
» ce canton, pour que votre voisinage
» puisse prendre de la belle *Amélia*
» une opinion désavantageuse, sur ce
» qu'elle verra, très-innocemment peut-
» être, un homme dont elle ignore la
» perversité. Je ne vous le peindrai
» pas tel qu'il est, les quatre pages
» de ma lettre n'y suffiroient pas;
» d'ailleurs ce seroit vous porter à
» conclure, que quelque inimitié par-
» ticulière m'a fait prendre la plume
» pour lui nuire dans votre esprit;
» mais je vous préviens que c'est un
» homme dangereux, adroit, & qui

» parvient à ses fins, par les moyens
» les moins honnêtes. Si vous êtes
» sage & prudent, vous profiterez de
» l'avis que je vous donne; je le sou-
» haite pour votre repos & pour le
» bonheur de votre chère *Amélia*,
» dont la vue m'a inspiré le plus vif &
» le plus tendre intérêt ».

Je gardai pendant trois jours ce funeste écrit dans mon secrétaire, sans oser en parler à ma femme; j'avois peine à me persuader (*c*) que le contenu

(*b*) Voilà comme raisonnent tous les pères entichés de leurs filles; lorsqu'ensuite elles font des frédaines, ce qui arrive souvent, ils se lamentent & s'arrachent les cheveux. Garder pendant trois jours un avis comme celui-là, sans en faire usage, n'est-ce pas prêter la main aux entreprises du séducteur? Je crains bien que pendant que le bonhomme de père dort profondément, en se rassurant sur la vertu *d'Amélia*, Sir Robert ne pavienne à la lui escamoter. Une fille aussi accomplie est un morceau friand, le Chevalier est peint comme un gourmet, il triom-

fut tel qu'on me l'annonçoit. *Amélie* étoit trop bien élevée pour s'écarter de son devoir; il ne me paroissoit pas d'ailleurs vraisemblable, comme on me l'annonçoit, qu'elle vît en secret celui qui d'après cette lettre travailloit à sa ruine. Il est vrai que ses visites dans la journée étoient depuis quelque temps plus rares & moins longues; mais continuellement occupé de la chasse, je présumai que cette passion de la plûpart des jeunes gens, faisoit diversion à celle qu'il avoit paru avoir pour ma fille. Ma femme à qui je fis part de l'objet de mon inquiétude, eût à-peu-près la même opinion que moi; nous convînmes de garder le silence le plus absolu, pour ne pas alarmer mal-à-propos notre chère fille.

---

phera, ou le révérend aura bien du bonheur. En tout cas il joue gros jeu, & les parieurs, j'en suis fâché, ne sont pas pour lui. *Note de l'Editeur.*

Mes craintes furent enfin totalement calmées, par celui même qui les avoit fait naître. Il vint prendre congé de nous, en nous confiant, qu'il alloit dévancer Milord de quelques jours, étant forcé de se rendre à Londres, pour conclure un mariage que son oncle venoit d'arranger, & qui le rendroit possesseur de la plus jolie créature qui existât dans les trois royaumes. Il nous témoigna ses regrets de s'éloigner plutôt qu'il n'avoit compté, & nous souhaita une bonne santé, en nous promettant de s'intéresser pour mon fils, & de nous en donner incessamment des nouvelles satisfaisantes. *Amélia* lui recommanda son frère, le pria de ne pas oublier les promesses qu'il avoit faites à son sujet, & le vit partir sans témoigner la moindre altération. Ma femme qui s'en apperçut comme moi, crut que nous en étions quittes pour la peur. Une lettre anonyme ne méritant pas d'ailleurs une

confiance entière, nous pouvions avoir eu tort de nous chagriner ſur une ſuppoſition peut-être exagérée.

Nous jouiſſions depuis un môis environ de cette tranquillité d'ame, qui eſt la ſuite de la ſituation douce ou elle ſe trouve, quand après avoir été fortement agitée pendant quelque temps, elle commence à goûter un repos que quelque grande cauſe avoit interrompu. Milord, ne ſe montroit qu'en paſſant, pour nous faire accepter une partie du produit de ſes chaſſes. Il n'attendoit même plus que le retour d'un courier qu'il avoit expédié en Irlande, pour nous faire ſes adieux.

L'orage dont nous avions été menacés, fondit tout-à-coup ſur notre tête. Ma femme qui, tous les matins, entroit en ſe levant dans la chambre de ma fille, y étant allée un jour à ſon ordinaire, fut fort étonnée de n'y trouver perſonne; elle crut d'abor qu'*Amélia* étoit deſcendue au jardin.

mais après s'être assurée que la porte de la maison n'avoit pas été ouverte, elle vint fort effrayée me faire part de l'affreuse nouvelle qui m'assassinoit. Mon cœur oppressé ne pouvoit plus aider à ma respiration, mes genoux tremblans fléchirent sous moi, je tombai sur le parquet sans connoissance. Ma tête porta sur la saillie du pied d'une armoire, s'ouvrit par la violence du coup, & je me trouvai par la grandeur de ma blessure hors d'état de prendre aucun parti dans cette circonstance malheureuse, où il ne falloit qu'agir pour remédier au mal. Ma femme après qu'on m'eut pansé & remis au lit, courut au château apprendre à Milord, le funeste accident qui venoit de nous arriver. Il parut fort étonné, il nous plaignit avec toute l'apparence de la sincérité; il assura même avec serment qu'il ne savoit quel conseil nous donner, n'ayant aucune connoissance

qui put nous éclairer dans la recherche que nous avions à faire.

La fièvre me prit aussi-tôt que Mistress Pardonnald revint. Obligé de garder la chambre, il m'étoit impossible de courir après le ravisseur, & par où commencer, quand j'aurois eu la faculté de le poursuivre. Milord parut sur le soir; il fut affligé de mon état; il regretta vivement de ne pouvoir nous dire rien de positif sur la fuite d'*Amélia*, ni de savoir à qui attribuer un enlèvement aussi surprenant. Je compte, ajouta-t-il, me rendre sous peu de jours à Londres, & je vous promets de faire toutes les perquisitions qui pourront vous donner là dessus quelque éclaircissement. Tranquillisez-vous en attendant; c'est un malheur, j'en conviens; mais le remède est bien difficile, quand on ignore la route de la fugitive. Je ne sais sur qui faire tomber mes soupçons; avec un peu de

patience, nos doutes s'éclairciront, & le mal ſera peut-être moins grand, que nous nous le figurons.

Des conſolations pareilles ne ſuffiſoient pas à ma douleur, j'étois obligé d'en cacher une partie, pour ne pas augmenter celle de ma femme, qui ſe déſoloit d'être privée du tendre objet de ſes plus cheres affections. Mes larmes, malgré mes efforts, couloient avec abondance; je me voyois le plus malheureux des hommes, moi, qui, n'a guère, me comptois au nombre des plus fortunés. Je connoiſſois ſi parfaitement la façon de penſer de ma fille, que je ne pouvois attribuer ſon évaſion qu'à la violence; mais, comment avoit-on pu l'employer chez moi, ſans que le moindre bruit n'eût frappé mon oreille? Une lettre que je reçus d'elle, fixa mon incertitude. La voilà, me dit ce reſpectable vieillard, en la prenant parmi d'autres papiers, liſez-vous-même, Milord.

*Lettre d'Amelia Pacdonnald, au révérend Henri Pacdonnald son père.*

» De quel œil, ô mon père, verrez-
» vous un écrit arrosé de mes larmes,
» un écrit qui eût dû vous parvenir
» plutôt, si votre fille coupable eût
» eu la permission de vous l'adresser
» au moment qu'elle le desiroit. J'ai
» reçu tant de preuves de votre indul-
» gente bonté, qu'en blâmant moi-
» même ma conduite, je me reproche
» de vous avoir caché le parti que
» j'avois pris de m'unir par des liens
» indissolubles au plus aimable, com-
» me au plus généreux des hommes.
» Vous m'aviez fait connoître une si
» grande aversion pour le Chevalier
« Woodelai, que la crainte de vous dé-
» plaire m'a forcée de garder le si-
» lence. Il eût été bien doux pour
» votre fille chérie, de recevoir la
» bénédiction nuptiale de votre main
» paternelle, & ma douleur n'a pu se

» contraindre, lorsque j'ai vu un autre
» vous remplacer dans cette auguste
» cérémonie. C'en est fait, ô mon
» cher, ô mon respectable père, votre
» *Amélia* est l'épouse de l'homme
» qu'elle a choisi pour faire son bon-
» heur. Si vous le connoissiez mieux,
» vous rendriez justice à la noblesse
» de ses procédés; quelqu'un, jaloux
» peut-être de la préférence que je
» lui ai marquée, vous avoit prévenu
» défavorablement.

» Dès la première fois qu'il me vit,
» il m'offrit sa main, il m'écrivit le
» lendemain dans les termes les plus
» forts, pour m'exprimer la violence
» de la passion qui embrâsoit son cœur,
» son bonheur ne dépendoit que de
» moi. *James*, mon frère, approuvoit
» ses démarches, & s'étoit chargé de
» lui apporter mes réponses, elles
» étoient toujours telles que vous au-
» riez pu les dicter vous-même. Il
» m'avoit fait promettre de vous ca-

» cher ses intentions pour quelque
» temps encore, & si vous m'eussiez
» pu mieux disposé à son sujet, je
» me serois fait un devoir de vous
» ouvrir mon ame, de vous y laisser
» appercevoir les progrès d'une incli-
» nation que le temps n'a fait qu'af-
» fermir.

» Enfin, mon père, je ne cherche
» point a excuser mes torts, ils sont
» bien grands sans doute, puisque j'ai
» pu vous déplaire ; mais vous êtes
» trop bon pour ne pas pardonner à
» une fille, qui employera le reste de
» sa vie, à vous faire oublier le cha-
» grin que sa faute vous aura causé.
» Il ne manque à ma félicité que
» votre pardon & celui de ma tendre
» mère, que je vous supplie de solli-
» citer pour moi.

Je suis, &c.

*AMÉLIA WOODELAI.*

A Londres ce...... 176......

MON premier ſoin fut de faire préparer une chaiſe, pour aller retrouver ma chere enfant. Ma femme, contente de la revoir, voulut m'accompagner; l'embraſſer, lui pardonner, étoit tout ce qu'elle déſiroit. L'état où me réduiſoit la bleſſure conſidérable que j'avois à la tête, ne fut pas un obſtacle capable de m'arrêter, j'étois trop impatient de voler dans les bras de ma fille, pour différer d'une heure à aller la rejoindre.

Nous deſcendîmes à l'hôtel du Baronnet; le portier, dont l'oreille étoit fort dure, après nous avoir fait crier dix fois que nous voulions parler au Chevalier *Robert* Woodelai, s'obſtinoit à nous répondre qu'il n'entendoit pas ce que nous diſions. A la fin, cependant, comme par réflexion, il nous dit: ſi vous avez par haſard affaire à mon maître, vous arrivez trop tard, il eſt en route avec une jeune poulette

à qui il va faire voir bien du chemin.

Attéré à ces mots, & ne pouvant rien ſavoir de plus d'un homme preſque ſourd, nous eſſayames de nous éclaircir dans le voiſinage, s'il étoit vrai que le Baronnet fût parti. Une Marchande de toile, dont la boutique étoit ſituée à quelques pas de l'hôtel, ſe trouva fort heureuſement diſpoſée à cauſer, & nous garantit ſérieuſement la vérité de ſon départ. Curieuſe comme toutes ſes ſemblables, elle ne demandoit pas mieux que de jaſer; je m'empreſſai de trouver un prétexte pour motiver la cauſe de nos informations. Pour payer notre confidence, elle appuya ſur quelques points qui nous navrèrent le cœur. Quand je la queſtionnai, ſi une jeune perſonne, qu'on m'avoit aſſuré être la femme du Baronnet, étoit partie avec lui; ſa femme? reprit-elle, il en a tant, qu'on ne ſait jamais quelle eſt la véritable, il

en change tous les mois. La douleur pouvant trahir mon ſecret, je me hâtai de me retirer.

Milord *Edouard* devoit être arrivé à Londres, je me fis conduire à ſon hôtel ; il deſcendoit de voiture au moment même, & ayant à prendre lecture de pluſieurs lettres qu'il trouva chez lui, il me pria d'attendre quelques inſtans. Il revint au bout d'un quart d'heure, tenant à la main un billet, par lequel le Chevalier Woodelai l'informoit qu'il alloit en France, pour montrer à tout Paris la nouvelle conquête qu'il venoit de faire. C'eſt une femme adorable, ajoutoit-il, je ſuis, comme vous le ſavez, connoiſſeur, & je vous jure que jamais créature vivante n'a été ſi parfaite. Le ciel ne s'eſt plu à la former ſi belle, qu'afin de récompenſer, en me la donnant, l'habitude que j'ai toujours eue de rendre hommage aux chef-d'œuvres

de sa création. Il entroit après cela dans des détails qui auroient fait rougir l'être le plus enraciné dans le vice.

Eh bien, Milord, lui dis-je, vous n'avez plus de doute sur l'étendue de mon malheur. Pourquoi donc, reprit-il ? votre fille est mariée ; elle a sans doute eu tort de prendre un époux sans votre permission, mais puisque cela est fait, consolez-vous ; *Robert* m'écrira, & je vous ferai part de tout ce qui concernera la charmante *Amélia*, vous pouvez compter sur ma parole. A quoi vous serviroit de vous chagriner, en reviendra-t-elle plus vîte, en sera-t elle moins Miladi Woodelai ? Son absence ne sera pas longue, avant la fin de l'hiver, le couple voyageur habitera parmi nous, soyez-en bien assuré.

Nous quittâmes la capitale plus affligés que jamais, & n'ayant plus de doute sur le sort de notre enfant. Elle avoit

été trompée, ſon inexpérience l'avoit fait tomber dans le piège, tout me le prouvoit; le ſilence de ſon prétendu mari, ſon éloignement précipité, la connoiſſance plus amplement acquiſe des mœurs du Baronnet, déchirèrent mon cœur. Je n'avois pris tant de peine à l'élever, à cultiver ſes talens naturels, que pour en faire la compagne des débauches d'un vil libertin.

Les malheurs aſſez communément ſe ſuivent de bien près; ſept mois s'étoient à peine écoulés depuis que nous étions ſéparés de ce que nous avions de plus cher, lorſque le bruit ſe répandit que notre armée du Canada s'étoit emparée de Quebec; on ajoutoit que le Général Wolfe, & pluſieurs Officiers, avoient été bleſſés mortellement dans cette attaque. Nous ne tardâmes pas à recevoir la funeſte confirmation de ce que nous avions craint, le nom de notre fils, de notre

pauvre *James*, du ſeul enfant qui nous reſtoit, étoit compris dans la liſte des morts.

Frappés de tant de coups à la fois, nous n'enviſagions plus dans l'avenir qu'une vieilleſſe iſolée & languiſſante. Notre famille entière nous avoit dévancé dans le tombeau, *Amélia* ſurvivoit, à la vérité, à ſon frère, mais elle s'étoit ſouſtraite à notre tendreſſe, elle n'exiſtoit plus pour nous. Les yeux humides de pleurs, nous portions nos regards autour de nous, pour n'y voir que des objets étrangers à notre amour, ou qui réveilloient l'amertume de nos regrets. Ma femme dont la ſanté dépériſſoit, depuis qu'un ſcélérat lui avoit enlevé ſon *Amélia*, vivement affectée de la mort de ſon fils unique, changeoit à vue d'œil, & voyoit, avec une conſtance religieuſe, approcher l'inſtant fatal qui devoit terminer ſes ſouffrances & ſa vie. Elle mourut dans mes bras en me recom-

mandant sa fille, dont le nom trop cher fut le dernier mot qui sortit de sa bouche expirante.

Père, époux malheureux, sans appui sans consolations, je n'espérois plus moi-même tarder long-temps à rejoindre & ma femme & mon fils. La force de mon tempérament me fit lutter contre les accès d'une douleur que le temps ne pouvoit point affoiblir; vivre, étoit un supplice pour moi mille fois plus cruel que la mort. Une morne tristesse étoit la situation habituelle où je me trouvois; le soir, en me couchant, je ne formois qu'un souhait, celui de n'avoir jamais de réveil.

Une lettre de Paris vint tout à coup me tirer de cet état léthargique, je brise le cachet, je parcours l'écrit, la lettre étoit de ma fille; je fais un cri, je veux lire, les larmes obscurcissent ma vue, & m'empêchent de distinguer les caractères. Je porte le papier sur ma bouche, je baise, je presse sur mon

cœur, j'ouvre & je ferme vingt fois cet écrit qui me rappelle à la vie; je parviens enfin à en faire rapidement la lecture. Que vois-je, ô ciel!..... Venez à mon secours, me marquoit *Amelia*, j'ai été trompée par le plus lâche des hommes, je suis trahie, abandonnée, je deviens l'objet du mépris public, je suis la honte de mon sexe, hâtez-vous de me sauver du plus affreux désespoir.

Je ne voulus pas attendre au lendemain, à l'instant même, je pars; un vent favorable seconda mes vœux, j'aborde à Calais, & je vole à Paris. Je me présente à l'appartement qu'occupoit ma fille, un domestique m'arrête, en me priant d'attendre qu'il ait prévenu son maître, j'obéis. Milord *Édouard* vient à moi, me prend par la main, en me faisant passer dans une pièce voisine. — *Robert* est un monstre, il a déshonoré la plus aimable créature, & celle qui étoit la plus faite pour être

être respectée. Un de ses amis, un scélérat de son espèce, s'est prêté à remplir le rôle de Ministre pour tranquilliser la belle *Amélia*; elle s'est crue mariée à cet infâme débauché, à qui elle a prodigué pendant une année entière une tendresse dont il étoit indigne.

Il y a quinze jours que je suis ici; prévenu de mon arrivée, il est venu m'annoncer qu'il étoit las de sa maitresse, & qu'il vouloit me la céder. Je l'ai prié de s'expliquer; il m'a avoué un enchaînement de bassesse & de perfidie qui m'a révolté. En un mot, il est parti, en apprenant à votre malheureuse fille, qu'elle n'étoit point sa femme. Je ne l'ai point quittée depuis ce moment: une fièvre violente a allumé son sang, un délire continuel la fait extravaguer. Dans un instant où elle a recouvré une partie de sa raison, elle m'a dit vous avoir écrit pour revenir la joindre, assurée, m'a-t-elle, ajouté, que quoique vous n'ayez fait

réponſe à aucune de ſes lettres, vous voudriez bien vous laiſſer fléchir, en connoiſſant l'excès de ſon malheur. Je proteſtai à Milord, n'avoir jamais reçu la moindre de ſes nouvelles, depuis celle qui m'annonçoit ſon union avec ſon raviſſeur. Nous tombâmes d'accord que le monſtre qui la trompoit, avoit eu ſoin d'empêcher que ſes lettres ne fuſſent miſes à la poſte. Je demandai à la voir ſans délai; venez, me dit Milord, en me conduiſant auprès du lit de ma fille.

Grand Dieu! Que devins-je, quand je vis qu'elle ne me reconnut pas. Je l'appelai par ſon nom, elle ouvrit les yeux, fit un ſoupir, me regarda & tourna la tête auſſi-tôt. Je crus que la honte lui faiſoit détourner ſes regards, je lui parlai du ton le plus doux; tout-à-coup elle ſe mit à faire des cris perçans, & une convulſion effrayante tordit ſes membres. Pluſieurs femmes qu'elle avoit à ſon ſervice,

se réunirent vainement pour la retenir; elle se débattoit avec violence, sa fureur lui donnoit des forces, elle vomissoit des imprécations, & retomboit épuisée dans un état d'accablement, semblable à un sommeil profond.

Le généreux *Édouard* ému par la pitié, resta auprès de moi pour me consoler; il espéroit que ma vue produiroit sur *Amélia* un effet salutaire. Vers le soir, elle parut plus calme, Milord profita de cet instant, pour lui dire combien j'étois affligé de ce qu'elle ne m'avoit pas adressé une seule parole: mon père, s'écria t-elle! où est-il? D'ou vient se cache-t-il, pourquoi ne l'ai-je pas vu? Je me précipitai dans ses bras, en l'appelant ma fille, ma chère fille. — Quoi, mon père, vous ne me haïssez pas? — Moi, te haïr? Moi, j'aurois pu cesser de t'aimer? Tu as bien peu connu mon cœur, si tu n'as pas rendu plus de justice à mes

ſentimens. — Vous me pardonnez? — J'ai tout oublié, ne ſonge qu'à te rétablir. — Et ma mère, pourquoi ne l'avez-vous pas amenée? — Tranquilliſe-toi, elle n'a pas pu venir. — Comme il m'a trompé..... qui l'eût jamais penſé! — Ses larmes coulèrent en abondance; mes prières, mes exhortations, les preuves que je lui donnai de toute ma tendreſſe, parurent diminuer ſa douleur; elle rêva quelques minutes & s'aſſoupit.

Milord qui avoit été préſent à cette ſcène, en augura un changement heureux dans ſon état, je me flattois moi-même de lui voir bientôt recouvrer ſa ſanté; mais vers le milieu de la nuit, des cris affreux ayant frappé mon oreille, je volai dans l'appartement de ma fille. Elle étoit debout, s'efforçoit de ſe débarraſſer de ceux qui la retenoient; elle demandoit qu'on la laiſſât libre, qu'on lui donnât un poignard pour percer le cœur du ſcé-

lérat, qui avoit abusé de son innocence; elle croyoit le voir, vouloit voler vers lui. Enfin pour vous tout dire, à-compter de ce jour, elle n'a jamais recouvré parfaitement sa raison. Depuis seize ans je ne l'ai pas perdue de vue, elle a quelquefois cinq à six heures de bon sens, mais sa frénésie la reprend bientôt, & elle dure souvent une semaine entière.

Je plaignis ce malheureux vieillard avec d'autant plus de douleur, qu'il n'étoit pas en mon pouvoir de changer l'état de sa fille; tous mes trésors n'auroient pu adoucir son infortune. Il me fit voir cette malheureuse victime de la barbarie du plus méprisable des hommes; elle étoit enchaînée par les bras à un large fauteuil, ses cheveux d'un noir d'ébenne épars sur ses épaules, couvroient une partie de son sein, dont ils relevoient la blancheur. Elle sourit à son père, me demanda qui j'étois, & ce que je vou-

lois ? Le vénérable Henri, lui répondit : c'eſt un ami de Myladi Bolvortw, qui vient de ſa part demander de tes nouvelles. Hélas, dit-elle, vous le voyez, je ſuis bien à plaindre ; mais, mon père, mon pauvre père l'eſt mille fois davantage ; il a pitié de ſa fille, mon mal eſt ſans remède. Elle ſe tût quelques inſtans ; enſuite elle battit la campagne, & je ſortis le cœur ému de compaſſion.

Je ne dois pas laiſſer ignorer au Lecteur, que le coupable Woodelai, ſur le point d'être arrêté par l'ordre de ſes créanciers, s'étoit brûlé la cervelle d'un coup de piſtolet. Avant de quitter l'Écoſſe, je remis à Myladi Bolvortw quinze cens guinées, qu'elle ſe chargea de placer, pour payer la garde qui devoit avoir ſoin de la malheureuſe (*d*) *Amélia*, dans le cas qu'elle

(*d*) En général en Angleterre, les trois quarts des femmes publiques, ſont filles de

vint à perdre son père. Événement qui ne pouvoit pas être éloigné,

---

Ministres. Le bénéfice qui fait vivre la famille d'un Curé, passant à sa mort sur la tête de celui qui le remplace, ses enfans se trouvent tout-à-coup plongés dans la misère. Si ses filles sont jolies, elles sont exposées pour se soustraire à la plus affreuse pauvreté, d'écouter les propositions du premier suborneur. Bientôt délaissées, elles vont augmenter le nombre de ces femmes, souvent plus à plaindre qu'à blâmer, qui fourmillent dans quelques quartiers de Londres.

Il est étonnant que dans un Royaume gouverné par des loix aussi sages, on n'ait pas encore songé à prévenir l'inconvénient qui résulte de la liberté qu'ont les Curés pauvres de se marier; & de laisser à leur mort, leur famille denuée de toute ressource. Le Concile de constance (*) a sagement mis

(*) Les mariages des Prêtres ne furent généralement condamnés, que par les Conciles de Troyes en 1107 & de Reims en 1148.

*Abrégé Chronologique de l'Histoire de France.*

ſes longs chagrins ayant avancé ſa vieilleſſe.

---

ordre à cela en France & dans tous les pays Catholiques ; d'ailleurs à Paris les mères ſeroient moins dans l'embarras, elles feroient apprendre à danſer à leurs filles ; & une fille qui danſe, ſe tire toujours d'affaire, même danſa-t-elle mal. *Note de l'Editeur.*

## CHAPITRE LXIX.

### *Voyage en Russie.*

1778.

LE retour du Reynolds n'étant point encore prochain, je profitai de l'inaction où son attente me laissoit, pour faire un voyage en Russie. Le séjour de l'Angleterre ayant altéré la santé du Colonel Cunnigam, je ne partis qu'accompagné de M. Jarvis, dont la forte constitution étoit à l'épreuve de la variation des climats; nous passâmes le Détroit du Sund le 3 Janvier; arrivé à Cronstadt, nous prîmes la poste pour nous rendre à Pétersbourg, où le froid le plus vif nous fit éprouver la grande différence de la température douce *d'Aprilis*, à la rigueur presque insuportable de celle du Nord.

Cette nouvelle capitale du plus vaste Empire, n'a encore qu'un tiers de ses

édifices en pierre ; le reste des maisons grossièrement bâties en bois, cédera bientôt la place aux palais qui ne tarderont pas de s'élèver sous le Gouvernement sage & modéré de l'auguste Impératrice de toutes les Russies. Protectrice des Arts, ils trouvent auprès d'elle l'encouragement qui produit les chefs-d'œuvre. Un goût éclairé lui fait distinguer les talens qu'elle sait apprécier pour leur offrir la récompense qui les anime, & les faire jouir de la considération qu'ils méritent. Ses lumières en s'étendant sur tout ce qui l'environne, produiront dans son Empire, l'effet des rayons du soleil sur la portion du globe qu'il éclaire & vivifie de ses feux.

Sa main libérale en répandant ses faveurs sur les Savans de toutes les nations, (e) rend à jamais sa mémoire

(e) L'acquisition qu'a fait la célèbre Catherine de la Bibliothèque de M. Diderot,

immortelle, & les faits glorieux qui ont illustré son règne, gravés dans les fastes du monde, transmettront son nom à la postérité la plus réculée.

Pétersbourg peut contenir environ quatre-vingt mille ames, les rues sont pavées dans l'intérieur de la ville. Les Édifices les plus remarquables, sont

---

dont en lui payant la valeur, elle a voulu qu'il restât le gardien, en lui accordant pour ses soins une pension de mille roubles, prouve avec quelle délicatesse elle sait être généreuse. La collection rare & précieuse des livres de M. de Voltaire avoit un mérite de plus; sur les marges de chaque volume étoient transcrits de la propre main de ce grand homme, ses notes & ses réflexions. Sa bibliothèque fut de même après sa mort transportée à Pétersbourg. Le *Musæum* qui doit la renfermer, attestera aux siècles à venir, que les regards de la Souveraine du Nord, en se portant dans tous les Royaumes de l'Europe, savoient y dinstinguer le mérite, & rendre hommage au génie. *Note de l'Editeur.*

le palais d'Hyver où se trouve la belle galerie de Tableaux, dont le nombre a été considérablement augmenté sous le règne actuel; le palais d'Eté situé sur un quai magnifique; l'hôtel de la Marine, celui de la douane & l'école des Cadets, sont trois superbes monumens. Le palais de Pétrof dont tout l'extérieur est doré du haut en bas, présente à l'œil, quand le soleil porte dessus, l'effet de la réalité de ces palais de Fées, que l'imagination des Romanciers faisoient construire par enchantement. L'Église de St. *Alexandre Neuski*, qui est la métropole, réunit dans des tombeaux recouverts en argent les corps de tous les Souverains, c'est dans ce temple qu'on a déposé les dépouilles enlevées aux Turcs. Le palais de la Justice appellé le Sénat, est un des plus beaux édifices de cette Capitale. Au milieu de la place, vis-à-vis la façade du palais, on se préparoit à élever à la mémoire de Pierre Ier.,

une ſtatue équeſtre en bronze au-deſſus d'un énorme rocher, où cet Empereur ſeroit repréſenté prêt à franchir un foſſé.

A une lieue de la ville les étrangers vont admirer *Czarkozelo*, maiſon de plaiſance de l'Impératrice, que le goût & la magnificence ont également embellie. Le quartier de *Galernow*, bâti le long d'un très-beau quai tiré au cordeau, eſt la réſidence ordinaire des Anglois, qui en ont préféré la ſituation pour la commodité du commerce. Le palais du Comte Orlof ſe fait remarquer parmi tous les autres; celui du Comte Strogonof, dont l'intérieur eſt en fer monté par des écrous & des vis, eſt entouré de vingt bornes de fer qui portent des chaînes ſuſpendues les unes aux autres.

La vue de la Garde-noble de l'Impératrice, donne une idée du luxe des anciens Potentats de l'Aſie. Elle eſt compoſée de cent Officiers, vêtus

en Généraux Romains, avec la cuiraſſe, le caſque & tout l'attirail militaire recouvert en plaques d'argent. Affable envers tout le monde, elle accueille les étrangers, ſur-tout les Anglois & les François, avec une diſtinction d'autant plus flatteuſe, qu'elle ſemble être la ſuite de la bonne opinion qu'elle a conçu de leurs qualités perſonnelles. Un ſimple voyageur d'une de ces deux Nations, que le Commerce ou la curioſité aura attiré dans ſa Capitale, peut aſſiſter à toutes les fêtes de la Cour; il y trouve ſa place marquée au ſpectacle, & ce qu'on ne voit pas par-tout ailleurs, il a la liberté les jours extraordinaires de *gala*, en tenant un maſque ſur ſa figure, de ſe mettre à table, avec ce qu'il y a de plus grand auprès de la Souveraine, qui eſt elle-même au nombre des convives. Un air de bonté, ſemble ſe peindre ſur ſon front, & commander l'amour autant que le reſ-

pect. Adorée de ſes ſujets, reſpectée de ſes voiſins, admirée du reſte de la terre, ſon règne ſera un des plus étonnans, dont le ſouvenir ſe conſervera dans les archives des temps.

De Pétersbourg je me rendis à Moſcow, la poſte eſt très-bien ſervie le long de cette route de deux cens lieues. Cette ancienne Capitale de la Ruſſie, n'offre de remarquable qu'un très-grand nombre d'Égliſes, plus ou moins décorées, plus ou moins vaſtes. Beaucoup de boyards y font leur réſidence; la population y eſt d'environ ſix cens mille ames.

Depuis que le Tzar Pierre tranſporta le ſiége de l'Empire à Pétersbourg, qui eſt de ſa fondation, cette antique demeure des Souverains, eſt déchue de ſa ſplendeur première. Les rues qui ne ſont point pavées, ſont remplies dans les temps de ſécherefſe d'une ſi grande quantité de pouſſière, que les habitans au moindre vent qui

s'élève, ſont obligés de prendre des précautions pour n'en être point aveuglés. Les anciens édifices dont on néglige en partie les réparations, n'offriront plus dans quelques années, que la place qu'ils auront occupé.

Dans cet immenſe Empire tous les individus ſont partagés en deux claſſes, le noble & le ſerf; l'une commande à l'autre qui obéit; & la première ne doit ſon opulence qu'au nombre plus ou moins grand de payſans, qui dépendent de ſon domaine. Ces eſpèces d'eſclaves ne ſont point malheureux, parce que la ſervitude où ils vivent, leur aſſure une exiſtence, qui n'eſt point troublée par des impôts de toute eſpèce, qui dans d'autres États ôtent à la liberté tous ſes charmes, & ne laiſſent en place que la crainte & l'inquiétude.

L'Impératrice, par la ſage économie avec laquelle les revenus de l'État ſont diſpenſés, trouve un ſuperflu

qui lui permet d'être magnifique. Rien n'égale le faste du palais les jours de fête; la richesse des ornemens, jointe à l'éclat des pierreries qui brillent sur tous les Seigneurs & les Dames qui composent sa Cour, surpasse de beaucoup ce qu'on voit en pareille occasion chez les autres Potentats de l'Univers. La saine politique (*f*), qui la

(*f*) Depuis que Sir George a quitté la Russie, une nouvelle branche de Commerce s'est ouverte du côté du Kamchaska, qui offrira un débouché pour les belles pelleteries de la Sibérie. Le dessein du Czar Pierre Ier., en créant une marine, venoit du vaste projet qu'il avoit conçu, de naviguer un jour librement sur la mer Noire. L'auguste Impératrice, dont le voyage en Crimée a étonné tous les peuples de l'Europe, en allarmant ceux de l'Asie, vient d'ouvrir un port sur cette même mer, & en sa présence deux vaisseaux de ligne ont été lancés à l'eau. Elle a exécuté ce que le Législateur du Nord n'appercevoit sans doute possible qu'après une

porte à protéger le Commerce, & à multiplier les encouragemens à ceux qui l'entreprennent dans ses États, rendra bientôt son Empire un des plus florissans du monde.

Pour ne pas répéter inutilement ce qui a été dit avant moi, je ne m'étendrai pas davantage sur tout ce qui concerne la vaste domination Russe. La nécessité de mon retour en Angleterre, ne me permettant pas de parcourir les Provinces éloignées de la Capitale, & n'ayant acquis que des notions vagues sur les différentes contrées, qui forment l'étendue de cette puissance; je ne me hasarderai pas d'en donner une description dont je ne garantirois

---

longue succession de siècles. Il n'appartient qu'au génie de franchir les obstacles, & d'abréger, pour ainsi dire, la durée des temps. Cette illustre Souveraine pourroit dire aujourd'hui au créateur de son Empire : ce que vous projettiez, je l'ai fait. *Note de l'Editeur.*

pas les erreurs. Je pafferai de même fous filence le féjour très-court, que je fis en Suède & en Danemarck. Le Lecteur doit me favoir gré de cette circonfpection; fi elle le prive des détails dont j'aurois pu lui faire part, elle lui affure que je n'avance rien que je n'aie vu de mes propres yeux, & lui donne néceffairement plus de confiance au peu que j'ai avancé.

## CHAPITRE LXX.

*Occupation de Sir George à Londres. Nouvelles qu'il reçoit de son Royaume. Crime de Pratimola, sa fuite.*

1778.

Je revins en Angleterre au mois de Juillet; je trouvai à Falkerk M. Cunnigam parfaitement rétabli; & ma chère *Jenni* enchantée de me revoir près d'elle, sans avoir éprouvé le moindre accident dans un voyage que le climat & la saison auroient pu rendre dangereux pour ma santé.

M. Jarvis en perdant un peu de son embonpoint, ne regrettoit qu'une partie de ses cheveux que le froid ou toute autre cause avoit fait tomber.

J'employai le mois d'Août à terminer différens arrangemens nécessaires pour assurer à *Jenni* la donation, que je lui avois faite de la terre de Fal-

kerk. Celle de Rofter-Hill revenoit, comme je l'ai déjà dit, à l'aînée de fes filles, lorfqu'elle feroit en âge de fe marier. Sa cadette appelée *Betty*, deftinée à devenir l'époufe du Prince Royal, n'avoit qu'un an de moins que fon futur mari. Je convins avec fa mère qu'auffi-tôt que *George* feroit revenu des Indes, il refteroit à Falkerk, jufqu'à ce que, prévenu de fon arrivée, j'expédiaffe un bâtimement exprès pour venir le chercher.

Au commencement de Septembre, je partis pour Londres avec mes deux compagnons de voyage. *Jenni* pleura amerement en me faifant fes adieux; le départ de fa fille l'auroit laiffée inconfolable, fi elle n'avoit parfaitement connu en quelles mains elle la confioit. Cette féparation toute cruelle qu'elle étoit, portoit fa fille au rang le plus élevé où une femme puiffe atteindre, la fortune qu'elle affuroit par ce moyen à fes autres enfans, étoit

une confidération propre à fécher fes larmes. Elle avoit trop de preuves de mon attachement pour n'être pas convaincue, que *George* & *Betty* fixés près de moi, jouiroient de tous les avantages que j'étois en état de leur faire. L'affurance que je profiterois de toutes les occafions pour lui donner de mes nouvelles, & de celles de fes enfans, la douleur dont je fus faifi en m'éloignant de Falkerk, tout fervit à raffurer fa tendreffe allarmée.

Je n'étois pas fans inquiétude fur le Reynolds, l'efcadre Françoife fous les ordres d'un brave Amiral, tenoit la mer des Indes; les papiers publics en déguifant les avantages qu'elle pouvoit remporter fur nos vaiffeaux, ne laiffoient pas ignorer les différentes prifes qu'elle faifoit des bâtimens de notre nation. Jamais guerre n'avoit été moins heureufe pour la Grande Bretagne. Un grand nombre d'impôts établis fucceffivement, fuffifoient à peine

à remplir le vide occaſionné par les dépenſes de l'extraordinaire de la Marine. Nous avions à fournir à l'entretien de trois flottes, nous manquions à la fois de matelots & d'argent; la preſſe fourniſſoit des hommes, mais des hommes embarqués par force, font nombre ſur un vaiſſeau, ſans devenir pour cela de grands marins, l'ordre de l'Amirauté ne ſuffiſant pas pour les rendre tels en vingt-quatre heures.

J'avois eu intention d'acheter une frégate pour aller de conſerve à *Aprilis* avec le Reynolds; en parcourant nos différens chantiers j'avois rencontré à *Woolwich* ce qu'il me falloit; l'impoſſibilité de me procurer des matelots, me fit renoncer à ce deſſein. Je comptois bien en trouver à *Charles-Hire* un nombre ſuffiſant pour l'armer; il ne me reſtoit plus qu'une difficulté à vaincre, celle de l'y conduire, & cette difficulté étoit inſurmontable. Un conſtructeur habile que M. Jarvis dé-

baucha, en consentant de partir avec nous, diminua les regrets que j'avois eu d'abandonner mon projet, par l'espoir que j'eus de le réaliser dans mon Royaume.

Je laissai mes deux Officiers à Londres, pour aller acquitter seul une dette légitime à mes yeux, celle qui mettroit la famille des quatre Officiers de *l'indusstry*, & de mes quatre compagnons de naufrage dans une aisance inespérée. J'avois pris avant mon départ la note du lieu de leur naissance, sans m'expliquer sur le dessein que je formai dès-lors, de reconnoître dans leurs parens les services qu'ils m'avoient rendu.

La famille de M. Jarvis demeuroit *à Deptford*; il ne restoit plus en ligne directe de successeurs mâles. Plusieurs filles d'une de ses nièces, la seule qui fût mariée, trouvèrent facilement à s'établir, avec le secours de la riche dot que je pris la liberté de leur assurer.
Les

Les héritiers de Mes. Springle & Curnigam résidoient à *Portsmouth*. Le premier avoit eu deux frères mariés, l'un mort sans laisser d'enfans, l'autre après en avoir eu cinq, trois garçons & deux filles, établis en se partageant entr'eux la médiocre succession de leur père. Le second n'ayant eu qu'un frère & une sœur également mariés, le garçon à l'héritière d'un marin qui avoit fait fortune aux Indes-Orientales, la fille à un Ministre de l'Évangile, qui ne s'étoit pas enrichi avec le revenu d'un mince bénéfice; je remis environ quarante mille livres sterlings aux sept branches de la famille de ces deux Officiers.

M. Burnel avoit été marié à *Shernefs*, avant de partir pour le voyage qui le fit échouer à *Aprilis*; il avoit laissé sa femme enceinte qui mit au monde un garçon, elle perdit quelque temps après une fille qu'elle avoit eu en premier. Le fils embarqué pour suivre le mé-

tier de son père, étoit pour lors sur mer; sa femme mère de deux garçons déjà mariés, me parut emb rr ssée dans son ménage. Dix mille guinées que je lui apportai de la part de son mari, qui se trouvoit le frère du Général *Edouard* & de tous les Burnel établis à *Aprilis*, lui causèrent une satisfaction qu'elle ne chercha point à dissimuler. Il a dû être fort étonné lorsqu'à son retour en Angleterre, sa femme en lui accusant la réception de cette somme, l'aura remercié de la lui avoir fait tenir.

Je trouvai à *Wapping*, à *Shadwell* & à *Charingcross*, les familles de *Rick*, de *Will* & de *Jacq*, toutes trois me parurent dans un état de mal-aise, dont je me faisois d'avance un plaisir de les retirer. Je ne m'expliquai point sur les causes de ma libéralité, les confidences sont toujours dangereuses avec les gens du peuple. Recevez, leur dis-je, cela vous appartient légi-

timement, faites en un bon usage, & vous remplirez l'intention de celui qui m'a chargé de vous apporter des secours que votre situation rend nécessaires.

*John*, dont la femme demeuroit à *Brighthelmstone*, en avoit eu trois enfans, deux filles & un garçon, elle s'étoit mariée depuis, & lors de ma visite, elle se retrouvoit veuve depuis six mois. Mon amitié pour notre brave Amiral, me rendit plus généreux envers sa femme, que je ne l'avois été pour la famille de ses trois autres camarades.

Aimiez-vous bien votre premier mari, lui dis-je, quand nous eûmes fait connoissance ensemble? — Si je l'aimois? C'étoit un bon homme celui-là, je le regrette encore. — Cela fait l'éloge de votre cœur; je l'ai vu autrefois, & je veux reconnoître aujourd'hui quelques services que je me rappelle en avoir reçu. — Ah! Milord,



211225

il étoit si serviable; tous mes voisins ont pleuré en apprenant qu'il devoit s'être noyé. — C'est un malheur auquel tous les marins sont exposés; mais, comment vont vos affaires? vous m'intéressez, & je veux vous être utile. — Mes affaires vont mal, très-mal; j'ai deux grandes filles sur les bras, mon garçon n'a que seize ans, il m'embarasse moins, parce que je le ferai embarquer bientôt pour qu'il gagne sa vie. Ses sœurs seroient en état d'être établies, c'est cela seul qui me chagrine. — Écoutez-moi, bonne femme, il me prend fantaisie de vous rendre riche tout d'un coup, pour vous consoler de la perte de vos deux maris. — Ah! mon bon Seigneur, l'argent console de bien des choses; nous en avons si peu nous autres pauvres gens, que c'est un mirale quand nous atteignons la fin de l'année. — Eh! bien, voilà quatre mille livres sterlings que je vous donne, pour que

vous n'en manquiez plus. — Milord, que voulez-vous donc que je faſſe de tant de billets de banque? On croira que je les ai volés. — Un moment, recevez auſſi deux autres mille livres pour chacune de vos filles, c'eſt leur dot que je veux payer. Placez vos quatre mille livres, pour qu'elles leur reviennent après votre mort, & en attendant jouiſſez du revenu qu'elles vous rapporteront. — Mon Dieu, que je vais me donner du bon temps; *Polli*, *Peggi*, embraſſons les genoux de ce digne Seigneur. — Pourriez-vous à préſent, me rendre à moi-même un bien grand ſervice? — Mille, quatre mille. — Ne vous engagez point avant de ſavoir ce que c'eſt; votre fils *Henri* n'a que ſeize ans, c'eſt le cadet de vos enfans, conſentez-vous que je l'emmène avec moi pour lui faire faire ſa fortune? — Il faudroit que je fuſſe bien déraiſonnable pour vous le refuſer, prenez-le, mon cher

bienfaiteur, où peut-il être plus heureux qu'avec vous. — *Henri* ne demandoit pas mieux, tout le monde étoit d'accord & transporté de joie; je ramenâi avec moi le fils de *John*, pour procurer à son père une surprise d'autant plus agréable qu'elle étoit inattendue.

Le 25 Octobre, seize mois depuis son départ d'Europe, le Reynolds vint mouiller dans la Tamise. Les nouvelles qu'il m'apporta de mon Royaume, m'accablèrent de chagrins. Ma présence qui y étoit devenue absolument nécessaire, me fit employer la plus grande diligence, pour que le Capitaine Osbrow put remettre bientôt en mer. On verra par la suite, combien mes deux années d'absence avoient occasionné de trouble dans ma famille & dans une partie de mes Etats.

Voici ce que m'écrivoit M. Jervis au sujet de *Patimola*. Ce barbare tourmenté sans cesse par la sombre inquiétude

qui le dévoroit, intriguoit sourdement pendant mon absence, pour remonter sur son trône. Il avoit conservé des intelligences avec plusieurs de ses anciens partisans, & en fixant son séjour à *Cachimi*, il se flattoit de voir réaliser le chimérique espoir de regner encore sur un peuple qui le détestoit. Le Cacique *Cholula* adoucissoit par des attentions continuelles, la fureur où il se livroit, en réfléchissant à sa triste situation. Ce jeune Prince en le plaignant, ne suivoit que le premier mouvement d'une sensibilité, qui est toujours plus ou moins grande, suivant le rang dont a joui celui que le malheur accable. Ce sentiment qui est naturel à tout homme, fut interprêté différemment par le Cacique détrôné. Il crut que les circonstances décideroient aisément en sa faveur, *Cholula* qu'il supposoit d'ailleurs mécontent & humilié, de n'être que mon Lieutenant-Général dans un Royaume, où

par droit de naissance il eût dû regner.

Cette idée l'ayant fortement agité, il profita d'un moment où *Cholula* épanchoit dans son sein quelques petits chagrins domestiques, pour lui ouvrir son ame, & lui faire connoître de quelle utilité pourroit leur être une union mutuelle envers & contre moi. Voici à peu-près le discours qu'il lui tint :

» Je suis chassé de mon Royaume, » & vous n'êtes dans le vôtre que » l'instrument des volontés d'un étran- » ger, vil rebut des flots, qui l'ont » pour notre malheur jété sur ce ri- » vage. En flattant votre père ; il a » préparé de loin la réussite de ses » projets d'usurpation. Seul, je pou- » vois encore lui résister ; il m'a forcé » de prendre la fuite pour prévenir » l'effet de l'animosité, que ses insinua- » tions perfides ont fait naître dans le » cœur de tous les miens. Quels sont

» ſes droits pour regner à notre place?
» Quels ſont ſes titres pour nous faire
» reſpecter ſes ordres? En a-t-il d'au-
» tres que la force? Simple particulier
» d'un autre Empire, il n'eſt venu
» parmi nous que pour nous donner des
» loix; & nous, faits par notre naiſ-
» ſance pour commander aux autres,
» nous ſommes réduits à lui obéir. Sa
» fauſſe humanité ſéduiſit *Bartoucha*,
» qui, ſourd à mes conſeils, & affoibli
» par l'âge, vous a injuſtement privé
» de votre couronne pour la léguer
» à notre oppreſſeur. Ce Tiran jaloux,
» irrité de ce que je ne m'aviliſſois pas
» juſqu'à lui rendre un hommage que
» je ne dois pas à mes égaux; moins
» encore à mes inférieurs, s'eſt dé-
» claré mon ennemi. Il m'a fait enle
» ver de chez moi avec éclat; il m'a
» couvert d'humiliations & d'opprobres,
» & a préparé adroitement la rébellion
» qui m'exile de ma patrie & de ma
» cour.

» Le voilà maître enfin de cette » terre que le ſoleil n'éclaire plus pour » moi, de ces arbres que les mains » de mes ancêtres ont plantés, & dont » le paiſible ombrage m'offroit un ſi » doux repos ; de ces fraîches fontaines » où j'allois me déſalterer ; de ces » hautes montagnes, d'où découlent » tant des belles rivières, dont les » eaux arroſoient mes fertiles cam» pagnes ; il a tout envahi, j'ai tout » perdu ! Je n'ai plus ni femmes, ni » enfans, ni maiſons ; il ne me reſte » plus que le ſouvenir de ma grandeur » paſſée.

» Sommes-nous autre choſe que ſes » ſujets ? Bientôt il ne manquera pas » de prétexte pour nous faire tranſpor» ter dans ſa Capitale, où la honte de » mourir ſon eſclave, eſt peut-être le » moindre des maux qui nous y atten» dent. Réveillez-vous à ma voix, ô » mon fils, l'inſtant de la vengeance » ne doit pas être reculé. Pendant que

» le traître eſt loin de nous, armez » ſecrètement, replacez-moi ſur mon » trône, je vous donne mes filles en » mariage, vous ſerez leur protecteur, » leur appui, & je vous aſſure après » ma mort, la poſſeſſion de l'Iſle en- » tière. Sir *George*, pour parvenir à » ſes fins, n'a cherché du vivant de » votre père qu'à l'irriter contre moi » par des impoſtures; il n'a travaillé » à nous diviſer qu'afin de nous affoi- » blir; réuniſſons-nous contre l'ennemi » commun; empêchons-le d'être plus » long-temps le maître chez nous, & » vivons indépendans, puiſque nous » ſommes nés tels ».

La chaleur avec laquelle il s'exprimoit, avoit empêché le Prince de l'interrompre; il apprit de ſuite que *Pratimola* réveilloit dans l'eſprit des Sarcoſiens qui lui étoient reſtés attachés, des idées de rébellion contre mon autorité, & qu'il ſe croyoit à la veille d'être rétabli dans ſes droits s'il

étoit secondé. *Cholula*, qui me rendoit plus de justice que le barbare qui travailloit à le pervertir, chercha des défaites pour ne point prendre d'engagemens avec ce forcené, qui employoit les plus vives instances pour lui arracher une promesse. Il éluda pendant quelques jours de répondre formellement, & ce fut lorsqu'il vit que changemnt de ton, il osoit joindre ses menaces aux prières, qu'il lui déclara avec fermeté, qu'à compter de ce moment, il alloit le priver (*g*) de sa

(*g*) Il étoit sage de le faire, mais imprudent de le dire. Vis-à-vis un homme aussi violent, la dissimulation étoit d'autant plus nécessaire que son cœur profondément ulcéré, ne respiroit plus que haine & que vengeance. J'étois le seul parmi nous qui sut lui en imposer; il me savoit absent, il reprenoit sa première audace. Hautain & emporté vis-à-vis tout le monde, il devenoit doux & modéré en ma présence; mon nom seul le

liberté, jusqu'à ce qu'il eût reçu des ordres *d'Aprilis*, ne pouvant garder à *Cachimi*, un Cacique d'un caractère aussi dangereux. *Pratimola* irrité à ces mots, & n'étant point accoutumé à se contraindre lorsqu'il étoit loin de moi, après l'avoir accablé d'imprécations, furieux & ne se connoissant plus, leva le bras sur celui qui lui avoit si humainement accordé l'hospitalité, & de trois coups de poignard l'étendit à ses pieds.

La liaison qu'on avoit vu règner entre ces deux Caciques, facilita au meurtrier les moyens de s'enfuir; il étoit déjà loin, quand le hasard fit

---

contenoit. L'ascendent que j'avois pris sur lui, venoit moins de la supériorité que je devois naturellement avoir sur un homme grossier, que de l'habitude où il étoit de me craindre. Nos armes à feu l'avoient effrayé, il se moquoit d'une pique, d'une épée; un pistolet le faisoit reculer de vingt pas. *Note de Sir George.*

moment où on alloit le faire partir, il trouva le moyen de corrompre celui qui étoit chargé de le garder à vue, & sans qu'on s'en apperçut, ils prirent la fuite ensemble.

Malgré les plus fortes récompenses promises à ceux qui pourroient s'assurer de sa personne, ce ne fut, comme on le verra à mon arrivée à la Nouvelle-Bretagne, qu'au bout d'une année, qu'on parvint à découvrir le lieu où il se tenoit caché, & à mettre fin à ses attrocités. Le jeune *Cholula* se rétablit avec le temps, mais les blessures qu'il avoit reçues furent si profondes, qu'il est probable qu'il s'en ressentira le reste de ses jours.

Je me blâmois moi-même de la trop grande indulgence qui m'avoit fait pardonner à ce féroce Cacique. Si je n'eusse pas adouci l'arrêt prononcé contre lui l'année d'auparavant, & que j'eusse consenti d'après l'aveu qu'il fit alors de ses crimes, à la punition qu'il

avoit si justement méritée, je lui auroit épargné tous les forfaits qu'il commit depuis. On le soupçonnoit d'avoir empoisonné *Bartoucha*, dont la mort subite avoit été précédée d'un déchirement d'entrailles, qui n'annonçoit que trop que sa fin n'étoit pas naturelle. Pour tout dire en un mot sur le compte de ce féroce Cacique, jusqu'à son propre fils avoit été la victime de sa cruauté.

Revenons à mes occupations. J'avois des achats à faire dans tous les genres, cinq cens mille livres que me remit le Colonel Springle repassé en Angleterre sur le Reynolds, me devenoient d'autant plus utiles, que mes largesses multipliées avoient diminué considérablement les premiers fonds apportés avec moi. Après avoir rempli le surplus de mes promesses à la famille de Sir *Charles* Smith, je préparai le chargement du Reynolds, & e réunis en artistes & en ouvriers,

tous ceux dont les talens pouvoient devenir utiles à mes ſujets. J'étois à même de choiſir les hommes qui me conviendroient le mieux, ſur le grand nombre qui ſe préſenta pour me ſuivre, à ce qu'ils ſuppoſoient, à la Jamaïque. L'or que je répandois à pleines mains, devenoit un argument qui portoit ſa conviction avec lui; comment des ouvriers pouvoient ils réſiſter à l'attrait qui accompagnoit mes propoſitions? J'en trouvai pluſieurs qui s'offrirent de m'établir une fonderie, pour couler en fonte le nombre de mortiers & de canons dont je pourrois avoir beſoin dans mon Royaume; diſpenſé par leurs ſecours d'embarquer encore de la groſſe artillerie, je chargeai mon vaiſſeau de la plus grande quantité de fer & de cuivre qu'il me fut poſſible.

Une jeune Irlandoiſe à la taille ſvelte, au teint d'albâtre, fugitive avec ſon amant de la ville de Briſtol, &

& ſuivie de près par des parens, qui avoient pour elle des vues d'établiſſement tout-à-fait oppoſés à ſon goût, vint ſe jeter à mes pieds pour obtenir un paſſage ſur mon vaiſſeau, qu'elle croyoit deſtiné pour le Bengale. La plus jolie figure prévenant en ſa faveur, je conſentis à la tranſporter avec celui dont ſon cœur avoit fait choix, aux conditions qu'elle ſe tiendroit cachée juſqu'au moment du départ, & qu'elle me confieroit la véritable cauſe de l'oppoſition que ſa famille mettoit à ſon mariage. Après avoir rougi, verſé quelques larmes, fait pluſieurs exclamations, elle m'apprit très-briévement ſa déplorable hiſtoire.

Son père, braſſeur de profeſſion, avoit pris depuis un an à ſon ſervice un garçon jeune, doux, aimable, qui, toujours aux petits ſoins auprès d'elle dans ſes momens de loiſir, étoit parvenu à lui inſpirer un amour que rien ne pouvoit affoiblir. Leur liaiſon à ſa

naissance n'avoit pas été traversée, parce que le père tout occupé de sa brasserie, songeoit plus à ses affaires, qu'à veiller à l'inclination que sa fille cachoit encore à tout le monde. L'amant devenu plus hardi en s'appercevant du prog 's qu'il avoit fait dans le cœur de l maitresse, lui proposa de couronner la flamme dont il brûloit, en allant aux pieds d'un Ministre en assurer la durée. La crainte que son père, un peu brutal de son naturel, vint à trouver mauvais que sa fille eût disposé de sa main sans son consentement, la tenoit depuis deux mois en suspens sur ce qu'elle avoit à faire.

La visite d'un gros marchand de Dublin, fixa son irrésolution. Il vit la jeune *Charlote*, la trouva comme tout le monde, faite à peindre, loua la beauté de ses yeux, admira l'ensemble de sa personne, & finit par proposer au père de la-lui donner en mariage.

Rien, selon lui, n'étoit plus aisé ; il se lia d'avance par sa parole d'honneur, assuré que sa fille n'oseroit pas mettre la moindre opposition à ses volontés. Le marchand étoit fort riche, le brasseur ne l'étoit guère; ce n'est pas qu'il ne fut très-rangé, très-actif, très-laborieux ; mais il n'avoit pas eu du bonheur, & son mal aise appartenoit à des causes trop longues à détailler. La proposition fut faite à *Charlote* ; elle devint pâle comme la mort, elle alloit répondre modestement quelques-uns de ces lieux communs, que les jeunes filles qui ont une passion dans le cœur, répétent en balbutiant, lorsqu'on leur présente un mari qui n'est pas de leur goût, quand le père par un coup d'œil terrible la força au silence,

Le futur qu'on lui destinoit, n'avoit que quarante-sept ans plus qu'elle, avec la jambe gauche de moins, qui laissoit à la droite la charge de por-

ter un corps, qu'un embonpoint extraordinaire rendoit extrêmement pesant. Cet ensemble n'avoit pas séduit *Charlote*, elle pleuroit amèrement, lorsque son père vint lui faire l'énumération de tous les avantages qui résulteroient pour elle & pour lui de l'union proposée. La fille enhardie par le ton de cordialité que prenoit son père, se jeta à ses genoux, le priant de ne pas la forcer d'épouser un homme qu'elle ne pouvoit que détester, pendant que le jeune *Henri* s'offroit à la rendre heureuse. *Henri* étoit pauvre, ce titre l'excluoit aux yeux du brasseur. La déclaration de sa fille ne fit qu'allumer sa colère, & l'amant du cœur fut impitoyablement mis à la porte, avec menace de le noyer dans un tonneau de bière, s'il s'avisoit de montrer son visage à trois milles à la ronde.

Une vieille tant le reçut chez elle; le brasseur ne la connoissant pas, elle

parut chez lui ſous quelque prétexte, s'entretint avec *Charlote* en particulier, & lui remit une lettre de ſon neveu déſeſpéré, qui ne parloit que de ſe tuer. Elle parvint à procurer une entrevue à *Henri* avec ſa fidelle maitreſſe, en faiſant prendre des habits de femme à celui-ci. Après s'être long-temps déſolés, ils formèrent le projet de prendre la fuite, pour ſe ſouſtraire à la tirannie que prétendoit exercer le père. Le ſurlendemain étoit le jour fixé pour le mariage ; il falloit agir & ne pas perdre en raiſonnemens un temps précieux. La nuit étoit obſcure, l'amant étoit preſſant, l'occaſion ſe trouvoit favorable ; *Charlote* qu'un baiſer ſur la bouche appuyé fortement avoit vivement émue, ſe détermina ſans plus de réflexions à ne pas rentrer dans ſa maiſon, & à ſuivre ſon cher *Henri*.

A cinquante pas de là, étoit une marre ; en marchant trop vîte, *Char-*

*lote* fit un faux pas, & entraîna dans le bourbier son malheureux amant, qui, en faisant un mouvement trop fort pour la retenir, perdit lui-même l'équilibre. Leur cris attirèrent quelques passans; le père se trouva du nombre avec son futur gendre qui rirent aux éclats en voyant deux femmes sortir de la marre couvertes de boue de la tête aux pieds. Le costume du pauvre *Henri*, & la manière dont il étoit encrouté le rendoient méconnoissable; nos fugitifs se seroient tirés de ce mauvais pas, si un voisin charitable en apportant de la lumière pour les aider à se débarbouiller, n'eut montré au brasseur étonné le bel état de sa fille. L'effet de cette reconnoissance, donna la facilité à *Henri* de disparoître sans être vu; mais la tante ne se posséda plus, quand elle vit de quelle manière son neveu venoit d'arranger sa belle robe de dimanche qu'elle avoit eu la complaisance de lui prêter pour son déguisement.

*Charlote*,

*Charlote*, comme on n'en doute point, fit chez elle un menſonge, pour colorer l'accident qui venoit de lui arriver, & le père, bonhomme d'ailleurs quand il n'étoit point contredit, lui aida à ſe purifier de toutes les ordures qui la couvroient. Deux jours après, le mariage ſe conclut au grand contentement du boiteux, & au grand regret de l'infortunée *Charlote*. La fin de la ſemaine vit les nouveaux époux ſur la route de Dublin, où l'intrépide *Henri* les attendoit de pied ferme, accompagné de trois de ſes amis qui lui avoient prêté main forte. Le marchand, qui les prit pour des voleurs en les voyant à la portière de ſa voiture, crut en être quitte en donnant ſa bourſe; il la préſentoit d'aſſez bonne grace à nos jeunes gens, qui, en l'acceptant très-poliment, enlevèrent à ſes côtés la belle *Charlote* à moitié évanouie. Le mari voulut crier, on lui impoſa ſilence en lui

montrant un piſtolet, pendant que ſa femme revenue de ſa frayeur en reconnoiſſant ſon amant, prenoit la fuite avec lui, en faiſant bien attention d'éviter les bords de toutes les marres qui ſe trouvèrent ſur le chemin.

Il n'eût pas été raiſonnáble après ce que je venois d'entendre, de ſonger à mettre ſous ma ſauve-garde une femme enlevée par violence à ſon époux; mais je m'étois engagé de les ſecourir; & je leur conſeillai de s'embarquer ſur le premier paquebot qui les tranſporteroit en Hollande, où ils pourroient au moins attendre en ſûreté, que la mort du mari rendît *Charlote* maitreſſe de diſpoſer de ſa main: quinze cens livres ſterlings, que j'ajoutai à mes conſeils, leur donnant plus de poids aux yeux de ce couple interdit, ils ſe hâtèrent d'en profiter, & me quittèrent en me comblant de remerciemens.

Au grand nombre de paſſagers qui

devoient partir avec le *Reynolds*, j'engageai M. Orbrow de joindre dix à douze matelots de plus, afin d'en avoir ſuffiſamment pour armer le *Rick*, qui avoit été lancé à l'eau avec ſuccès. La plus grande partie de ſon artillerie étoit déjà rendue à *Charles* Hire, où par les ſoins de *John*, je comptois trouver des mariniers formés, pour completter l'armement de ce vaiſſeau. J'avois un regret mortel de renoncer au projet d'acheter une frégate, pour partager avec plus de commodité mes artiſtes & mes ouvriers ſur deux bâtimens. La longueur du trajet que nous avions à faire, pouvoit occaſionner des maladies entre tant de perſonnes reſſerrées dans un auſſi petit eſpace; je me propoſois de veiller à prévenir tous les accidens de ce genre; mais n'ayant pu employer tous mes fonds, j'aurois payé volontiers le quadruple de ſa valeur, une corvette armée, qui ſe ſeroit trouvée prête à mettre à la voile.

## CHAPITRE LXXI.

*Sir George s'embarque pour retourner dans son Royaume, il fait la rencontre d'une division de l'armée navale des François ; combat du Reynolds, blessure de Sir George, il relâche à Goa, sa maladie.*

1779.

N'AYANT plus rien qui me retînt à Londres, j'en partis le trois Janvier pour me rendre directement à l'Isle d'*Aprilis*. J'avois écrit, avant de m'embarquer, une dernière lettre à ma chère *Jenni*, pour la tranquilliser au sujet de la petite *Betty*, que j'emmenois avec moi, & pour lui réitérer mes instructions, si *George* revenoit en Angleterre. Le vent nous servit à souhait ; aucune fâcheuse rencontre n'interrompit notre navigation jusqu'à

la hauteur de *Table-Bay*, où la vue de plusieurs voiles nous força de nous éloigner, sans pouvoir y faire une relâche de quelques jours, comme nous nous l'étions proposé.

Le premier Avril, à la naissance du jour, la vigie nous annonça un bâtiment à stribord, que nous reconnûmes bientôt pour être un vaisseau de guerre ennemi; trois autres de la même division se montrèrent avant midi, & l'un d'eux se détacha pour nous reconnoître. Le *Reynolds* avoit vingt canons à ses sabords, mais la vitesse de sa marche me rassuroit plus, que la résistance que je pouvois opposer à l'attaque dont nous étions menacés. Au coucher du soleil, la fregate qui nous donnoit chasse, se trouvoit à une lieue & demie sous le vent à nous; je fis éteindre tous les feux, & forçai de voile toute la nuit pour éviter le combat. Le lendemain, dès que le jour nous permit de dis-

tinguer les objets, j'eus le déplaisir de me voir au milieu de cinq vaisseaux François, dont le plus près n'étoit qu'à deux portées de canons; j'arborai aussi-tôt un pavillon blanc, afin de leur donner le change, s'il étoit possible, & je mis toutes les voiles au vent.

Ils ne furent probablement que penser de ma manœuvre, car la même frégate de la veille s'étant encore détachée, me tira deux coups de canon à boulet, un à l'avant & l'autre à l'arrière, pour me faire arriver; ma réponse fut de déployer jusqu'à mes bouts dehors, afin de gagner du chemin. La crainte se peignoit trop visiblement sur la figure de tout mon équipage, pour qu'il me restât d'autre parti à prendre, que d'éviter un engagement que je voyois malheureusement très-prochain. Je m'apperçus, à onze heures, que nous avions de l'avance sur notre adversaire; à une heure aprè

midi, le vent soufflant avec force, je fus forcé de diminuer de voile. Mon mât de misaine s'étoit fendu, & si j'eusse tardé plus long-temps à carguer mon petit hunier, ce mât, en se cassant, auroit augmenté le péril où je me trouvois. A six heures nous fumes joints par le travers; une bordée entière lachée par la frégate, nous fit acculer; il n'y avoit plus d'espoir de nous sauver : je hasardai de faire feu, en prolongeant l'ennemi, dont je reçus une seconde décharge qui me maltraita cruellement. Je maudissois de toute mon ame, & la guerre, & les insurgents qui l'occasionnoient. Je virai de bord pour éviter le feu de l'ennemi, & mieux diriger le mien. Par bonheur, un de nos boulets abattit son mât d'artimon; l'embarras que cela occasionna sur l'arrière, me donna la facilité de tirer une bordée à mitrailles dans ses voiles, qui fit un effet merveilleux,

en les criblant & en coupant plusieurs de ses cordages.

Au milieu de nos efforts, pour ne pas succomber, un coup parti du vaisseau ennemi, ayant fait sauter un éclat de bois près de notre dunette, je fus grièvement blessé à l'épaule gauche, & forcé malgré moi de quitter le pont. La nuit approchoit, le Capitaine fit hisser la grande voile & les perroquets, au risque d'être démâté par la force du vent. Il attendit avec inquiétude que le jour parût, pour savoir si nous serions assez éloignés pour être hors de portée. Au lever du soleil, il ne vit plus d'ennemi; il vint me féliciter d'être si heureusement sorti du danger que nous avions couru.

Je n'eus qu'un seul homme tué, huit blessés, dont cinq le furent assez légèrement. Le *Reynolds* avoit trop besoin de reparation, pour être en état de tenir la mer plus long-temps. Il fal-

loit relâcher au port le plus voiſin; *Goa* ne ſe trouvant, ſuivant notre eſtime, qu'à quatre-vingt lieues de nous, le Capitaine fut d'avis de faire route pour y aborder, afin de me procurer les ſecours les plus prompts, & d'avoir la commodité de donner un raboub à notre vaiſſeau. Il faiſoit eau de toutes parts, notre équipage ſe relayoit jour & nuit pour faire aller la pompe, & l'eau nous gagnoit malgré la continuité de notre travail.

Cinq jours après nous mouillâmes à *Goa*, nous trouvâmes dans cet établiſſement Portugais, chef-lieu de leurs poſſeſſions dans l'Inde, toutes les facilités que nous deſirions, pour rétablir nos agrès & le corps de notre vaiſſeau. Une fièvre violente, avec des redoublemens, empêcha qu'on pût me tranſporter à terre dès notre arrivée; auſſi-tôt qu'il fut poſſible de le faire ſans danger, mes amis me cherchèrent un logement ſalubre, où le

bon air que je respirois avança ma guérison.

Le Gouverneur de la Ville s'empressa de venir m'offrir ses services ; on m'avoit annoncé comme un Officier d'un rang distingué, chargé par notre compagnie d'une mission importante. L'Etat-Major de deux bâtimens de notre Nation, que nous trouvâmes à notre arrivée, vint aussi me rendre visite. Dans le nombre des Anglois que je reçus, un jeune homme, d'une figure intéressante, paroissoit plus assidu auprès de moi que ses autres compatriotes ; l'état de foiblesse où j'étois, m'empêchant d'abord de reconnoître ses traits, fut cause qu'on recula un éclaircissement dont l'effet auroit pu me devenir funeste.

Ce fut pendant ma convalescence, un jour que je n'avois auprès de moi que le Major-Général Jarvis, & la petite *Petty*, qui jouoit à mes côtés, qu'on m'annonça Sir *George* Roster ;

(c'étoit celui dont je viens de parler) à ce nom, tout mon être treſſaillit; mon trouble s'accrut, lorſqu'à ſon approche, en fixant mes yeux avec plus d'attention ſur lui, je crus le reconnoître pour le même jeune homme dont la rencontre m'avoit ſi fort ému à mon arrivée à Londres. Le nom que je venois d'entendre, l'air doux & embarraſſé de celui qui ſe préſenta, la nature peut-être qui parloit à mon cœur, tout contribua au mouvement machinal que je fis en allant à ſa rencontre. Ma démarche lui ayant perſuadé qu'on m'avoit inſtruit du motif de ſa viſite, il ſe précipita dans mes bras en m'appelant ſon père. Des larmes d'attendriſſement le ſuffoquoient, elles ſe mêlèrent à celles que la joie me fit répandre: les noms de père & de fils, furent les ſeuls mots qui ſortirent d'abord de notre bouche. Je retrouvois enfin mon cher *George*, l'objet de tant d'inquiétudes, celui dont j'étois ſéparé depuis

douze ans, celui qui, le premier, m'avoit appellé du tendre nom de père. O *Jenni* ! pourquoi n'étois-tu pas présente à ce fortuné moment !

Il ne me fut plus possible de me débarrasser de ses bras, je revoyois mon fils, mon cher *George*, j'étois le plus heureux des hommes. Il faut avoir été père, s'être vu long-temps privé d'un fils chéri, pour sentir tout le charme de ma situation. Ma santé n'étoit pas assez bien rétablie, pour résister à la vive émotion que je venois d'éprouver; la fièvre me reprit au milieu des embrassemens de *George*, qui ne quitta plus le chevet de mon lit, jusqu'au moment où je fus parfaitement guéri. J'appris alors, que s'étant ouvert à M. Jarvis en particulier sur l'espérance qu'il conçut, dès qu'il m'entendit nommer, celui-ci lui donna des éclaircissemens qui tournèrent ses doutes en certitude. La crainte de m'exposer à une rechûte dangereuse, avoit pu seule lui faire dif-

férer le plaisir qu'il goûtoit d'avance, en prévoyant celui qu'il alloit me causer. La prudence exigeant des menagemens pour mon état, il avoit enfin cédé aux instances de *George*, qui ne vouloit plus vivre, s'il lui avoit fallu tarder encore d'embrasser son père.

La joie est un baume salutaire, dont j'éprouvai bientôt les heureux effets. Après trois semaines de maladie, je fus en état de sortir & d'aller faire des remerciemens à tous ceux qui avoient témoigné prendre quelqu'intérêt à mon accident. *George* m'accompagna partout, je lui avois appris les événemens extraordinaires qui remplissoient les douze ou treize années écoulées depuis mon premier départ de Falkerk, & son impatience d'arriver dans mon royaume pour y faire connoissance avec ses frères & ses sœurs, égaloit le desir que j'avois moi-même de m'y rendre le plutôt possible.

Un jeune Moine s'étoit présenté plu-

ſieurs fois à ma porte, en témoignant le deſir de me parler; las de ſes importunités, on l'introduiſit auprès de moi. Il avoit envie de quitter ſon couvent, mécontent, à ce qu'il me dit, de la dureté de ſon Supérieur, qui en agiſſoit fort mal avec lui; il m'offroit de partir avec moi, pour remplir, où je voudrois, les fonctions de ſon état. Sa propoſition ſe trouvoit aſſez de mon goût, parce qu'ayant pluſieurs familles Catholiques établies à *Charles - Hire*, j'étois bien aiſe d'y conduire un Miniſtre de leur religion. Je lui promis de le prévenir du jour de notre départ, pour qu'il pût nous joindre à temps.

*George*, à qui j'avois fait part de l'envie que j'aurois eu que le bâtiment ſur lequel il étoit, fît le voyage d'*Aprilis* avec nous, n'ayant pu déterminerle Capitaine à prendre ce parti, je lui fis offrir trois mille livres ſterlings, pour l'engager à ſe détourner

de sa route, & soulager le Reynolds du grand nombre de passagers qui s'y trouvoient à l'étroit. A cette seconde proposition, il sourit à ma demande; nous restâmes d'accord, qu'il seroit libre, huit jours après notre arrivée, de suivre sa destination.

Cet arrangement me convenoit d'autant plus, que me trouvant moi-même à la gêne sur le *Reynolds*, j'avois la facilité de faire passer sur le *Turn-Chapel*, une douzaine d'Artistes & d'ouvriers, dont plusieurs, chargés de leurs femmes & enfans, encombroient notre entrepont.

Après un mois de séjour à *Goa*, nous remîmes à la voile le neuf Mai de conserve avec le *Turn-Chapel*; le Moine Portugais nous joignit la veille, & le vent secondant nos vœux, nous eut bientôt fait perdre la terre de vue. Pendant le trajet, *George* satisfit ma curiosité par le récit du voyage qu'il

avoit fait en France pour apprendre de mes nouvelles, & de la cause qui lui avoit fait laisser à Londres le Docteur *Thomas* Bracmall, nommé par *Jenni* pour être son gouverneur.

# CHAPITRE LXXII.

*Histoire de George, fils de Jenni.*

Vous n'eûtes pas plutôt quitté Falkerk pour aller dans l'Inde, que Sir *Tom* devint d'une tristesse mortelle; ma mère, qui s'apperçut que ma vue faisoit quelque diversion à sa douleur, me laissoit toute la journée près de lui. Nous employâmes, pendant plus d'un an, les moyens les plus propres à le tirer de la mélancolie où il s'abandonnoit; sensible à notre attention il nous en témoignoit plus d'amitié; mais ne sortoit point de sa situation habituelle. Ma mère se flattoit qu'on recevroit bientôt des lettres de vous, qui annonceroient votre arrivée dans l'Indostan, elle en attendoit avec d'autant plus d'impatience, qu'elle ne connoissoit plus que ce remède pour adoucir le

chagrin qui minoit insensiblement les jours de Sir *Tom*.

Deux ans s'étoient écoulés depuis votre départ, vingt bâtimens avoient apporté des nouvelles de tous ceux qui avoient passé dans le Bengale ou la Chine, & aucuns ne parloient de vous, ni du Winterton, sur lequel vous étiez embarqué. Quelques papiers publics hasardèrent même de dire qu'il étoit probable que ce vaisseau avoit péri corps & biens. Sir *Tom* ne pouvant plus vivre dans une incertitude aussi cruelle, prit le parti de se rendre à Londres, pour s'assurer du plus ou moins de fondemens qu'il y avoit à faire sur l'objet de ses craintes. Je l'accompagnai dans ce voyage, nous restâmes trois mois dans la Capitale, sans obtenir le moindre éclaircissement sur votre compte; il revint dans ses terres, plus triste qu'il n'en étoit parti, & se refusa avec opiniâtreté à recevoir les consolations que

Milady Polbwri & toutes ſes connoiſſances s'efforcèrent de lui donner.

Il ne voulut plus voir perſonne; ma mère & moi formions ſa ſociété. Elle ne ceſſoit de lui répéter qu'un ſecret preſſentiment, lui aſſuroit que vous n'aviez pas péri; le ton affirmatif avec lequel elle s'exprimoit, ſuſpendoit quelquefois la mélancolie qui dévoroit Sir *Tom*; mais bientôt après il retomboit dans ſon premier état, redevenoit taciturne, & paroiſſoit plongé dans ſes réflexions. Il vécut, où pour mieux dire, il languit encore pendant trois ans; & il expira en ſe plaignant au ciel de mourir ſans vous embraſſer, & ſans vous avoir pour témoin de ſon heure dernière.

Ma mère fut inconſolable; elle perdoit en lui un protecteur, un appui; ſa famille nombreuſe redoubloit ſes chagrins, Sir *Tom* avoit tout prévu. Il lui léguoit par ſon teſtament cinq mille livres ſterlings, & ne s'en tenant

point à cette libéralité, il avoit pris des arrangemens avec Milady Bolvortw, qui m'assuroient la donation de sa terre de Roster-Hill. Nous fûmes en prendre possession quinze jours après, & nous y vécûmes deux ans en ne parlant que de vous.

Milady Polbwri nous fit part alors, que le Courrier de l'Europe annonçoit qu'un vaisseau François appartenant au port de Bordeaux, avoit sauvé sept à huit personnes de l'équipage d'un bâtiment naufragé qu'on disoit de notre nation. Il n'eſt fallut pas davantage pour persuader à ma mère que vous étiez du nombre de ceux qu'on ramenoit en France, & sans de plus amples reflexions, elle m'engagea de passer sur la terre ferme pour m'en assurer. Ma trop grande jeunesse, j'avois à peine dix-huit ans, lui faisoit desirer de me donner un *Mentor*, pour guider mes démarches ; le docteur *Thomas* Bracmall s'offrit de lui rendre

ce service, & elle s'empressa de lui remettre presque tout l'argent comptant qu'elle avoit.

Nous fûmes directement à Londres; le docteur voulut faire quelques visites à ses anciennes connoissances, il s'apperçut que je bâillois par-tout où il me conduisoit; pour me désennuyer, il m'engagea de l'attendre dans un café, en me promettant de venir m'y rejoindre. Un jeune François, nommé le Baron de St. Eustache, m'aborda en souriant dès qu'il m'eût entendu prononcer quelques phrases dans sa langue; il me demanda d'un air affectueux si je ne revenois pas de Paris? Sur la réponse que je me préparois à me rendre à Bordeaux, il me témoigna combien il étoit enchanté de l'heureux hasard qui lui procuroit l'occasion de faire connoissance avec moi, en m'apprenant qu'il étoit lui-même au moment de se rendre dans cette ville. Il me fit beaucoup de louanges, s'informa

adroitement du lieu de ma demeure, me promit de venir me voir, & ne me quitta que lorſque la voiture du docteur s'arrêta à la porte pour m'enlever à ſes complimens.

Le lendemain il vint ſans façon me demander à déjeûner ; le docteur lui fit l'accueil qu'on doit à un homme de qualité, qui pouvoit nous être utile dans les démarches que nous allions faire. Toute la ville de Bordeaux lui étoit connue, nous n'avions qu'à dire un mot pour être ſervis à ſouhait. Il avoit voyagé beaucoup ; il nous raconta avec chaleur le détail d'une affaire malheureuſe qui l'avoit forcé de s'expatrier ; mais que fort à-propos, il venoit de recevoir une lettre, par laquelle ſes protecteurs lui annonçoient qu'il n'avoit plus rien à craindre, & que quoique ſon Adverſaire fût mort des ſuites de ſes bleſſures, on offroit tant de preuves que c'étoit l'effet d'une rencontre, qu'il pouvoit

en toute sûreté reparoître en France.

Notre Baron avoit une manière si agréable de s'exprimer, que je ne me serois jamais lassé de l'entendre. Le docteur s'étoit engagé d'aller dîner chez un de ses amis ; je proposai à notre causeur de me faire l'amitié de me tenir compagnie, en acceptant un mauvais repas ; il ne se le fit pas répéter, & jusqu'à l'heure où l'on servit, il ne cessa de me dire les choses les plus flatteuses avec une aisance que je trouvois admirable. Le soir il m'entraîna à *Coven-Garden*, paya ma place malgré moi, me prouva que le spectacle étoit détestable, & qu'il m'en feroit voir un à *St. Surin*, qui me procureroit mille fois plus de plaisir. Nous nous séparâmes avec promesse de nous revoir le jour suivant; il m'appela son cher *George*, en me priant de le compter au nombre de mes meilleurs amis.

Le docteur qui m'attendoit, trouva

fort mauvais que ſans ſon agrément, j'eus pris ſur moi d'aller à *Coven-Garden*; il me gronda ſi fort, que toute la bonne-humeur que m'avoit donné la gaieté inépuiſable du Baron, fit place au regret que j'eus d'avoir déplu à mon *Mentor*. A mon réveil, le cher Baron étoit déjà dans mon appartement; il me querella de ma pareſſe, en m'aſſurant que pour ſe porter bien, & ſe tenir le cœur en joie, il falloit comme lui toujours être matinal. Il aſſaiſonna ſes reproches de mille choſes obligeantes; le docteur étant entré, il lui ſauta au cou, dérangea ſa vaſte perruque par la vivacité de ſes embraſſades, me donna rendez-vous au parc, & diſparut comme un éclair.

Je n'eus rien de plus preſſé que d'aller joindre mon nouvel ami. Je lui fis part de la querelle que le ſpectacle m'avoit occaſionné avec mon tuteur; il en rit aux éclats, me dit

de

de l'envoyer paître, m'offrit d'être mon guide dans mon voyage, & arrangea ſur le champ une partie à la taverne avec une eſpèce de Marquis qui nous aborda. Novice & ſans expérience, comme on l'eſt à l'âge que j'avois alors, je crus de bonne-foi que ces deux François étoient une trouvaille pour moi. Tout autre à ma place auroit porté d'eux le même jugement; ce n'eſt qu'avec la connoiſſance des hommes que donne l'habitude de les voir, qu'on apprend à ſe tenir ſur ſes gardes.

Le Marquis avoit une maitreſſe; il voulut me préſenter chez elle; le Baron trouva divin qu'il m'en fit la propoſition; nous nous y rendîmes enſemble, elle nous retint à ſouper, je m'en défendis quelque temps; mais mon oracle me fit entendre que ce ſeroit manquer au Marquis que de refuſer, & je me mis à table, pour n'en ſortir qu'à minuit.

Le docteur étoit bouffi de colère; quand je rentrai, il me fit un train épouvantable, me traita d'évaporé, & me menaca même d'écrire à ma mère la conduite que je menois. Je m'emportai à mon tour : écrivez, lui répondis-je, je me moque autant de vous que de vos menaces; je trouve des gens aimables qui me faciliteront les moyens de savoir des nouvelles de mon père, & vous voulez que je les quitte pour venir m'ennuyer avec vous ; votre demande est exquise. Il se contint malgré lui en s'appercevant que je lui tenois tête; je le vis prendre le chemin de sa chambre en maudissant tout bas la hardiesse des jeunes gens.

Je n'entendis pas parler de mon Baron le lendemain, la journée en l'attendant me parut d'une longueur effroyable. Après le dîner, le grondeur Brac-Mall me proposa de faire quelques visites, pour avoir des lettres

de recommandation pour la France. J'avois ſur le cœur la diſpute de la veille, & je feignis un violent mal de tête pour ne pas le ſuivre. Je me couchai de bonne-heure; je dormois encore, lorſque le matin je reçus une épître du charmant Baron, qui me faiſoit des excuſes de n'être pas venu me voir. Quelques importuns l'avoient retenu; il finiſſoit par me donner rendez-vous entre midi & une heure chez la dame où nous avions ſoupé ſi agréablement.

Dès que j'eus pris le thé, ſans rien dire au docteur, je me rendis à l'endroit qui m'avoit été indiqué. Le Marquis me reçut avec une affabilité qui me charma; ſa maitreſſe le plaiſanta ſur ce qu'il étoit aſſez peu jaloux, pour lui faire connoître un Anglois d'une auſſi jolie tournure; ils ſe réunirent pour me cajoler, juſqu'au moment où le ſéduiſant Baron, vint ajouter aux politeſſes dont on m'accabloit.

Je leur contai la ſcène que j'avois eue avec mon docteur; ils m'approuvèrent de l'avoir rembouré, & me conſeillèrent, ſi je voulois être tranquille, de le camper-là, & de partir pour Bordeaux ſans lui faire mes adieux.

Sans réfléchir aux inconvéniens qui pouvoient être la ſuite d'une pareille étourderie, je trouvai l'avis ſi précieux, que la nuit ſuivante, pendant que l'endormi Brac-Mall ronfloit de toutes ſes forces, je m'emparai du porte-feuille que ma mère lui avoit confié; une voiture que le Baron tenoit à vingt pas de ma porte, reçut ma malle, & nous prîmes enſemble la route de Douvres, où le Marquis & ſa maitreſſe nous attendoient.

Mon père, j'ai beſoin de toute votre indulgence, pour vous continuer le récit des égaremens, où m'entraîna cette première faute. — Ne me cachez rien, mon fils, je ſais que quand on eſt jeune, on fait des ſottiſes. Je

vous vois en bien mauvaiſe compagnie, ne me déguiſez pas la vérité; je ſuis trop diſpoſé à tout pardonner à votre âge, pour que vous me faſſiez un myſtère de ce que *Jenni* m'a déjà raconté de l'irrégularité de votre conduite. *George*, raſſuré par cette explication, pourſuivit ainſi.

Au moment d'entrer dans le paquebot, j'écrivis au docteur que ſes continuelles réprimandes m'avoient déterminé à faire le voyage ſans lui, & que je le priois de retourner à Roſter-Hill, donner de mes nouvelles à ma mère. Le ton leſte de ma lettre dut lui prouver que je m'étois aſſez aguerri pour l'envoyer promener, s'il faiſoit quelques démarches pour me ſuivre; car il reprit fort tranquillement le chemin par où il étoit venu, pendant que le vent qui nous contraria vingt heures de ſuite, nous fit employer un jour & demi à faire le trajet.

Mon inexpérience fut cauſe que je

montrai à mes compagnons de voyage, les quinze cens livres ſterlings dont j'étois muni en billets de banque & en effets à vue ſur Bordeaux. Ils commencèrent par m'emprunter chacun deux cens louis, qu'ils me promirent de me rendre à notre arrivée en Guienne. Je voulus faire le généreux, en les défrayant ſur la route; ils ne s'y opposèrent que pour la forme, me protestèrent qu'ils m'en tiendroient compte, & toujours en paroiſſant les êtres les plus déſintéreſſés; ils me firent deſcendre rue *Sainte-Catherine* chez un chapelier où ils me logèrent.

Je me trouvois dans un ſingulier embarras : la précipitation de mon départ me fit faire une plaiſante erreur; je pris la malle du docteur à la place de la mienne. La première choſe que j'apperçus en l'ouvrant, fut une immenſe perruque, j'en retirai enſuite une paire de culottes qui auroit pu me ſervir de manteau. Malgré moi,

je ne pus m'empêcher de rire, en penſant à la colère de mon pauvre *Mentor*, quand de ſon côté, il n'avoit eu pour couvrir ſes larges épaules que mon étroite garde-robe.

Le Baron, après avoir donné des ordres pour remédier promptement à mon équipage, s'empreſſa de me montrer ce qu'il y avoit de curieux dans la ville pour un étranger ; la Bourſe, le Port, le quartier du Chartron, les allées de Tourni, la place Dauphine; il me fit traverſer *St. Surin* où étoient ſes meilleures connoiſſances, qu'il me fit remarquer prenant le frais à leurs croiſées, quoiqu'il gelât très-fort, & ne s'arrêta qu'à la porte de la comédie. (*h*) Toutes les loges

(*h*) Depuis le paſſage de Sir *George* Roſter, une nouvelle ſalle a été conſtruite dans un vaſte emplacement, entre la Bourſe & le Château Trompette. Cette même citadelle

qui entouroient l'amphithéâtre, où nous nous plaçâmes, étoient occupées par de jeunes filles, dont les figures couvertes de rouge & de blanc, présentoient à la vue une rangée de tableaux au pastel, qu'un ressort caché auroit mises en mouvement. Le Baron n'ignoroit le nom ni le surnom d'aucunes, encore moins leur adresse ; il plaisanta sur le compte des plus jolies pendant toute la durée du spectacle, en m'offrant de me mettre dans le dernier bien avec celle qui me plairoit le plus.

La toile n'étoit pas baissée, que m'ayant pris sous le bras, il m'entraîna dans une maison à deux cens pas de là, en m'annonçant qu'avant de me présenter dans la bonne compagnie de

---

est à présent sur le point d'être démolie, la place qu'elle occupoit formera un quartier neuf, où de magnifiques hôtels vont s'élever, & achever d'embellir cette ville, la seconde du Royaume. *Note de l'Editeur.*

Bordeaux, il vouloit me faire connoître par expérience celle qui étoit dangereuse pour un étranger; il faut tout voir, ajoutoit-il, on ne peut bien juger que par comparaison. Nous montâmes à un second, où quinze à vingt personnes assemblées autour d'une longue table, paroissoient fort occupées. Tous les yeux se tournèrent sur nous, on nous fit de la place aussi-tôt que nous nous fûmes approchés, & le Baron m'invita à risquer quelques louis, afin, disoit-il, de ne pas paroître venu seulement par curiosité. On jouoit la masse aux dés; ce jeu étoit si compliqué que je ne le compris point, mais mon introducteur avançoit & retiroit pour moi; chargé de mes intérêts, ils ne pouvoient être en de meilleures mains. Nous quittâmes la séance au bout d'une heure, avec un bénéfice de trente cinq à quarante louis chacun; ce qui, mal-à-propos, me donna du goût pour un

amusement où l'avantage étoit joint au plaisir.

De fort bon matin, le complaisant Baron vint me réveiller, pour m'apprendre qu'il avoit déterré la demeure des marins sauvés du naufrage, & qu'il dépendoit de moi de m'assurer si dans le nombre, se rencontreroit la personne qui m'intéressoit. Je lui sus gré d'une attention qui m'épargnoit des courses inutiles; je me levai avec précipitation pour me rendre avec lui dans le lieu où on avoit logé mes compatriotes, qui ne me dirent rien de satisfaisant. Je leur offris quelques gratifications, qu'ils acceptèrent en formant des vœux à l'unisson pour que j'eusse le bonheur de retrouver le parent que je regrettois.

J'avois envie de retourner dans la maison où les hasards des dés me promettoient un bénéfice que je croyois certain; le Baron s'y opposa vivement, & pour éloigner le desir que je lui

fis connoître, il me conduisit dans un fort bel appartement, où deux jeunes filles vêtues d'une gaze transparente, nous reçurent avec beaucoup de graces. Elle me parurent très-jolies, toutes les femmes en France paroissent telles à la lumière ; je fus empressé auprès de la plus petite ; le Baron chanta, dansa, fit des folies jusqu'au moment où l'on servit le souper. Jamais je ne l'avois vu si aimable, il dit les choses les plus spirituelles ; il eut soin d'entretenir la gaieté, vuida plusieurs bouteilles d'excellent vin ; & dans le moment où échauffé par les agaceries de ma voisine, j'allois rendre hommage à ses charmes, mon *Mentor* d'un ton absolu, me fit quitter la partie pour me ramener chez moi.

J'aurois eu mille fois plus d'expérience, que j'aurois été la dupe du cher Baron. Il avoit l'œil à tout ; en se chargeant de mes emplettes, il marchandoit impitoyablement, jusqu'au

point ſouvent de m'impatienter. Il m'avoit défendu de faire des connoiſnoiſſances, il me débita à ce ſujet la meilleure morale, il me cita même pluſieurs anecdotes frappantes, qui me firent faire de ſérieuſes réflexions. Il me ſeroit devenu impoſſible de me paſſer de lui, je le voyois tout le long du jour, & la nuit je croyois le revoir encore. Il s'étoit ſi bien emparé de toutes les facultés de mon ame, que je n'avois plus rien de caché pour lui; je me ſerois fait un crime d'avoir des réſerves avec une homme qui annonçoit autant de franchiſe dans ſes procédés, que de prudence dans ſes conſeils.

Le Baron, dont la maxime étoit qu'il falloit goûter de tout, m'avoit annoncé dans une maiſon qu'il appeloit de bonne compagnie, où l'on m'attendoit à dîner. On nous y reçut avec les plus grands égards, je fus placé à table à côté de la maitreſſe

du logis, qui ne cessa d'avoir pour moi les attentions les plus délicates. La conversation ne roula que sur la politique & le Gouvernement; on débita de part & d'autre des choses fort justes, & le dîner fini, on proposa un vingt-un pour tuer le temps. Je ne connoissois aucun jeu; mais celui-ci avoit le double avantage d'être appris sur le champ, & d'occuper à la même table toute la compagnie. Sans doute j'eus du malheur, car je perdis constamment toute la soirée; la fortune me fut même si contraire, que tout l'argent que j'avois apporté pour faire mon voyage, suffit à peine pour combattre le sort qui ne voulut jamais m'être favorable. Je perdis tout sans réserve, mon rare ami ne fut pas plus heureux; il ne regrettoit pas son argent; il ne paroissoit inconsolable que de la perte du mien.

Je me couchai moins gai qu'à l'ordinaire, en pestant contre la bonne

compagnie qui vous ruine tout d'un coup, afin de ne vous occasionner qu'un seul repentir. L'officieux Baron m'écrivit à mon réveil de ne pas me chagriner, parce qu'il travailloit à porter remède au malheur que nous avions partagé. Sur les dix heures, il entra avec un gros homme vêtu de noir, qui m'offrit de me prêter cinq cens louis, si M. le Baron de *St. Eustache* consentoit à me cautionner. Si j'y consens, reprit-il, avec vivacité? Cadedis, je le cautionnerai pour un million. M. Fabre, vous ne connoissez pas Milord Roster, c'est un jeune homme de la plus grande espérance; ses parens me l'ont confié en Angleterre, pour que je lui fasse voir le monde, & je remplirai, je vous le jure, l'engagement que j'ai contracté avec eux. Ce M. Fabre revint à midi; après m'avoir fait le narré des pertes que lui avoit fait essuyer son goût pour obliger les étrangers, il me compta

en beaux louis d'or la somme convenûe, calcula les intérêts à trois pour cent par jour pendant un mois, les joignit au capital, & me fit accepter une lettre de change que le Baron endossa sans difficulté.

Nous voilà, dit-il, à même de réparer la sottise que nous avons faite, j'en suis vraiment désespéré; mais si vous voulez suivre mon avis, vous écrirez dès aujourd'hui à votre mère, vous lui annoncerez les recherches qui vous ont éclairci, que parmi les gens dernièrement arrivés ici, la personne que vous desiriez y rencontrer, ne s'y trouve pas comprise; vous acheverez votre lettre, en la priant de vous faire passer des fonds sur le champ. Rien certainement n'étoit mieux vu; je me hâtai de prendre la plume pour me conformer aux instructions de mon généreux ami. En attendant la réponse, nous retournâmes dans la

bonne compagnie, dont je fus bientôt dégoûté par les pertes successives, que m'occasionnèrent deux à trois séances malheureuses. Les fonds de plusieurs emprunts ne suffirent qu'imparfaitement à réparer mes nouvelles sottises; mille livres sterlings que je reçus de ma mère, également consommées dans le même jour, commencèrent à me faire rentrer en moi-même.

Les protestations d'amitié du Baron ne diminuoient pas mon chagrin, il étoit à son comble. Il falloit ou partir sur le champ, ou couvrir par d'autres ressources les étourderies que je me reprochois; j'aurois suivi ce premier parti, si mon sage *Mentor* ne m'en eût détourné. Il trouva des expédiens pour me tirer d'affaire, pendant que les lettres les plus pressantes supplioient ma mère de venir à mon secours. Je renonçai absolument au jeu, & je ne cachai pas ma résolution à

celui qui, tout doucement, m'y avoit entraîné.

Placé un jour sur le théâtre pendant le spectacle, une actrice que sa figure faisoit plus applaudir que son talent, reçut avec une attention flatteuse quelques complimens que j'avois trouvé occasion de lui faire. Enhardi par la préférence qu'elle paroissoit me donner sur plusieurs jeunes gens qui l'entouroient, je lui demandai la permission d'aller chez elle, pour achever de faire sa connoissance. Ce sera avec plaisir, me répondit-elle, à condition que vous n'amenerez point votre soi-disant Baron : pourquoi, lui dis-je, l'exclure de chez vous ? c'est un homme adorable. Elle éclata de rire à ces mots, me serra la main, en me priant de venir seul, & rentra sur la scène pour continuer son rôle.

La pièce finie, je laissai mon *St. Eustache* se morfondre dans le foyer, pendant que sur la pointe du pied je

gagnai la place Dauphine pour aller attendre à sa porte, celle dont la vûe m'avoit fait une assez vive impression. Elle arriva presqu'au même instant que moi. — Ah ! vous voilà, je suis enchantée que vous soyez débarrassé du polisson qui vous obsede : expliquez-vous belle T****, quel est celui que vous qualifiez si lestement, je ne suppose pas que mon ami. — Votre ami est un drôle, & si j'étois sûre de votre discrétion, je vous le prouverois. — De grace, parlez sans humeur, le Baron, je vous jure, a des qualités.... — Lui, de qualité ? C'est le fils d'un vitrier de Paris de la rue *St. Martin.* — Nous ne nous entendons pas, c'est du moral dont il est question. — Je ne conçois rien à la morale, je ne suis pas une physicienne. — Miséricorde ! Soyez donc moins vive. — En deux mots, comme en mille, voici ma façon de penser. Vous me plaisez, rien ne me feroit plus agréable que

de nous arranger ensemble. Je vous ai vu si mal acosté, que le premier sentiment que vous m'avez inspiré a été la pitié; l'espèce de Baron qui vous conduit, est un homme de rien, qui vous perdra si vous continuez de le voir. Fils d'un artisan, sa mauvaise conduite l'a fait chasser de Paris, il a depuis trois ans couru le monde, tantôt pauvre & misérable, tantôt chargé d'or & de bijoux. Je l'ai vu denué de tout, poursuivi par ses créanciers, aller à *Spa* pour se soustraire à la prison dont il étoit menacé, & avoir le talent d'en revenir cousu d'argent & rempli d'insolence. Voyageant quelquefois en se donnant la qualité de Comte, plus souvent avec celle de Baron, il n'a vu que la plus mauvaise société, des joueurs qui n'ont de l'esprit qu'au bout du doigt, des femmes affichées, des filles perdûes par la débauche; enfin si vous voulez être vrai, vous conviendrez de bonne foi

qu'il vous ruine, & qu'il répare à vos dépens l'inconſtance de la fortune.

Ma jeune actrice s'expliquoit avec tant de volubilité, qu'il n'étoit pas aiſé de l'interrompre. J'entrevoyois du vrai dans ce qu'elle me diſoit, ſans ajoûter foi à toutes les méchancetés dont elle chargeoit ſon tableau. Quand on aime on eſt facilement crédule. Plus elle me peignoit le Baron comme un être mépriſable, plus certains ſoupçons qui revenoient à ma mémoire, alloient à l'appui de ce qu'elle avançoit; elle parvint à me perſuader en s'offrant de prouver que j'étois ſa dupe. Nous convînmes que je lui cacherois l'entrevue que nous venions d'avoir, & que le lendemain avant que le ſpectacle fût achevé, je me rendrois dans le cabinet qui touchoit à ſa chambre à coucher, d'où j'entendrois à mon aiſe, la converſation qu'elle auroit avec lui. Comme elle avoit mille moyens de l'attirer chez elle,

je ne m'inquiétai point de celui qu'elle employeroit pour me donner la satisfaction que je desirois avoir.

Il vint à son ordinaire déjeûner avec moi ; il se plaignit de l'inquiétude que je lui avois causé en disparoissant la veille, à la fin de la comédie sans le prévenir. Je le payai de je ne sais quelle raison ; nous nous séparâmes les meilleurs amis du monde, en nous donnant rendez-vous au spectacle que j'eus soin de quitter à bonne-heure, pour aller me mettre aux aguets dans la petite chambre, d'où je pouvois tout voir & tout entendre.

Un quart-d'heure après, le fameux Baron parut donnant la main à son accusatrice, à qui il prit lestement deux très-gros baisers. — Finissez, Baron, vous avez des manières bien bourgeoises. — Ah ! ma belle, en conscience, pouvez-vous me les reprocher. — A-propos, vous devriez me rendre un service. — Quel est-il ? —

Vous êtes lié avec un jeune Anglois, aſſez joli garçon, vous le plumez ſans miſéricorde, & vous ne ſongez pas à me faire part de la moindre de ſes dépouilles. — Friponne, tu voudrois partager. — Cela n'eſt-il pas juſte? Il y a long-temps que nous nous connoiſſons. — Fort bien. — Entrons en arrangement, faites lui mon éloge, préſentez le chez-moi, nous ſerons de moitié ſur ce que j'en retirerai. — Voilà qui eſt parler, j'aime que l'on ſoit raiſonnable. — Sommes-nous d'accord? — A merveille, c'eſt un bon idiot qui m'aime de la meilleure foi, je ſuis devenu ſon oracle; je l'ai ſouſtrait à la tutele d'un vieux *Mentor*, pour me charger de le former. Tu dois convenir qu'il eſt en bonnes mains; il attend des fonds de chez lui pour acquitter les dettes que je lui ai fait contracter, emparetoi-du tréſor, je te le laiſſe en entier; mais ſi je ſuis généreux, j'eſpère que tu ſeras complai-

ſante. — Il voulut prendre quelques libertés, on le repouſſa rudement, un violent mal de tête faiſoit ſoupirer après le moment du ſommeil; & en ſe donnant parole pour ſe revoir, on le conduiſit à la porte.

Eh! bien, me dit en riant ce démon femelle, mon cher Lord, êtes-vous ſatisfait? Manque-t-il encore quelque choſe à la conviction que je vous ai promiſe? Je ne répondois rien, je verſois des larmes de dépit & de rage. — Ne vous affligez pas, mon enfant, ſi vous voulez avoir de la confiance en moi, & les ſentimens que j'ai pour vous doivent la mériter, je vous promets de réparer le tort que ce pendard vous a fait. Diſſimulez avec lui pour qu'il n'ameute pas vos créanciers, & quand vous recevrez l'argent qu'on doit vous envoyer, avertiſſez-moi, je veux ſous vos yeux en faire un uſage que vous approuverez.

Je promis tout ce qu'elle voulut:

je ne pus cependant me contenir lorſque je revis le perfide Baron ; je le traitai comme il le méritoit, il m'écouta froidement ; vous me rendrez plus de juſtice, me dit-il, en s'en allant, ſi jamais vous avez aſſez de jugement pour apprécier ce que j'ai fait pour vous. — Apprenez M. le Baron de *St. Euſtache*, que je ſais qui vous êtes, & que je rougis d'avoir fréquenté un homme auſſi mal famé que vous. — Milord, vous vous oubliez. — Furieux de l'air inſolent avec lequel il oſoit me regarder, je ſautai ſur ma canne ; il jugea mon mouvement, tira la porte ſur lui, me ferma à double tour, & deſcendit les eſcaliers de quatre en quatre.

Ma confidente me blâma de mon emportement, elle m'apprit que ce drôle s'étoit préſenté chez elle ; forcée de le recevoir pour ne pas lui faire naître des ſoupçons, elle l'avoit éconduit de manière à le dégoûter d'y revenir ;

revenir ; en racontant notre querelle, il eut ſoin d'en déguiſer la cauſe & ſur-tout la concluſion. J'étois réſolu de le démaſquer par-tout où je le rencontrerois, mais il ne m'en donna pas le temps ; car dès le jour même, il quitta Bordeaux, pour aller jouer ſon rôle ailleurs auprès de quelque novice.

L'amour & la reconnoiſſance m'attachoient à celle qui étoit parvenûe ſi adroitement à me déſiller les yeux ; je la vis avec une aſſiduité qui augmenta de jour en jour mes ſentimens, en me faiſant connoître combien elle étoit digne de les partager. Une lettre de ma mère m'arracha à cette ſituation agréable ; elle m'écrivoit que s'étant miſe à la gêne, pour faire face à mes folles dépenſes, elle ne pouvoit plus déſormais me fournir des fonds pour continuer à les diſſiper ; après m'avoir dit les choſes les plus touchantes, elle me conjuroit de revenir auprès d'elle.

Je montrai à mon amie le contenu de l'épître que je venois de recevoir; elle me fit répondre que j'allois me mettre en route, pour voler dans les bras de la plus tendre, comme de la meilleure des mères.

Cette charmante actrice eut le plus grand regret de se séparer de moi; l'avidité d'un de mes créanciers, la força de contribuer par le sacrifice de quelques bijoux à me tirer d'embarras. J'avois une secrète répugnance à m'éloigner, sans payer tout ce que je devois, ma généreuse amie leva mes scrupules en me représentant que les usuriers qui auroient à se plaindre, ne m'avoient prêté de l'argent qu'à un si gros intérêt, que ma délicatesse ne pouvoit être blessée en les faisant attendre un peu plus long-temps que le terme convenu avec eux, Mon départ eut l'air d'une fuite, ma maitresse seule fut dans le secret, qu'elle garda inviolablement,

Un particulier & sa femme âgée de dix-huit ans, cherchoient une voiture pour se rendre à Paris, je leur fis offrir une place dans la mienne; le mari couroit à franc-étrier, & sa jolie moitié fut placée à mes côtés. Le second jour de notre route, après avoir dîné tous les trois ensemble dans la plus grande intimité, nous repartîmes pour n'arrêter que le soir à la couchée; je fus fort étonné en sortant de ma chaise, de ne point voir notre compagnon descendre de cheval; j'en demandai des nouvelles, le postillon répondit à mon inquiétude, qu'il avoit fait seul avec nous la dernière poste, & que personne n'étoit certainement à notre suite, lorsque nous avions changé de chevaux. La jeune femme parut dans une désolation, que je crus d'abord impossible de calmer; elle se lamentoit, appeloit monstre, perfide, scélérat celui qui l'abandonnoit, qu'elle

m'avoua dans sa colère être simplement son amant.

Que faire dans ma position ? La laisser seule dans un mauvais village, sans secours, sans aucune espèce de ressource ? C'étoit une attrocité, dont jamais je ne me serois rendu coupable, il falloit de nécessité absolûe la ramener à Paris. Elle se réveilla moins affligée ; quelques propos consolans que je lui adressai, dissipèrent le chagrin qu'elle avoit au fond de l'ame, & nous continuâmes la route un peu moins tristement que je ne m'y serois attendu. Le quatrième jour depuis notre départ, on nous raconta pendant le souper une histoire de voleurs, qui effraya tellement ma compagne, qu'elle résolut de coucher dans la chambre qu'on me destinoit, où deux lits placés assez près l'un de l'autre, rassuroient sa frayeur.

Au milieu de la nuit elle vint trou-

bler mon repos, en me disant qu'elle entendoit marcher dans l'appartement; j'ouvris les yeux, & j'avoue que je ressentis un moment de crainte, en m'appercevant qu'on avoit éteint la lumière que j'avois conservée. Je mis pied à terre, pendant que ma voyageuse se glissoit dans mon lit, & l'épée à la main je parcourus à tâton tous les coins & recoins de la chambre, sans rencontrer la moindre résistance. Je me recouchai bien certain que personne n'étoit rentré, la porte se trouvant encore fermée à double tour, & les verroux dans le même état que la veille. J'engageai en vain ma douce poltrone à retourner dans son lit, elle ne voulut pas m'écouter, & me protesta qu'elle alloit réveiller toute la maison par ses cris, si je ne me mettois pas auprès d'elle.

J'avois près de dix-neuf ans, elle touchoit à sa dix-huitième année; elle étoit jolie, j'étois jeune & superbe;

je cédai ſans réſiſtance à l'attrait du plaiſir, dont ſa frayeur m'offroit la jouiſſance. Nous en ſavourâmes les délices, juſqu'au moment où la ſervante de l'hôtellerie, vint nous prévenir que les chevaux étoient prêts. La manière dont j'avois diſſipé les alarmes de ma nouvelle conquête, me forçoient à lui devenir utile quand nous ſerions rendus dans la Capitale. Elle n'y étoit jamais venue, je n'y connoiſſois perſonne, ainſi nous voilà tous deux bien tombés.

Iſolé, pour ainſi dire, dans cette immenſe ville, il ne manquoit à mes embarras, que d'être involontairement chargé d'une femme qui, quoique pleine de charmes, n'y pouvoit, à ce que je croyois, exiſter que par mon ſecours. Nous logeâmes enſemble, je la promenai à tous les ſpectacles, je lui fis parcourir les promenades, enfin on nous vit ſi ſouvent l'un avec l'autre, qu'on nous crut mariés; nou

agiſſions d'ailleurs publiquement de manière à le perſuader. Je n'avois qu'un regret, mes fonds baiſſoient par les dépenſes en robes & en modes que faiſoit ma maitreſſe, & mon retour en Angleterre devenoit une néceſſité de me ſéparer d'elle.

Je réfléchiſſois à ma poſition, en faiſant ſeul le tour des Tuileries, lorſque par le plus grand bonheur, je fis la rencontre du docteur Bracmall, qui me redemanda ſes culottes. Il ſe trouvoit à Paris depuis ſix jours dans la compagnie d'une jeune Écoſſoiſe, dont l'époux un mois auparavant étoit mort en laiſſant un porte-feuille, que la veuve venoit rechercher. Il m'offrit de me préſenter chez elle, où je fus introduit par le gros écuyer qu'elle avoit choiſi. Après qu'il m'eut ſermoné ſur mon inconduite, il obtint ma parole que nous retournerions enſemble à Édimbourg; notre départ fut fixé à quinze jours, & à cette condition

il engagea ma compatriote à me faire l'avance de deux cens guinées, que ma mère lui rendroit à son arrivée en Écosse.

Je fus faire part à ma maitresse des nouveaux fonds que je m'étois procurés; elle en reçut le partage sans la plus légère difficulté, en me jurant qu'elle vouloit vivre toute sa vie avec moi. Le lendemain je fus fort étonné de la visite qu'elle reçut d'un Financier qui ne parla en ma présence que de nouvelles, il fut galant auprès de ma prétendue femme, lui offrit une loge à l'opéra, & lui baisa respectueusement la main en lui promettant de revenir la voir, si elle consentoit à le lui permettre. Je n'étois pas amoureux au point d'être jaloux, mais je l'étois assez pour ne pas souffrir de partage.

Je cachai mon départ à ma compagne, dans la crainte de l'affliger; elle au contraire s'arrangeoit à part, pour m'épargner la peine de lui faire

mes adieux. En rentrant chez moi trois jours après, je ne la trouvai plus. Comme elle écrivoit fort peu, elle se dispensa de m'alléguer la cause de sa disparution. Les billets de caisse du Financier, avoient produit les plus heureux effets; tant mieux, je le laissai jouir à son aise de son triomphe, sans chercher à en troubler la félicité.

Un voile de crêpe venoit de couvrir la France, Louis XV avoit rendu les derniers soupirs. La belle Ecossoise, son lourd écuyer & moi, prîmes la route de Calais, pour nous rendre dans notre patrie. Ma mère, la bonne *Jenni*, m'épargna les reproches, elle ne songea qu'au plaisir que lui causoit la présence de son cher *George*. Mon premier soin à Roster, fut de reconnoître généreusement la manière dont l'actrice de Bordeaux s'étoit conduite à mon égard. Je lui fis passer de quoi la dédommager amplement des pertes qu'elle avoit essuyées pour m'aider

à sortir de cette ville, en lui promettant que si jamais j'étois en état de jouir d'une fortune indépendante, je n'oublierois pas que ses procédés m'imposoient la loi de lui donner de nouvelles preuves de mon souvenir (i).

Je ne me déguisois par la grandeur du service qu'elle m'avoit rendu, en m'éclairant sur l'imprudence de ma conduite. La liaison que j'avois formée avec un homme que je ne connoissois pas, seroit devenûe dangereuse, sans le tendre intérêt que j'eus le bonheur d'inspirer à cette femme sensible, dont le lâche Baron s'efforçoit de m'éloigner. Je me promis bien d'être en garde contre tous ceux de son espèce, que je rencontrerois par la suite, ma première étouderie m'ayant assez éclairé,

---

(i) La réponse à la lettre de *George*, se trouve à la fin du sixième volume. *Note de l'Editeur.*

pour m'apprendre à me méfier des étrangers qui voyagent en comptant fur la bourfe des gens crédules & fans expérience.

Depuis trois ans, je demeurois à Rofter Hill; la vie monotone que j'y menois, m'infpira le defir de parcourir le monde. Ma mère ne pouvant ajouter foi au bruit de la perte du vaiffeau où vous vous étiez embarqué, approuva mon deffein, & fe prêta volontiers à me laiffer partir pour les Indes Orientales, où elle fuppofoit que vous étiez retenu par quelqu'obftacle infurmontable. J'avois déjà vifité l'Indoftan, fans recevoir le moindre éclairciffement à votre fujet; je me préparois à me rendre dans le Bengale, pour aller de-là jufqu'en Chine; une nouvelle qui fe débita me fit changer de route. On difoit qu'un Anglois dont on ignoroit le véritable nom, avoit parlé à *Goa* avec indécence de la Religion Romaine, & qu'on le re-

tenoit par l'ordre de l'Inquisition, dans une captivité rigoureuse. Je ne doutai plus que vous ne fussiez l'infortuné qui gémissoit dans les fers forgés par le fanatisme & la superstition, pour tourmenter les hommes jusques dans leur opinion.

Ma tête s'échauffa en pensant aux maux que vous deviez souffrir; la nuit mon imagination vous peignoit accablé de douleur; vous me tendiez les bras, je faisois mes efforts pour voler à vous; le réveil détruisoit ce prestige, pour en laisser des traces profondes dans mon esprit. Tourmenté par cette idée, je ne m'occupai plus que des préparatifs de mon voyage à *Goa*. Voici quel étoit mon plan: aussi-tôt arrivé dans cette Ville, je voulois dire tant de mal des Moines & de l'Inquisition, que je m'assurai d'être bientôt enfermé. Je supposois ensuite que dans cette prison, on pouvoit trouver quelque moyen de se communique

d'après cela, je devois vous y voir, & concerter avec vous les moyens de nous rendre libres.

Plus je réfléchiſſois à cet arrangement, & plus je le trouvois raiſonnable. Le *Turn Chapel* alloit mettre à la voile pour la côte de Coromandel; je fus trouver le Capitaine qui convint de me conduire à *Goa* où il devoit relâcher. Tranſporté d'aiſe, je me rendis ſur ſon vaiſſeau qui arriva heureuſement à ſa deſtination. Auſſi-tôt à terre, je rencontrai un Moine dans la rûe, ſans autre compliment, je lui dis toutes les horreurs qui me vinrent à la bouche ſur le compte de ſes pareils; il m'écouta avec une tranquillité ſurprenante. Jeune homme, me dit-il, vous ne connoiſſez guères ceux que vous calomniez; ſi vous avez à vous plaindre d'un membre qui aura eu des torts avec vous, n'accuſez pas pour cela le corps entier: ſoyez plus prudent, l'expérience que l'âge vous fera

acquérir, vous rendra plus ſage & ſur-tout plus honnête : il me tourna le dos & s'éloigna.

Je n'en devins que plus opiniâtre dans ma réſolution. J'aurai aſſez de malheur, m'écriai-je, pour n'être pas mis à l'Inquiſition, mais ſi les ſottiſes ne peuvent émouvoir ceux qui font du mal à mon père, je finirai par des actes de violence ; c'eſt par des blaſphêmes proférés au milieu de leurs temples que je parviendrai à me faire enfermer. Un de mes compatriotes que je voulois aſſocier à mes folies, me parla avec tant de raiſon, qu'il calma mes fureurs. Il m'aida à me convaincre qu'aucun homme de notre nation n'étoit retenu dans les fers, & que je ſerois inexcuſable de me prêter à des violences dans un pays étranger.

Vous arrivâtes quelque temps après ; j'allai par devoir vous rendre viſite avec tous ceux de notre nation qui

s'empressèrent de se rendre chez vous. Votre nom que je me fis répéter deux fois, me causa un trouble inexprimable ; je n'osois me livrer au doux espoir qui naissoit dans mon cœur. Vous arriviez d'Angleterre, & il n'y avoit que vingt mois que j'en étois parti, vous ne pouviez être mon père. Je vous vis sans avoir plus de certitude ; mais je ne puis rendre ce qui se passa dans moi, en approchant de vous. M. Jarvis, qui paroissoit alarmé de votre accident, témoigna en ma présence, une si grande sensibilité, que je me hasardai de lui faire quelques questions. Etonné de m'entendre parler de Falkerk, il me demanda mon nom avec empressement. — *George* Roster. — *George ?* — *George* Roster, je suis fils de Sir Wollap que je suis venu chercher ici. — Je n'eus pas achevé, que ses embrassemens réitérés me confirmèrent que j'étois enfin le plus heureux des fils.

## CHAPITRE LXXIII.

*Arrivée, de Sir George Wollap à Aprilis, joie des habitans, état où il trouve ſon Royaume.*

1779.

QUOIQUE le vent nous fut conſtamment favorable, nous avancions bien lentement, par le retard que nous occaſionnoit la marche du *Turn-Chapel*. Le *Reynolds*, meilleur voilier, le devançoit pendant la matinée ; le ſoir, pour qu'il pût nous rejoindre, nous étions obligés de diminuer de voile. Cette manœuvre, chaque jour répétée, prolongea le temps que nous devions reſter en mer, & fit murmurer l'équipage.

Mon intention étoit de m'arrêter à *Pulloſin*, avant d'arriver à *Aprilis*, pour les raiſons que je vais expliqu

Les semences de jalousie qui avoient éclatées entre mes femmes, avant mon départ pour l'Angleterre, & sur lesquelles j'ai passé légèrement dans la première partie de ces Mémoires, m'avoient parûes entièrement éteintes. C'étoit un feu qui avoit resté caché sous la cendre : contenûes par ma présence, elles avoient dissimulé ; enhardies par mon éloignement, elles ne mirent plus de bornes aux emportemens qui sont les suites de cette funeste passion. Le sage Jarvis, qu'elles respectoient autant que je le chérissois, avoit fait de vains efforts pour rétablir la paix parmi elles : le désordre augmentant, il ne trouva plus de remède aux maux qu'il craignoit, qu'en éloignant, pour quelque temps, la cause de leurs divisions.

La tendre & belle *Rasilina* venoit de mettre au jour un fils, qui reçut en naissant le titre de Prince de Pullosin ; mes autres femmes que j'avois

laissées enceintes, ne devoient pas tarder d'augmenter ma famille. M. Jarvis leur proposa une séparation jusqu'à mon retour. Cet arrangement, en rétablissant le calme parmi elles, n'exposoit plus ma chère *Rasilina* aux désagrémens dont elle étoit la victime. Seule de son parti contre les quatre autres, elle fut obligée de céder; elle le faisoit autant par raison que par devoir. Le conseil que lui donna M. Jarvis de se retirer à *Pullosin*, pendant mon absence, lui parut convenable aux circonstances: avec son fils & sa fille, elle s'embarqua sur le *brave John*, sans murmurer d'une retraite qui laissoit le champ libre à ses rivales.

M. Jarvis, en m'écrivant ces détails à Londres, faisoit d'elle un éloge qui ne pouvoit pas être suspect; sa douceur sur-tout l'avoit étonné. Le sacrifice qu'elle faisoit à la tranquillité générale ne lui avoit pas arraché la plus légère plainte; elle avouoit

qu'en s'y condamnant par attachement pour moi, elle espéroit que je saurois lui en tenir compte. Tant de modération, jointe à une conduite exemplaire, faisoit assez son éloge, pour qu'il me fut permis de lui en témoigner ma reconnoissance, de manière à lui prouver combien j'étois sensible aux petits chagrins qu'elle avoit essuyés.

Le 26 du mois de juin, nous reconnûmes l'île de *Pullosin*, le lendemain nous y mouillâmes, malgré une forte marée qui rendoit difficile l'approche de la rade. *Rasilina* vint au devant de moi, pendant que je m'empressois d'aller à sa rencontre; notre entrevûe fut un délire. Je ne chercherai point à peindre la joie que nous fîmes éclater en nous revoyant, il faut aimer comme nous nous aimions & avoir été quelque temps séparés pour s'en faire une idée. Nous avions mille choses à nous dire, mille ques-

tions à nous faire; mais les paroles eussent exprimé trop foiblement les sentimens qui remplissoient nos ames, elles se confondoient mutuellement, nous nous enivrions du plaisir de nous revoir.

Je fis partir mes deux vaisseaux pour l'*Aprilis*, en priant M. Jarvis de venir me joindre sur la frégate, qui nous rameneroit ensemble à *Charles-Hire*. *George* resta avec moi à Rasilmette; il étoit étonné de la discipline des troupes, & de la régularité de la ville, dont toutes les rûes étoient tirées au cordeau. Le palais de la Reine achevé pendant mon absence, n'eût pas défiguré les plus beaux quartiers de Paris ou de Londres. L'ameublement que j'avois moi même choisi en Angleterre, embellissoit l'intérieur, il ne cédoit en rien à celui qu'on admire en Europe dans les hôtels les plus somptueusement ornés. La dorure & les glaces brilloient dans tous les ap-

partemens, une recherche jusques dans les plus petits détails, réunissoit le luxe à la commodité.

*Rasilina* avoit pris tant de goût à demeurer à *Pullosin*, qu'elle se seroit volontiers déterminée à ne pas en sortir, si pensant comme elle, j'eusse voulu renoncer à habiter ma Capitale. Quelque sacrifice qu'elle eût exigé, hors celui-là, j'étois prêt à le lui faire; mais je ne pouvois abandonner le soin de mon Royaûme, pour jouir plus librement de tout le charme attaché à la possession de la beauté la plus enchanteresse. Elle venoit de recevoir de nouvelles preuves de mon amour, que le temps & l'éloignement n'avoient fait qu'accroître; sûre d'un cœur sur lequel elle regnoit, son triomphe en revenant à *Charles-Hire*, devenoit la récompense de la résignation qui l'avoit déterminée à s'en éloigner.

La frégate que j'attendois arriva; ce fut bien cordialement que j'embras-

ſai le vénérable Jarvis & le fidèle *John*; la ſincérité de leurs démonſtrations me prouva toute la joie qu'ils avoient de mon retour. J'annonçai à nôtre Amiral que je lui apportois un cadeau. — A moi? — Oui, à vous. J'ai vu votre femme à *Brighthelmſtone*, elle vous croit bien mort, bien enterré, voici un jeune homme qui eſt de chez vous, & qui deſire faire votre connoiſſance. — Le timide *Henri* n'oſoit lever les yeux; *John* le prit dans ſes bras, quand il ſut que c'étoit ſon fils. Il vouloit m'exprimer ſa reconnoiſſance, ſans trouver de terme qui put la rendre. Jouir de toute l'étendue de ſa joie, devenoit ma plus douce récompenſe, je n'en connoiſſois pas de plus flatteuſe. J'étois attendu à *Aprilis*, tous les habitans ſe plaignoient du délai que j'apportois à leur impatience. La foule avoit couvert le rivage à l'approche du *Reynolds*, les transports d'allégreſſe qui éclatoien

d

de toutes parts, s'étoient changé en regrets, lorſqu'on apprit que je m'étois fait mettre à terre à *Pulloſin*. Tant de marques d'attachement me touchèrent; je hâtai mon arrivée pour procurer à mon peuple la ſatisfaction qu'il deſiroit ſi vivement.

La frégate par une triple décharge de toute ſon artillerie, à laquelle ſe fort & les vaiſſeaux qui étoient en rade répondirent, ayant mis toute la ville de *Charle-Hire* en mouvement, attira tous les habitans ſur mon paſſage. Une des berlines que j'avois fait faire à Londres, attelée de ſix chevaux, étoit diſpoſée pour me recevoir. Je m'y plaçai avec *Raſilina*, ſes deux enfans, M. Jarvis & *George*, qui portera déſormais le nom de Milord Roſter. Le corps des piqueurs borda la haie depuis le rivage juſqu'à mon palais. Quatre cens hommes à cheval de Royal Ecoſſois marchoient en avant, un peuple immenſe rempliſſoit les rûes,

en poussant des cris & en répétant les vœux que leur inspiroient l'attachement & la reconnoissance. Les deux régimens des gardes, rangés à droite & à gauche de l'avenûe du palais, firent une salve générale au moment que je rentrois chez moi.

Mes femmes éclairées sur ma façon de penser à leur égard, par le séjour que j'avois fait à Rasilinette, m'attendoient avec inquiétude. Elles eurent la précaution de réunir auprès d'elles tout ce qui étoit propre à réveiller ma tendresse, & à faire évanouir mon mécontentement. Dix-neuf de mes enfans, auxquels se joignirent le jeune Prince de Pullosin & sa sœur *Georgines*, par leurs caresses enfantines, & l'expression naturelle de leur joie, plaidoient la cause de leur mère. Je m'interdis jusqu'au reproche; je me contentai seulement de rétablir *Rasilina* chez elle, certain que cette démarche leur feroit sentir que leu

conduite n'avoit pas obtenu mon approbation.

Mes Officiers Généraux, suivis de tout l'Etat Major de *Charles-Eire*, entrèrent aussi tôt, pour me féliciter sur mon retour. Ce n'étoient point de fades complimens dictés par la politesse; leurs bouches interprêtes des sentimens qui remplissoient tous les cœurs, ne faisoient point de belles phrases; ils m'embrassoient avec attendrissement, pleuroient de joie en me serrant la main, sans m'étourdir par de longs & ennuyeux discours. Je leur présentai de même qu'à mes femmes, mon cher *George* & la petite *Betty*, qui fut annoncée pour être la future épouse du Prince Royal, l'aîné de mes fils.

L'allégresse universelle se manifesta pendant trois jours par des illuminations qu'on fit dans toute la ville; ce ne fut par-tout que fêtes & divertissemens. On avoit préparé une Pièce

nouvelle pour mon arrivée, dont le ſujet étoit la colère d'Achille, au moment où Agamemnon ſuivi des Rois Grecs, vient lui preſcrire de renvoyer la fille de *Briſeis*. La douleur de *Briſeis*, qui, pour calmer l'armée ſollicite elle même ſon exil, la fureur & les regrets du fils de *Thétis* offroient des ſituations qui avoient été ſaiſies par le muſicien. Achille enfermé dans ſa tente n'en veut plus ſortir, Patrocle obligé d'aller ſe meſurer contre Hector, eſt tué par le héros Troyen. Le Roi de Theſſalie furieux alors, s'arme pour venger ſon ami; il cherche Hector, le combat & revient victorieux au troiſième acte porté ſur un char traîné par quatre chevaux de front, ſuivi des Theſſaliens qui chantent ſa valeur. La Pièce fut bien rendûe, les ballets ſupérieurement exécutés, & la muſique trouvée généralement excellente.

Le palais qu'on me bâtiſſoit ſur le

desseins que j'avois envoyés d'Angleterre, devant être élevé sur la même place qu'occupoit l'ancien, quoique sur une plus grande étendue de terrein, avoit forcé l'architecte d'achever un côté, avant que de commencer l'autre. La partie laissée sur pied devenoit trop petite pour loger toute ma maison devenûe plus considérable; je fus forcé malgré moi de faire suspendre tous les travaux particuliers, pour quadrupler le nombre d'ouvriers employés à finir l'aile gauche, afin de le disposer plutôt à nous recevoir.

J'établis une fonderie, pour me procurer le surplus de l'artillerie du vaisseau le *Rick* de soixante & quatorze pièces de canon. Je fus en rade pour le visiter; sa construction avoit été si bien soignée, qu'on l'eût facilement cru sorti d'un de nos chantiers d'Europe. Je fis travailler sans délai à construire deux autres vaisseaux de cinquante, & trois frégates de vingt

quatre à trente canons. Le constructeur que j'avois amené avec moi, s'entendit avec Rick pour se partager entr'eux l'ouvrage, afin de le pousser avec toute l'activité que je leur recommandai particulièrement.

Milord Roster m'accompagnoit partout, il visitoit les chantiers, parcouroit les différens atteliers, assistoit aux revûes que je fis de tous les régimens, & ne se lassoit point à chaque pas de témoigner sa surprise. Il fut présent aux comptes que mes quatre principaux Ministres me rendirent, de la manière dont ils s'étoient occupés de l'administration de mon Royaume, pendant les trois années qu'ils en avoient eu la conduite.

Le Général Burnel, ayant le département de la guerre & des finances, sans faire d'augmentation dans les troupes, avoit tenu tous les corps complets, & entretenu parmi eux la meilleure discipline. Par le travail mo-

déré des mines, mes trésors n'étoient point diminués, malgré les dépenses énormes occasionnées par mes diverses entreprises.

Le Colonel *Will* Springle, chargé de la Marine, avoit surveillé la construction du *Rick*, dont l'équipage s'étoit sous ses yeux exercé à la manœuvre. Par son ordre notre petite Marine augmentée de trois cutters de la grandeur du *Royal George*, à-peu-près de cent cinquante tonneaux, servoit à multiplier & à faciliter les rapports entre *Aprilis* & les Isles voisines.

Le Colonel *Édouard* Jarvis dont le département comprenoit le commerce & l'agriculture, s'étoit occupé à donner de l'extension à l'un & à faire fleurir l'autre. Les plus heureux succès furent les suites de l'attention qu'il porta dans ces deux branches de son administration.

Le Colonel *Albert* Cunnigam, inspecteur des atteliers, des magasins &

des munitions, avoit eu le plus grand ſoins à veiller aux travaux, à entretenir l'abondance, & à remplir les greniers publics.

Enchanté de trouver les choſes dans un état auſſi ſatisfaiſant, j'en témoignai mon approbation à mes Miniſtres, dans les termes les plus honorables, & ils reçurent chacun une gratification de vingt cinq mille livres ſterlings, avec mon portrait ſur une boëte d'or enrichie de brillans. J'ajoutai pour le Général Burnel une bague de prix.

M. Jarvis me fit part de la diſtribution qu'il avoit fait des Miniſtres de l'Évangile, de même que des artiſtes & des ouvriers; mes intentions avoient été remplies au gré de mes deſirs. Des huit Curés arrivés par le voyage que j'avois fait faire au *Reynolds*, deux rempliſſoient à *Pulloſin* les fonctions de leur Miniſtère, un à *Sarcoſa*; des cinq autres trois étoient à *Charle-Hire* un à Springle & le dernier à Cunnigam.

Le révérend *Richard* Bolts qui occupoit depuis quatre ans la chaire de la Capitale, fut élevé à la dignité d'Evêque, & sa résidence fut fixée à Burnel, dont la préfecture formoit son Diocèse, qui comprenoit encore la partie connue sous le nom de la Nouvelle-Écosse. Le révérend *François* Morris, dont le zèle ne s'étoit point rallenti depuis que je l'avois chargé de l'instruction de mes enfans, en reconnoissance des soins qu'il s'étoit donné, fut créé primat du Royaume & Archevêque de *Charles-Hire*, sans cependant lui retirer la place de confiance qu'il remplissoit auprès de mes fils.

Le Capitaine Van-Elling, par le bénéfice qu'il faisoit en continuant à *Aprilis* le transport de bestiaux que je lui avois demandé, étoit parvenu à nous fournir le nombre de chevaux nécessaire pour monter les six cens cavaliers du régiment Royal Écossois,

outre une ſoixantaine enfermée dans mes écuries pour mon ſervice particulier.

Le *Turn Chapel* ayant rempli ſa commiſſion, le Capitaine ſe chargea de faire remettre à Roſter-Hill une lettre à *Jenni*. (*) Il employa les fonds que je lui donnai en mouſſelines fabriquées dans nos atteliers, qu'il avoua lui-même ne différer en rien de celle que l'on tire des Indes. Il mit à la voile pour ſe rendre à ſa deſtination, très-ſatisfait du paiement qu'il reçut pour s'être détourné de ſa route.

Le délabrement du *Reynolds*, le mettant hors d'état de pouvoir tenir la mer, il fut deſtiné à ſervir de bâtiment de garde. Son équipage paſſa abord du *Rick*, ſur lequel l'Amiral *John* arbora ſon pavillon. Le Capitaine *Luke* Osbrow, porta le ſien ſur la

---

(*) Cette lettre ſe trouve à la fin des Mémoires. *Note de l'Editeur.*

frégate le brave *John* dont je lui accordai le commandement, en attendant qu'un des deux vaiſſeaux de cinquante pièces de canon actuellement ſur le chantier, fut en état d'être lancé à l'eau.

Je comptois dans mon état de Marine, ſoixante & quinze matelots Anglois, deux mille Apriliens déjà formés, & quinze à ſeize cens novices en état de ſervir, en tout trois mille ſix cens ſoixante & quinze hommes, ſans compter les Officiers. L'armement des vaiſſeaux en conſtruction, en néceſſitant un plus grand nombre, je fis faire une recrûe de douze cens jeunes gens, qui furent deſtinés à ſuivre les inſtructions qu'on donnoit aux novices, afin de pouvoir joindre bientôt la pratique à la théorie.

## CHAPITRE LXXIV.

*Prison & mort du Cacique Patrimola.*

*1775.*

L'ODIEUX *Pratimola* dont il a été souvent question dans ces Mémoires, étoit enfermé dans le fort : on avoit attendu mon retour, sans procéder à aucun jugement, en prenant la précaution de mettre à sa fuite un obstacle invincible. Le lecteur doit se rappeller que, par les dernières nouvelles d'*Aprilis* que j'avois reçûes à Londres, il étoit poursuivi comme assassin. Les recherches les plus exactes n'avoient procuré aucun éclaircissement sur le lieu qui le déroboit à nos perquisitions. Le Cacique *Cholula* s'étoit rétabli de ses blessures; naturellement bon, il avoit pardonné à son ennemi, qui,

retiré sur une des montagnes inaccessibles de l'île de *Sarcosa*, nourrissoit avec le remords de ses crimes, l'espoir d'une vengeance que mon éloignement sembloit faciliter.

Ses anciens partisans connoissoient seuls sa retraite; ils lui apprirent que j'étois toujours en route pour un voyage fort long, dont le terme étoit éloigné, mais que probablement je retournois dans ma patrie pour ne plus revenir.

Un vaste souterrein, près de la source d'une rivière, vers le milieu d'une hauteur entourée de précipices, recéloit le tyran & les complices de ses forfaits. Les intelligences qu'il avoit conservées dans la principauté dont il étoit banni, lui faisoient parvenir les nouvelles qui arrivoient *d'Aprilis*; il sut qu'on ne songeoit plus à lui, & que M. Jarvis occupé de sa régence, donnoit tous les soins à l'administration générale qui lui étoit confiée

ſans s'inquièter ſi le fugitif étoit mort ou vivant.

Le moment lui parut favorable pour ſortir de ſa caverne ; mais devenu timide, parçe qu'il avoit vécu quelque temps dans l'inquiétude, il voulut avant d'exécuter les projets préparés par ſa haine, en aſſurer le ſuccès par tous les moyens qui pouvoient les rendre infaillibles. Il dépécha un de ſes amis à la Nouvelle-Ecoſſe, où ſe trouvoit un grand nombre de ſes anciens ſujets : un ſecond ſe rendit à *Pulloſin* ; pluſieurs autres réunis à *Sarcoſa*, devoient ſonder les eſprits, & travailler à augmenter le nombre de ſes partiſans. On lui procura des vivres & des armes : une mine découverte près du lieu qu'il habitoit, lui fournit une aſſez grande quantité d'or, pour que l'intérêt devint un motif de plus, pour attirer à ſon parti les mécontens, qui ſe perſuadent toujours qu'ils ne peuvent que gagner, dans

une révolution qui change momentanément l'ordre accoutumé.

Dans le mois de Janvier 1778, il descendit à pas lents de la montagne qu'il habitoit; il fut joint par deux cens bandits, les uns armés de fusils, les autres de piques ou de massûes, tous dévoués aux intérêts de leur maître. En chemin, leur troupe s'accrut de quelques fainéans qu'on abusa par la promesse des récompenses: ils arrivèrent, au nombre de cinq cens, à la Capitale de son royaume. L'Anglo-Aprilien qui y commandoit sous les ordres du Capitaine *Robert* Corbson, Gouverneur particulier de l'île, fut surpris par cette troupe de vagabonds: l'obscurité de la nuit qui lui cachoit le nombre des ennemis, favorisa leur entreprise. Ils mirent la garnison en fuite, s'emparèrent des armes, soulevèrent le peuple en faveur de leur ancien Cacique, & se retranchèrent

dans la ville qu'ils trouvèrent pourvûe de provisions.

Le jour, en éclairant le Commandant sur la foiblesse des assailllans qui l'avoient repoussé, ne lui laissa entrevoir de remède à ce malheur, qu'en se rendant en diligence à *Cachimi*, pour prévenir le Gouverneur général. Le Prince *Cholula*, après avoir envoyé un exprès à M. Jarvis, pour l'instruire de l'événement qui venoit de se passer, fit marcher le Capitaine *Robert* en avant, accompagné de deux cens fusiliers & de six cens piqueurs, pour assiéger *Pratimola* dans la ville dont il s'étoit emparé. Le rusé Cacique qui prévit qu'on viendroit l'attaquer en force, après avoir employé l'or, les promesses, les prières & les menaces pour se faire de nouveaux soldats, sortit de sa capitale à la tête de douze cens hommes, & vint attendre, dans le passage d'un

défilé, les troupes qu'on enverroit pour le combattre.

M. Corbſon, après quatre jours d'une marche forcée, arriva vis-à-vis l'endroit où les ennemis étoient retranchés; il tenta avec perte de les chaſſer du poſte qu'ils occupoient; il fut forcé de camper en attendant les renforts qu'il demanda à *Charles-Hire*. *Ptatimota* fier d'un premier ſuccès, ne doutoit plus de rien: ſon orgueil accru par un moment de proſpérité, ne préſageoit plus à ſon inſatiable ambition que des victoires qui aſſureroient ſon indépendance. Quelques Pulloſinains ſéduits, par l'émiſſaire qui s'étoit tranſporté chez eux, quittèrent leur tranquille ſéjour pour venir le joindre; d'autres abuſés par des promeſſes, prirent les armes dans les différens quartiers de *Sarcoſa*, & groſſirent ſon armée. Ceux-mêmes qui avoient les premiers conſpiré contre lui, en le chaſſant de ſon Trône,

s'empressèrent de se ranger sous ses drapeaux, pour obtenir l'oubli de leur faute. Vaincre ou mourir étoit la devise de *Pratimola*; ce fut son cri de guerre, & le serment que prononcèrent ceux qui venoient soutenir sa cause.

Le Major général *William* Springle, fut détaché avec un bataillon du troisième régiment, & douze compagnies de piqueurs, pour renforcer la petite armée du Capitaine *Robert*. Il apprit en débarquant la position avantageuse du Cacique, & les difficultés qu'il rencontreroit en l'attaquant par le côté où M. Corbson avoit assis son camp. Il dirigea sa marche dans la partie opposée, arriva à l'entrée du défilé, & occupa le revers qui n'étoit gardé que par quelques détachemens qui prirent la fuite à son approche, pour se joindre au gros de l'armée de *Pratimola*. Les troupes arrivées d'*Aprilis*, & celles parties de *Cachimi*

composoient environ deux mille cinq cens hommes; le Cacique en avoit le double autour de lui, & il étoit retranché de manière qu'une armée de dix mille hommes n'auroit pas été suffisante pour le chasser de son poste.

Nos deux divisions attaquèrent à la fois, le combat fut long & sanglant: nous fûmes repoussés à trois reprises: le Major général parvint, sur la fin du jour, à pénétrer à l'entrée du défilé; la gorge, en se resserrant, formoit dans cet endroit un passage si étroit, que vingt soldats en eussent arrêté mille. Le Capitaine *Robert* de son côté avoit placé cent cinquante fusiliers sur une hauteur dont il s'étoit emparé, & d'où, par de continuelles décharges, il avoit fait réculer l'élite des Pratimoliens.

Nous avions gagné du terrein à droite & à gauche: le Cacique resserré avec son armée dans un assez petit espace que les deux montagnes, en

s'élargissant, formoient au milieu de cette gorge étroite, devoit bientôt manquer de vivres, par le soin qu'on eut d'intercepter toutes les communications qui pouvoient lui laisser l'espoir de s'en procurer. Nos troupes restèrent deux mois dans cette situation, sans être plus avancées que le premier jour.

Un Sarcosien qui avoit eu souvent occasion de fréquenter ce passage, offrit au Général de lui indiquer un chemin qui le conduiroit presque à la crête d'une des deux montagnes, si on vouloit, en cas qu'il tînt sa promesse, lui assurer une récompense qui le dispensât de travail pour le reste de sa vie; sa proposition fut acceptée. Le Colonel *Alexander* Burnel qui venoit de se joindre à notre armée, à la tête de quatre compagnies des gardes, fut choisi pour cette expédition. Il devoit en suivant son guide, gravir vers le nord de la montagne, & parvenu au

ſommet, deſcendre juſques vers le milieu de la partie du ſud, avant d'annoncer à nos deux camps, par une décharge générale de ſes quatre cens gardes, l'inſtant où l'attaque ſe feroit des deux côtés à la fois.

Ce ſignal qui étoit celui de l'aſſaut, en retentiſſant dans les concavités voiſines, produiſit l'effet du tonnerre, dont le bruit effroyable épouventa les Pratimoliens. Pour opérer notre jonction, nous attaquâmes vigoureuſement: les ennemis obligés de faire face de tout côté, ſe réfugièrent vers le tiers de la longueur du défilé: nous les pourſuivîmes ſans relâche; le Colonel *Alexander* les chaſſoit du milieu de la gorge, pendant que nous en preſſions l'entrée, ils cédèrent enfin & mirent bas les armes. La nuit qui ſurvint empêcha qu'on prît toutes les précautions qui pouvoient nous aſſurer de la perſonne du Cacique; ce grand criminel qui ne perdoit ja-

mais la tête, eut l'adresse de s'enfuir pendant l'obscurité. On le chercha envain parmi les prisonniers; suivi d'une trentaine de ses plus coupables partisans, il avoit repris le chemin de sa caverne dont nous ignorions la situation.

Le Major Général Springle désespéré de son évasion, annonça une amnistie aux vaincus, pourvu qu'on lui déclarât la retraite du Chef de cette insurrection, & que tous ceux qui y avoient eu part retourneroient paisiblement chez eux. Un des prisonniers dont le cœur murmuroit encore d'une punition trop rigoureuse que la sévérité de *Pratimola* lui avoit infligée, promit de découvrir le lieu qui le cachoit à notre poursuite. Il ne demanda que deux jours à M. Springle pour s'assurer si l'endroit où il le supposoit, se trouveroit réellement celui qu'il avoit choisi pour se retirer. Fidèle à sa promesse, il vint, au bout de ce

terme, apprendre au Général la route qu'il devoit suivre, pour ne pas manquer ce dangereux rébelle.

La connoissance bien acquise de la position des lieux, fit prendre la résolution au Général de partager en douze détachemens, les trois mille hommes qu'il avoit sous ses ordres, afin d'occuper toutes les avenûes. Il mettoit de l'amour-propre à ne pas revenir à *Charles-Hire*, sans conduire à sa suite le criminel Cacique qui lui occasionnoit tant de peine. Nos troupes séparées en petites colonnes, investirent le bas de la montagne qui servoit de repaire aux coupables. *Pratimola* se voyant découvert, loin de se laisser abattre par la mauvaise fortune, retrouva assez d'énergie pour rassurer sa troupe effrayée. Dès qu'il apperçut nos premiers mouvemens, il ordonna qu'on fît rouler, sur nos soldats, d'énormes quartiers de rochers: nous en eûmes plusieurs d'é-

crafés, un nombre considérable de bleffès, & prefque tous parurent rebutés d'une tentative qui expofoit à tant de périls. Le Général que les difficultés ne décourageoient point, fut forcé de prolonger en arrière fa ligne de circonvallation.

Il falloit prendre le Cacique vivant dans fa demeure, afin qu'il ne fe réfugiât pas dans quelqu'autre afyle inabordable, dont un pays comme *Sarcofa* coupé par des montagnes, lui offroit la facilité. Le Colonel *Alexander* Burnel qui, par fon intrépidité, nous avoit fait remporter la première victoire, demanda la permiffion de le forcer dans fa caverne. Suivi de deux Compagnies de gardes, il parvint, après beaucoup de peine & des dangers fans nombre, à l'ouverture du fouterrein d'où on l'avoit écarté à diverfes reprifes, par la grèle de groffes pierres qu'on faifoit pleuvoir fur fa troupe. Maître de l'entrée, il pénétra, l'épée

à

à la main dans l'intérieur, & en parcourut tous les dédales ſans rencontrer perſonne. Etonné de cette diſparution, il revint à l'ouverture, ſans deviner par où ceux qu'il avoit vus un quart-d'heure auparavant, pouvoient lui être échappés.

Il envoya un Officier inſtruire le Général de ce qu'il ne concevoit pas lui-même, & occupa avec ſa troupe le dedans de la caverne, juſqu'à ce qu'il eût reçu de nouveaux ordres. M. Springle auſſi ſurpris que déſeſpéré de ce qu'il apprenoit, voulut examiner de ſes propres yeux par quel moyen le Cacique étoit parvénu à tromper ſa prévoyance. Il gravit la montagne, joignit le Colonel ſans être plus avancé que lui, mais réſolu de ne pas quitter la place qu'il ne fût où *Pratimola* & ſes amis avoient eu l'adreſſe de ſe cacher. A l'aide de pluſieurs lumières, ils fondèrent toutes les crevaſſes; peine inutile: le roc vif of-

froit par sa résistance un obstacle à leur dessein ; cependant il n'y avoit pas de doute que les rébelles ne se fussent recélés dans quelque partie du fond. On fit le tour extérieur de la montagne pour se convaincre qu'aucune secrète issûe ne correspondoit au-dehors : cette connoissance bientôt acquise rendoit leur fuite inexplicable. Le jeu seul d'une mine pouvoit entamer les parties saillantes du rocher, mais ce moyen devenoit difficile à pratiquer par le danger où il exposoit ceux qui y auroient mis le feu.

Au milieu de l'irrésolution où les jetoit ce protée qui disparoissoit au moment qu'on croyoit le tenir, un garde ouvrit un avis, qui fut de fermer l'ouverture du souterrein avec des branches, & d'allumer dans l'intérieur, une grande quantité de bois verd & de feuilles mouillées, afin de produire une fumée épaisse, qui pénétreroit dans les fentes & les recoins où la vi

ne pouvoit pas se porter. On coupa du bois, on éleva un bûcher; bientôt on fut obligé de sortir de cet antre enfumé pour ne pas y étouffer. Des cris sourds se font entendre; deux hommes étourdis par la vapeur paroissent; on les saisit; ils sont suivis de plusieurs autres, & enfin du Cacique lui-même qui tombe évanoui, en cherchant à respirer l'air pour n'être pas suffoqué.

*Pratimola* & vingt-sept de ses plus intimes partisans, s'étoient dérobés à nos recherches, parce qu'au fond à gauche de la caverne, un passage étroit, auquel on ne parvenoit qu'en montant la hauteur de quatre pieds, offroit après avoir fait sept à huit pas en se baissant un espace assez étendu pour contenir cinquante à soixante personnes. Les Pratimoliens furent garrottés de trois en trois; leur maître après avoir repris ses sens, fut conduit abord de la frégate par vingt fusiliers,

la baïonnette au bout du fusil. Le Général donna ordre en sa présence de faire feu sur lui, s'il faisoit le moindre mouvement pour essayer de se procurer la liberté.

Un reste d'égards empêcha qu'on le mît aux fers; c'étoit un ménagement dont il n'étoit pas digne, & qui lui servit à faire un dernier effort pour nous échapper. Le brave *John* ayant levé l'ancre pour ramener le prisonnier, qui paroissoit tranquille & résigné à souffrir la rigueur de sa destinée, il prétexta un léger besoin, s'approcha du bord du vaisseau, & se lança dans la mer aux yeux de ceux qui veilloient sur lui. La chaloupe fut mise aussi-tôt à sa poursuite; il nâgeoit avec force, plongeoit pour éviter d'être repris; mais le patron craignant de ne pas l'atteindre, lui porta un grand coup de croc sur la tête, pendant qu'un matelot le harponnoit comme un monstre marin.

Pour cette fois, les égards qu'on avoit eu pour lui cessèrent, il fut porté dans la dunette, où on lui lia les mains après avoir pansé ses blessures. Arrivé à *Charles-Hire*, il fut conduit dans la forteresse; on l'enferma dans la tour, en posant deux sentinelles à sa porte dans l'intérieur de son appartement. Des vingt-sept Pratimoliens arrêtés avec lui, seize eurent les deux oreilles coupées après avoir reçu cent coups de bâton; les autres moins coupables obtinrent leur pardon, avec menace à la première faute de subir le même supplice dont on leur faisoit grace.

Depuis quatorze mois ce redoutable Cacique végétoit dans sa prison; la nouvelle de mon retour l'alarma. Jusqu'alors il avoit pris son mal en patience; mon arrivée lui fit perdre tout espoir. Le Prince *Cholula* venoit de conduire à *Charles-Hire* trois filles de ce Cacique, dont la jeunesse inté-

reſſoit ma pitié ; lui-même en ſe joignant à elles ſollicitoit le pardon de ſon aſſaſſin. Prêt à accorder tout ce qu'on exigeroit de mon indulgence, je craignois trop l'uſage dangereux qu'il feroit de ſa liberté pour lui en laiſſer la jouiſſance. La vûe de ſes enfans, propre à adoucir ſes infortunes, lui fut permiſe, il pria ſes gardes de les éloigner ; leurs careſſes m'attendriroient, ajouta-t-il ; on a réſolu mon trépas, je ſuis diſpoſé à recevoir le coup mortel, pourquoi tarde-t-on à frapper une victime, qui ne voit le jour qu'à regrets.

J'appris qu'il refuſoit avec obſtination à prendre la nourriture qu'on avoit eu ſoin de lui porter ; j'engageai un de nos Miniſtres de l'Évangile de le viſiter pour lui donner quelques conſolations, & lui faire entendre quelques paroles de paix. Il étoit chargé de lui dire, qu'on lui procureroit dan la citadelle, tout ce qu'il exigeroi

raisonnablement; que le Commandant avoit l'ordre de satisfaire ses desirs à la première demande; qu'il pouvoit d'ailleurs être tranquille, qu'on n'attenteroit jamais à ses jours; mais que craignant qu'il n'écoutât les mauvais conseils que de coupables amis lui avoient si souvent donnés, je me voyois forcé malgré moi de prolonger sa captivité, pour lui éviter les occasions de causer encore de nouveaux troubles. Il lui tourna le dos dès qu'il parut, & ne voulut rien entendre. Il ne prit plus les alimens qu'on lui servoit, & dans le même mois il termina une vie qu'il avoit si souvent mérité de perdre.

Je n'avois aucun reproche à me faire; il s'étoit attiré les maux qui l'accablèrent dans sa vieillesse. S'il eût suivi l'exemple que *Bartoucha* lui avoit offert, il eût vécu long-temps heureux sur le trône qu'il tenoit de ses pères. Une inquiétude désordonnée,

le précipita dans une ſuite de complots & d'actions atroces qui lui préparèrent la fin malheureuſe que je viens de raconter. Je le plaignis, la néceſſité qui m'avoit rendu ſévère à ſon égard, m'impoſoit la loi rigoureuſe de ne me laiſſer fléchir par aucune conſidération.

## CHAPITRE LXXV.

*Mariage du jeune George, mort de l'une des Reines, Cause singulière jugée à Charles-Hire.*

1779.

MILORD Rofter ne voulut pas rester garçon, au milieu de tant de jeunes gens dont les familles s'augmentoient tous les jours. La fille aînée du Général Burnel âgée de quinze ans, fut celle qui fixa d'abord son choix; une de celles du Général Jarvis, lui plut ensuite beaucoup. Pour terminer son irrésolution, il me demanda de les épouser, & de commencer son ménage avec deux femmes; je trouvai cette proposition trop sage pour m'y refuser, & M. *George* se rendit gaiement dans le temple où l'Archevêque de *Charles-Hire*, lui donna en murmurant une double bénédiction nuptiale.

Toute la Cour assista à la célébration ; je ne négligeai rien de tout ce qui pouvoit la rendre plus pompeuse. Il fut nommé le même jour Gouverneur de la Capitale à la place du respectable Jarvis, qui se démit volontiers de cettec harge en sa faveur.

La santé d'une de mes femmes qui étoit accouchée pendant mon voyage d'un enfant mort, s'altéroit visiblement. La languissante *Sara* mourut à la fin de Novembre en emportant au tombeau mes regrets & ceux de toute sa famille. C'étoit la première victime que la mort enlevoit à ma tendresse, depuis le moment où le plus heureux des hasards m'avoit fait quitter le lieu de mon naufrage. Cette perte me fut d'autant plus sensible, qu'elle venoit à la suite des fêtes que j'avois données pour le mariage de mon fils. Le corps de la Reine fut déposé à côté du mausolée que je faisois élever dans le temple à la mémoire de son père.

Quatre lions énormes qui paroiſſoient doux & familiers, ſoutenoient la ſtatûe de Sir *Charles Smith*, dont un des pieds étoit appuyé ſur le corps d'une femme voilée, repréſentant l'ignorance vaincûe & terraſſée. La ſuperſtition & le fanatiſme, debout aux deux côtés du ſarcophage, ſembloient prendre la fuite à ſon approche, l'une ſe cachant le viſage d'une main, l'autre en éteignant ſon flambeau. Des inſtrumens de labourage, des faiſceaux d'armes, des fléches briſées auprès des fuſils & des épées que des petits génies leur ſubſtituoient, des balances, des ancres, un grand livre ouvert, où le mot de légiſlation étoit écrit en caractères d'or, couvroient l'eſpace qu'on avoit laiſſé libre devant la ſtatûe.

L'ouvrage ſur le point d'être achevé, néceſſitoit la lugubre cérémonie du tranſport dans le temple des reſtes du créateur de mon Empire. Ce fut à la fin de l'année qu'elle ſe fit avec

tout l'appareil funèbre que ses vertus & ma reconnoissance me suggérèrent, pour que rien ne manquât à la pompe de ses funérailles. Le corps de sa fille fut placé près du sien, dans un cercueil de bois revêtu de lames d'or; son nom gravé au-dessus surmonté d'une couronne, conservoit le souvenir du rang qu'elle avoit occupé sur la terre.

Je pressai avec une ardeur infatigable les travaux du chantier, & ceux qu'on faisoit pour bâtir mon palais. Le grand nombre de charpentiers qui étoient occupés au port, ayant entrepris à la fois la construction des cinq vaisseaux que j'avois ordonnés, m'offroient l'espérance de les voir en rade à la fin de l'année suivante. Les ouvriers qui bâtissoient mon palais, m'assuroient une jouissance moins éloignée. L'augmentation de ma famille & l'âge de mes trois fils aînés qui atteignoien leur douzième année, exigeoient qu

je fus en état de leur donner des logemens pour eux & les gens de leur suite. L'Archevêque, Milord Rofter & fes deux femmes qui demeuroient avec moi, devenoient un furcroît d'embarras jufqu'à ce que j'euffe fait bâtir des hôtels pour les recevoir.

Pendant le temps que je m'occupois à trouver un moyen pour procurer des femmes à tous ceux qui vouloient fe marier, une jeune Aprilienne fut convaincûe d'avoir deux époux. Elle avoit une fœur jumelle qui lui reffembloit fi parfaitement, que les deux amans qui étoient affidus auprès d'elles, ne pouvoient les diftinguer. Cette conformité dans les traits, & dans la taille dont elles fe faifoient un jeu, leur avoient fervi plus d'une fois à changer de nom pour intriguer leurs futurs, qui n'étoient jamais parvenus à reconnoître laquelle étoit la maitreffe qui devoit recevoir leurs vœux.

Par une bizarrerie assez ordinaire, celui des deux frères qui recherchoit l'aînée, étoit aimé de la cadette, & celui qui courtisoit celle-ci, étoit chéri préférablement de l'aînée. Incertains lorsqu'ils entroient à laquelle ils devoient s'adresser pour offrir leur hommage, ils attendoient que d'elles-mêmes elles vinssent se ranger de leur côté. Une raison s'opposoit à ce qu'elles fissent d'accord entr'elles un échange qui auroit servi mutuellement leurs goûts; l'aîné des deux frères étoit fort à son aise, le cadet au contraire n'avoit presque rien.

La mort de l'une des deux sœurs, mit fin à leur incertitude, sans déterminer quel seroit celui des deux prétendans, qui se verroit forcé de prendre parti ailleurs. Ils disputoient entr'eux sans pouvoir être d'accord, celle qui pouvoit les tirer de peine gardoit le silence pour s'amuser de leurs embarras. Leur mère qui ne

vivoit plus, auroit pu terminer la question; un signe qu'avoit l'aînée à l'épaule gauche, étoit une marque distinctive, dont elle seule se trouvoit avoir connoissance.

Après de longs débats, les deux frères également amoureux de celle qui restoit, convinrent entr'eux de l'épouser ensemble, si elle agréoit ce double mariage. Ils hasardèrent de lui en faire la proposition; elle demanda plus d'un jour pour se déterminer, & finit par consentir à l'union extraordinaire qui terminoit leur prétention réciproque. Par cet arrangement tout le monde se trouvoit d'accord, pendant qu'elle seule gagnoit à s'y être prêtée.

C'étoit à deux milles de Burnel que ce beau ménage s'établissoit: les deux époux servoient dans les piqueurs de la garnison de la ville, & tour à tour alloient passer une semaine avec celle qui recevoit avec la même affection l'aîné ou le cadet. Le *Conservator Tho-*

*mas Jebb* informé de leur manège, fut très-embarrassé de la manière dont il jugeroit cette cause; il m'en fit passer les détails pour que je pusse moi-même prononcer comment la séparation devoit se faire. Les deux frères desiroient qu'on laissât à la femme la liberté de décider lequel des deux elle préféreroit : cela eût été fort juste, avant l'usage qu'ils avoient fait en commun des droits matrimoniaux; mais par cela même que l'incompatibilité de leurs nœuds les rendoit nuls, ils avoient réciproquement perdu toute prétention à une préférence, qui ne dépendoit plus de celle qui y avoit renoncé par sa conduite scandaleuse.

Je prie le lecteur, avant de s'instruire de l'arrêt que je prononçai, de décider intérieurement quel auroit été le jugement que la justice lui auroit dicté, si cette cause avoit été portée à son tribunal.

J'ordonnai que la jumelle seroit pla-

cée à la diſtance de quatre cens verges de ſes époux, & que celui qui le premier l'atteindroit à la courſe, en partant tous deux enſemble du même but, deviendroit le mari qui la rameneroit avec lui. Mon jugement ayant fait du bruit, la foule ſe porta par curioſité ſur le grand chemin de *Charles-Hire* à Burnel, pour aſſiſter à l'exécution de mon arrêt. Les paris ſe firent (*i*) de part & d'autre. Le cadet

(*i*) L'uſage des Paris, eſt devenu ſi à la mode en France depuis quelques années, qu'il n'eſt plus poſſible d'avancer un fait publiquement, ſans que dix perſonnes ne vous offrent auſſi-tôt de parier contre ce que vous dites. C'eſt une manière de donner un démenti qui ne s'accorde guères avec la politeſſe Françoiſe, & que nous n'aurions jamais dû imiter de nos voiſins. C'eſt bien aſſez de les copier dans leurs vêtemens, leurs voitures, & juſques dans le coſtume de leurs laquais, ſans emprunter une habitude

des deux frères plus leste, plus impatient, annonçoit un gain probable à ceux qui parioient pour lui, & le grand nombre y fut trompé. Ils partirent : d'abord l'aîné allant d'un pas égal resta en arrière, ses partisans se crurent vaincus; mais bientôt accélérant sa marche, il devança son rival qui n'avoit pas assez ménagé ses forces, pour fournir la longue carrière qu'il devoit parcourir.

Ce jugement devint un proverbe

---

malhonnête, qui ne nous choque plus, parce que malheureusement nous nous y accoutumons. J'ai vu un des oisifs du Palais Royal, chercher un partenaire pour offrir de lui parier qu'il pleuvroit ou qu'il ne pleuvroit pas deux heures après. Il en trouva quinze au lieu d'un; le ciel étoit serein; on le crut fou, on tint le pari; vingt minutes avant l'expiration du terme convenu, un orage épouvantable, chassa tout le monde de la promenade. *Note de l'Editeur.*

à *Aprilis* : lorſqu'un homme ſe préſentoit pour ſe marier, les jeunes filles demandoient en riant : court-il bien ? Celui des deux frères qui redevenoit garçon fut envoyé à *Pulloſin* pour y continuer ſon ſervice. En l'éloignant du ſéjour de celle qu'il aimoit, je voulois lui épargner le regret de voir un autre jouir ſous ſes yeux de la félicité dont il avoit partagé les prémices & goûté les douceurs.

Une proclamation royale publiée dans toutes les préfectures de la Nouvelle Bretagne, fixoit déſormais à deux, le nombre de femmes qu'il ſeroit permis à chaque homme d'avoir. Cette loi, dont l'examen réfléchi de la population me fit connoître la néceſſité, rendoit plus facile les moyens que j'avois à employer pour multiplier les mariages. Quoique le ſexe féminin fut plus nombreux dans mes états, mes différens préfets m'apprirent que beau-

coup de jeunes gens (k) brûlans d'envie de se marier, ne pouvoient rencontrer des filles vacantes. Je croyois avoir prévu à tout dans mon voyage en Angleterre, mais j'avoue que cette

---

(k) Il est étonnant d'après le goût général, qu'il subsiste un Royaume au dix-huitième siècle où l'on ne rencontre point d'hommes qui gardent volontairement le célibat. Nous pouvons en conclure pour le bonheur de l'humanité, que l'égoïsme le premier, le moins tolérable de tous les vices, étoit encore inconnu dans l'heureuse contrée que gouvernoit Sir *George* Wollap. Paris, dont la dépopulation est moins sensible, que dans toutes les autres villes du monde, parce qu'au grand nombre d'habitans qui vit dans ses murailles, se joint journellement un grand nombre d'étrangers, renfermeroit certainement moins d'égoïstes, si le Gouvernement défendoit qu'on accordât des places à tous ceux qui ne feroient pas mariés. *Note de l'Editeur.*

nouvelle difficulté avoit échappé à ma prévoyance.

Plus je cherchois un expédient qui remédiât à l'embarras où me jetoient les demandes réitérées de ceux qui n'étoient pas pourvus, moins je voyois de possibilité à les satisfaire. Tout-à-coup il me vint dans l'idée d'expédier la frégate pour l'île des rochers, où le besoin de subsistance devoit nécessairement faire sentir à ceux qui l'habitoient, qu'une diminution d'individu devenoit un soulagement pour la Colonie. Le Capitaine Osbrow qui commandoit ce vaisseau, y étoit déjà venu avec moi, il m'avoit même accompagné jusqu'à l'entrée du souterrein qui formoit la communication dans l'intérieur. Le Colonel *James* Springle se trouvoit dans le même cas: tous deux ayant une connoissance parfaite des lieux, furent chargés de cette utile mission.

On plaça, sur la frégate, toutes

les provisions qu'il fut possible d'y embarquer; j'y joignis des outils, des vases de toutes les grandeurs, jusqu'à des plumes & du papier: rien en un mot de tout ce que je supposois pouvoir servir à cette nation de Cénobites, ne fut oublié. Le Moine que j'avois pris à *Goa*, & qui, par l'habitude de mener une vie oisive, ne savoit s'occuper de rien, fut donné pour collégue à MM. Osbrow & Springle. Je leur enjoignis d'employer tout, hors la violence, pour obtenir des vieillards qu'ils consentissent à m'accorder trois cens de leurs filles de quinze à seize ans au plus; si même ils voyoient la possibilité d'en loger un plus grand nombre dans le vaisseau, je les laissois les maîtres de s'en charger. Je fis porter à bord douze balles de toiles de coton pour vêtir ces petites infortunées, qui alloient m'avoir l'obligation de passer leur vie dans un séjour plus agréable que celui qu'elles quitteroient.

## CHAPITRE LXXVI.

*Voyage de Sir George dans toutes les parties de son Royaume.*

1780.

Aussi-tôt que la frégate eut mis à la voile, je me préparai à faire la visite de toutes les places de mon royaume. L'Amiral *John* commandant le vaisseau le *Rick* de soixante & quatorze pièces de canon déjà placées en batterie, eut ordre d'aller m'attendre à Cunnigam où je voulois m'embarquer. Son équipage étoit composé de près de sept cens hommes choisis parmi nos meilleurs matelots dont je desirois connoître l'intelligence & l'adresse dans le petit voyage que j'allois faire. *Rasilina* ne fut pas seule à m'accompagner, j'exigeai que *Charlote* vînt avec elle, afin de ne pas donner de nou-

veaux prétextes à la jalousie qui avoit troublé le repos de ma famille. Milord *Roster* devint l'écuyer cavalcadour des deux Reines pendant la route, que cinquante hommes du régiment de Royal Ecossois firent avec nous.

Notre première hâlte fut à la nouvelle Ecosse où nous arrivâmes à cheval. Cette préfecture gouvernée par le Colonel *Henri Jarvis* étoit composée de sept mille ames en 1776: on en comptoit douze mille quand j'y passai. Cinq superbes plantations en cannes, occupoient dix moulins à eau qui roulèrent à la fois pendant notre séjour. La quantité de sucre qu'on pouvoit dès-lors y fabriquer, paroissoit plus que suffisante à la consommation des trois îles, & en donnant un peu plus d'extension à cette culture, nous aurions trouvé un superflu pour faire au moins le chargement d'un bâtiment du port de quatre cens tonneaux. Le premier régiment de deux bataillons

bataillons de cinq cens hommes chacun, s'étoit abſolument formé depuis ſa création ſur le pied des troupes Européennes: ils manœuvrèrent en ma préſence avec autant de dextérité que les ſoldats les mieux exercés.

J'avois toujours eu le deſſein de poſſéder une maiſon de campagne dans cette partie de l'Iſle, dont l'air plus vif que celui de la plaine, étoit plus agréable à reſpirer. Nous en marquâmes l'emplacement dans la partie la plus élevée, d'où les yeux ſe promenoient majeſtueuſement ſur un payſage à perte de vûe. Les ouvriers commencèrent à y travailler dès le jour même. Jouir promptement, étoit pour moi une double jouiſſance; l'attente en affoibliſſant le deſir, en ôte tout le charme. Ce lieu de plaiſance fut appelé Enchanting Dweling ce fut ſur les côteaux qui s'étendoient adroite & à gauche, que j'avois preſcrit qu'on cultivât la vigne. Elle étoit très-bien

vente dans le voisinage de *Charles-Hire*; mais le raisin que nous avions recueilli ne nous donna qu'un vin d'une qualité approchante de celui du muscat; j'espérois qu'une température plus variée, en le murissant moins promptement, lui feroit acquérir ce qui lui manquoit pour l'usage auquel nous le destinions.

Des bateaux disposés sur la rivière *St. Charles*, pour nous transporter à Burnel, nous y rendirent en six heures. La population presque doublée dans cette ville, par la facilité de sa communication par eau avec la Capitale & la Nouvelle-Écosse, la rendoit l'entrepôt des productions de ce nouvel établissement. Le second régiment & un corps de piqueurs de mille hommes, formoient sa garnison qui n'avoit pas besoin d'être augmentée, par la sûreté naturelle que lui donnoit sa situation dans l'intérieur de l'Isle. La mousseline, qui étoit le seul objet qu'on

y fabriquât, préſentoit un grand nombre d'atteliers, depuis que j'avois fait placer dans cette ville, tous ceux qui étoient autrefois à *Charles-Hire.*

Avant d'arriver à Springle dont nous fîmes la route à cheval, nous nous arrêtâmes à moitié chemin à la Cafeïere que j'avois établie. Huit mille cafiers en rapport, & près du double qui devoient l'être dans l'année ſuivante, m'offrirent la conſolante idée de jouir déſormais du fruit d'une partie de mes peines. Cet arbuſte s'étoit ſi bien naturaliſé dans notre climat, qu'il paroiſſoit y être indigène, par la quantité de fleurs qui le couvroient. Depuis mon retour on m'avoit fait goûter du café de la dernière recolte, que je ne trouvai différer en rien de celui de *Moka*, qui me reſtoit de ma proviſion.

Nous ne demeurâmes que fort peu de temps à Springle, pour nous rendre plutôt à Jarvis, où nous devions faire quelque ſéjour, pour repoſer

notre nombreuſe cavalcade. Le Général me préparoit une ſurpriſe agréable. Son frère, paſſé avec moi en Angleterre, lui avoit remis la partition d'un opéra Italien *del Signor Cimaroſa*, que nous avions entendu enſemble à Londres; la muſique me fit tant de plaiſir, que je lui dis alors: je deſirerois bien qu'on nous en donnât de pareille à *Charles-Hire*. Il avoit traduit la pièce en langue Aprilienne, & la tint prête pour le temps de mon paſſage; des ballets couſus au drame, ſans en refroidir l'inſignifiante (*l*) action, ren-

(*l*) Qu'à Jarvis dans la Nouvelle-Bretagne, Royaume à peine civiliſé, on parodie de mauvaiſes productions pour en conſerver la muſique; la choſe eſt excuſable; mais que dans la Capitale de la France, où tous les arts fleuriſſent, on ait recours à un moyen auſſi miſérable, pour varier ſes amuſemens; c'eſt une choſe difficile à croire, & cependant.... *Note de l'Editeur.*

doient le spéctacle plus amusant. J'assistai avec toute ma suite à cinq représentations, qui, chaque fois, me plûrent infiniment, quoique le Poëme n'eut pas le sens commun.

Cette ville entourée d'excellens pâturages, avoit été choisie pour établir nos haras, & élever nos troupeaux. Cent soixante vaches, sept cens matouchis, & quinze cens brebis, couvroient les plaines des environs, & s'engraissoient en se multipliant, pour subvenir bientôt aux frais d'une consommation suivie. Quatre-vingt trois jumens & dix étalons, nous assuroient les moyens d'aider à nous remonter; grace aux soins que le Capitaine *Van-Elling* s'étoit donnés, & à l'attention que le Général Jarvis avoit toujours eu de veiller à leur multiplication.

Le fleuve *Dorset*, comme je l'ai déjà dit, passoit à Jarvis avant d'aller se jeter à la mer, auprès de Cunni-

gam. Le détachement de Royal Écossois, la veille prit les devans, & la distance de soixante milles, fut franchie en douze à treize heures. Cette ville maritime où le vaisseau le *Rick* étoit mouillé pour nous recevoir, fournissoit du poisson salé à tout le reste de l'Isle. Cette branche de commerce enrichissoit les habitans, en aidant aux échanges de cette place, avec les ouvrages manufacturés, & les productions des autres préfectures. Un corps de mille piqueurs & le régiment de *Rasilina* de douze cens hommes, formoient la garnison. La Reine en habit de Colonel, monta à cheval à la tête de son régiment qu'elle passa en revûe. Le Gouverneur ayant donné le même jour un superbe bal, *Rasilina* demeurée en uniforme, y parut avec l'Etat Major, & dansa avec toutes les dames de la ville.

Le fort qu'on avoit achevé pendant mon absence, & qui ne devoit avoir

dans le principe que douze canons de vingt-quatre, présentoit dans le prolongement du fleuve un côté absolument dégarni ; je fis ajoûter à son artillerie huit canons de trente-six, pour que la place offrît par-tout un même moyen de défense. J'envoyai un exprès à *Charles-Hire*, pour qu'on les fît fondre aussi-tôt, afin de tranquilliser mon esprit sur le danger d'une descente si aisée sur cette côte. J'avois tant de facilité à me procurer ce qui étoit nécessaire pour la rendre infructueuse, si elle avoit lieu, que je me serois reproché la plus petite négligence à cet égard.

Après avoir fait embarquer sur le *Rick*, mes chevaux & ceux du détachement qui m'accompagnoit, nous nous rendîmes sur ce vaisseau, qui, en gouvernant au Nord-ouest, mouilla le lendemain dans la rade d'Édimbourg. Cette ville étoit entièrement bâtie, elle contenoit déjà neuf à dix mille

ames; le maïs & le bled couvroient le terrein que nous avions trouvé couvert d'une épaiſſe forêt lors de notre naufrage. L'Amiral conduiſit les deux Reines dans l'endroit dont nous avions fait le jardin qui renfermoit toutes nos eſpérances; ſon heureuſe culture tranquilliſoit alors nos eſprits, tandis que la maturité des grains nous offroit dans une récolte prochaine la récompenſe de nos travaux. Elles lurent avec attendriſſement l'inſcription qui étoit gravée ſur le monument que j'avois fait élever pour perpétuer le ſouvenir de mon infortune.

Je fis placer deux batteries de ſix pièces de canon chacune à droite & à gauche de l'entrée de la rade, trop ouverte pour ne pas demander qu'on y établît un moyen de défenſe. Je n'augmentai pas la garniſon qui étoit de cinq cens piqueurs, parce que le voiſinage de la Capitale, rendoit faciles & prompts les ſecours qu'on vou-

droit y porter en cas d'attaque. La communication ouverte par le chemin qui traverſoit la montagne, rapprochoit encore cette ville de la Nouvelle-Écoſſe, où le premier régiment étoit ſtationné, prêt à marcher, où ſa préſence feroit néceſſaire.

En partant d'Édimbourg, pour nous rendre dans l'Iſle de *Pulloſin*; nous éprouvâmes un coup de vent qui faillit nous jeter à la côte; le grand mât du *Rick* ſe fendit, une lame terrible entra par les ſabords qu'on n'avoit pas pris la précaution de fermer, & remplit d'effroi tous les paſſagers, par la quantité d'eau qu'elle introduiſit dans les entreponts. Les femmes de la ſuite de *Charlote* & de *Raſilina*, pouſſèrent des cris effroyables. *John*, dont les ordres ne s'exécutoient pas avec aſſez de célérité, monta lui-même dans les haubans pour couper la driſſe de la grande vergue. Nos voiles carguées avec beaucoup de peine, nous continuâmes notre

route avec des ris pris dans nos deux huniers, en souffrant beaucoup d'une houle très-forte.

Je résolus de rester à *Rafilinette*, jusqu'à ce qu'on eût achevé à *Charles-Hire*, l'aile gauche de mon palais; j'avois laissé l'ouvrage très-avancé, en priant M. Jarvis de ne pas le perdre de vûe un seul jour, pour qu'il fût plutôt en état de nous recevoir. Le *Rick*, après qu'on eut jumellé son grand mât, fut chercher *Lucie* & *Fanni*, à qui j'écrivis de conduire avec elle à Pullosin, le Prince Royal & ses deux frères les Ducs d'*Aprilis* & *de Sarcosa*. Ils étoient tous les trois âgés de près de treize ans, par conséquent en état de voyager un peu pour acquérir quelques connoissances. Rien n'étend plus l'imagination des jeunes gens, & ne sert mieux à développer leurs idées, que la diversité des lieux qu'on leur fait parcourir. Chaque objet nouveau les frappe plus

ou moins, & les porte à la réflexion ; aidez-les alors par des conférences utiles, sur ce qui les environne, ne soyez ni lent à leur répondre, ni lourd & obscur dans vos explications ; & vous leur ferez tirer un très-grand profit d'une promenade entreprise en apparence pour leur procurer seulement de l'exercice.

La ville que j'avois commencé à faire bâtir en 1775, à deux cens vingt-cinq mille de *Rasilinette*, avoit pris depuis un accroissement qui ne m'étonna pas. Sa position avantageuse au confluent de deux rivières, y attiroit chaque jour un nombre d'habitans, qui montoit déjà à vingt trois mille. Je lui donnai le nom de Roster, & je fis présent à *George* de trois mille acres de terrein à douze lieues de cette ville, dont M. *Edelbert* Springle fut fait Gouverneur. La culture la mieux soignée fleurissoit dans les alentours ; le travail occupoit ces

mêmes sauvages qui, naguère, soumis à l'empire des femmes, n'avoient eu d'autre desir que de leur plaire, pour en obtenir de stériles faveurs ; transformés en autant de cultivateurs laborieux, ils recueilloient, grace à l'infatigable constance & au zèle du Général *Thomas* Cunnigam, les fruits heureux de leurs premiers efforts.

Je saisis cette occasion, pour offrir un nouvel encouragement à leur activité. Les bords de la rivière m'invitoient à y faire transporter des plants de cannes, dont la culture eût procuré par la suite au commmerce de cette ville un objet d'échange plus recherché. Je rassemblai les vieillards qui se trouvèrent dans cette préfecture, pour leur faire part de mon intention ; ils l'adoptèrent unanimement en s'offrant tous de veiller à la plantation, dont je leur confiai la conduite, en la faisant diriger par quelques planteurs déjà au fait, que

J'envoyai chercher à la Nouvelle-Écosse.

A soixante & dix milles plus loin, quatre gros bourgs à cinq cens verges de distance les uns des autres, isolés de toute autre habitation, paroissoient former une peuplade particulière. J'en visitai les paisibles habitans; quelques présens que je leur portai, accrurent le bon accueil qu'ils s'empressèrent de me faire. J'examinai le local, qui me parut propre à y élever une ville, où rien ne seroit si aisé que de réunir ceux qui logeoient aux environs sous des cabannes. Le plus grand nombre d'entr'eux goûta ma proposition; une douzaine d'ouvriers venus de Roster, tracèrent en ma présence le plan de cette nouvelle cité, qui porta le nom d'Aberdeen. Les charpentiers & les maçons que j'y fis passer, élevèrent bientôt des maisons, à la place des huttes qui servoient de logement à ces dociles Pullosinains.

Le *Cutter* la *Peggi*, qui m'attendoit ſur la côte Nord-eſt de cette Iſle, me tranſporta à celle de *Sarcoſa*. La préfecture de Cachimi, où réſidoit le Cacique *Cholula*, étoit dans l'état le plus floriſſant, cette partie ne différoit pas des endroits les mieux cultivés de l'Iſle de *Pulloſin*. L'agriculture encouragée par la préſence du Cacique, & la louable attention du Capitaine *Robert* Corbſon, avoient déjà produit dans les dernières récoltes plus que la nourriture des habitans ne devoit conſommer. Cette ville Capitale de *Sarcoſa* étoit agrandie; des rûes tirées au cordeau, des maiſons ſolides, & des boutiques occupées, changeoient abſolument la face des choſes. J'élevai *Cholula* au grade de Général, & M. Corbſon fut fait Colonel d'un corps de dix huit cens hommes armés de fuſils, qui partagés en deux diviſions, s'appeleroient quatrième & cinquième régimens. Les détachemens qui en

seroient retirés, devoient former la garde de l'ancienne demeure de *Prasimola*, qui n'avoit que six compagnies de cent hommes pour sa garnison.

En visitant la seconde partie de cette Isle, je la trouvai bien différente de la première. L'esprit d'indépendance de celui qui y avoit regné, s'étoit communiqué aux habitans. Ils négligeoient la culture, pour ne s'occuper que du commerce, de la pêche, & de la chasse; ils préféroient le travail pénible des mines, aux soins moins dangereux & plus utiles du labourage. Je ne voulus rien changer à leur habitude; je me contentai d'offrir des encouragemens à ceux qui consentirent à défricher la terre, laissant au temps & à l'exemple de leurs autres compatriotes, à leur faire naître le goût de l'agriculture, pour lequel ils témoignoient la plus grande insouciance.

Je donnai le nom de Linlightgow,

à la ville qui avoit été la Capitale de *Pratimola*. Le palais de ce Cacique, fut destiné à caserner les troupes ; il étoit assez vaste pour loger le Commandant & toute sa garnison. Sans faire bâtir dans cette ville de nouveaux édifices ; je recommandai qu'on veillât seulement à l'entretien de ceux qui subsistoient.

A mon retour à *Rasilinette*, j'appris que mon palais venoit d'être achevé, & qu'il seroit incessamment en état de nous recevoir. *Rasilina*, qui aimoit à rêver, avoit fait renouveller la publication des mêmes défenses qui subsistoient autrefois, relativement à l'Isle délicieuse qui sembloit surnager au devant de la ville. Personne sous peine de punition, ( elle me fit cependant la grace de m'excepter ) ne pouvoit porter un pied téméraire dans cet asyle secret, reservé aux mystères de l'amour.

Vis-à-vis du Kiosque, de l'autre

côté du bassin qui étoit au c
*Rasilina*, dans un de ces mo
heureux qui suivent l'ivresse d
volupté, momens si doux, où l'
jouit du calme du bonheur, eut
desir que je fis élever un petit te
ple soutenu par douze colonnes
l'ordre Corinthien, au milieu duquel
la statûe de la Déesse de Cythere,
seroit placée près d'un autel. Elle vouloit y porter des offrandes, & couvrir chaque jour de fleurs nouvelles, les présens qu'elle offriroit à la divinité protectrice de ce lieu paisible & enchanteur.

Je me prêtai avec d'autant plus de plaisir à cette fantaisie, que le sculpteur qui avoit travaillé au mausolée de Sir *Charles*, mettant la plus grande attention à instruire six éleves que M. Jarvis lui confia lors de son arrivée; je voulois juger de leurs progrès par l'essai qu'ils alloient en faire. Ils eurent à concourir à un prix que je pro-

cens mille, lorſque l'*Induſtry* vint y faire naufrage.

---

rer. L'âge d'or dont il renouvelloit le ſiècle fortuné, n'eut jamais ſans lui reparu ſur la terre. *Note de l'Editeur.*

côté du bassin qui étoit au c
Rasilina, dans un de ces mo
heureux qui suivent l'ivresse d
volupté, momens si doux, où l
jouit du calme du bonheur, eut
desir que je fis élever un petit te
ple soutenu par douze colonnes
l'ordre Corinthien, au milieu duque
la statue de la Déesse de Cythere,
seroit placée près d'un autel. Elle
vouloit y porter des offrandes, &
couvrir chaque jour de fleurs nou-
velles, les présens qu'elle offriroit à la
divinité protectrice de ce lieu paisible
& enchanteur.

Je me prêtai avec d'autant plus de
plaisir à cette fantaisie, que le sculpteur
qui avoit travaillé au mausolée de Sir
Charles, mettant la plus grande at-
tention à instruire six éleves que M.
[illegible]vis lui confia lors de son arrivée;
[illegible]ois juger de leurs progrès par
[illegible]'ils alloient en faire. Ils eu-
[illegible] [illegible] prix que je pro-

[illegible]

[illegible] dans
[illegible] que je
[illegible]
[illegible] qui m'en

[illegible] , qui
[illegible] que
[illegible] mis
[illegible] que je
[illegible],
[illegible]
[illegible] les
[illegible] pour
[illegible]
[illegible] nous
[illegible] pour
[illegible]
[illegible] mois
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible] de
[illegible]
[illegible]

un peuple qui marchoit à grands pas à la perfection qu'on n'obtient ordinairement qu'après une longue succession de siècles.

Le spectacle en général, qui n'est qu'un passe-temps pour quelques personnes, est un délassement pour beaucoup d'autres. Les premiers se blâsent assez vîte, par la trop grande habitude de jouir sans ménagement de ce qui les amuse : les seconds, usant avec sobriété de ce qui n'est pour eux qu'un délassement indispensable, ne sentent pas s'émousser sitôt le charme qu'on goûte à la représentation d'une pièce agréable & intéressante. Souvent en Europe, on sort du spectacle (*n*),

(*n*) Une jolie femme disoit à un particulier, qu'elle ne connoissoit point pour auteur : telle pièce est détestable, en parlant d'une des siennes, dont elle estropioit le nom. —— Je suis fâché que vous l'ayez trouvée mauvaise, tout le monde n'est pas de votre avis;

sans connoître le sujet de la pièce qui a été jouée; il suffit d'en retenir le nom pour juger si elle est bonne ou

---

vous l'avez peut-être mal vûe. —— Je n'ai pas pu la voir, je me suis présentée deux fois sans trouver de la place, mon quart de loge est toujours tombé quand on ne la donnoit pas. Une de mes amies y a gagné un rhume, & m'en a dit tant de mal, que je suis dégoûtée d'y aller. —— Voilà certainement pour elle une raison plausible d'avoir de l'humeur contre la pièce; mais vous, que l'affluence effraye, attendez encore deux ou trois représentations, & placez-vous ensuite commodément. —— Vestris & Gardel y dansent-t-ils? —— Je le crois. —— Je vous avoue que l'Opéra m'ennuye quand ils ne paroissent pas. —— Je conviens qu'ils ont beaucoup de talent; la danse est un accessoire, délicieux à la vérité. —— Admirable. —— Admirable soit, mais qu'il ne faut pas confondre avec la totalité d'un ouvrage. —— Je ne confonds rien, je ne vais au spectacle que pour les voir danser, je lorgne ou je parle avec mes voisins pendant la

mauvaise;

mauvaiſe ; il eſt même des gens dont la ſagacité eſt telle, qu'ils peuvent, en cauſant dans les corridors ou les foyers, prononcer ſouverainement ſur un ouvrage dramatique, fruit des veilles d'un Auteur ſouvent eſtimable.

Ma préſence animoit les ſujets qui ne négligeoient rien pour mériter mon approbation : plus ils faiſoient d'efforts pour l'obtenir, moins j'étois prodigue d'applaudiſſemens. Ce n'étoit pas injuſtice chez moi ; mais l'expérience m'avoit appris qu'un acteur eſt ſi aiſément content de lui même que, pour

---

repréſentation ; quand le ballet commence ; je ſuis toute entière à la ſcène. —— Il eſt bien tems, votre amie, ſans doute fait de même ? —— Aſſurément, —— Dans ce cas, il dépend d'elle & de vous de trouver tous les Opéra excellens, n'arrivés qu'à la fin, & ayez bien ſoin de ne pas vous enrhumer en ſortant. *L'Editeur a eté préſent à cette converſation.*

peu que le public lui témoigne ſa ſatisfaction, il arrive dès-lors qu'il ſe croit parfait. Je ne prétends pas qu'il en ſoit de même par toute la terre; mais à *Aprilis* j'avois ſouvent fait cette remarque, & c'eſt *d'Aprilis* dont je parle.

Parmi celles qui rempliſſoient les premiers rôles, il y avoit une fille de dix-huit ans nommée *Yaya* : ſon talent étoit médiocre; mais ſa beauté ſurprenante commandoit l'admiration. La nature lui avoit prodigué les attraits qu'elle diſtribue ordinairement entre vingt femmes différentes; c'étoit une réunion rare de tout ce qui eſt fait pour enchanter. Dès qu'on ſavoit qu'elle devoit paroître, la foule, en hommes ſurtout, rempliſſoit les avenûes de la ſalle pour occuper les places qui rapprochoient plus d'elle. Depuis peu, elle avoit fait tourner toutes les têtes, en danſant dans un ballet vêtue en Diane : une gaze légère amoureuſe de

ſes charmes, ſembloit les careſſer plutôt que les couvrir: mille attitudes voluptueuſes ajoutoient aux graces qui ſuivoient tous ſes mouvemens; on ne pouvoit ſe laſſer de la voir; on ne comptoit plus les heures, on étoit forcé de les regretter.

*Dom François Pédrito*, qu'une paſſion inſurmontable pour *Zulantilla*, fit jadis tout entreprendre pour l'obtenir, inconſtant par caractère, n'avoit pas tardé à s'unir à deux autres femmes qu'il aima d'abord à l'adoration, mais qu'il négligea enſuite. La jolie *Yaya* lui avoit donné dans la vûe: mon dernier réglement, qui ne permettoit plus d'avoir quatre épouſes, étoit un obſtacle à ſurmonter qui ne le découragea pas. Il fit valoir auprès du *Conſervator* les ſervices qu'il m'avoit rendus, ſe flattant que cette conſidération me feroit déroger à la loi publiée. M. *James* Parkinſon fut aſſez ferme dans ſa réponſe, pour lui ôter l'eſpoir que je

voudrois consentir à une tolérance qui occasionneroit des abus.

Il s'adressa directement à moi : son goût pour les Danseuses m'étoit déjà connu ; il les eut toutes épousé, si j'avois voulu le laisser faire ; je ne lui donnai aucune parole positive. M. *Jarvis* que je consultai, fut du sentiment de la lui accorder : cédant à son avis, & cherchant à mettre fin aux importunités de *Dom François* qui revint à la charge, j'étois résolu, après avoir éprouvé sa constance, de consentir à son hymen.

Sur ces entrefaites, le bruit courut que la belle *Yaya* étoit grosse, l'événement étoit si extraordinaire à *Aprilis* que personne ne voulut y croire. Les plus crédules se le faisoient répéter deux fois, sans paroître plus convaincus ; de bonnes gens alloient même jusqu'à demander, comment a-t-elle fait ? Cette nouvelle me parvint, & me remplit d'indignation contre cet Espa-

gnol ſuppoſé l'auteur de ce ſcandale public. Il n'y avoit plus à héſiter; la circonſtance me commandoit; ſon union devenoit indiſpenſable. Au moment de lui donner mon conſentement, je reçus un mémoire de *Guillaume King*, *Anglo-Aprilien*, d'un mérite diſtingué, & que l'Amiral *John* protégeoit ſingulièrement; je l'ouvre, il offre à mon étonnement la preuve que c'eſt de ſes œuvres, & non de celles de *Dom François* que la tendre *Yaya* eſt enceinte. Il n'étoit pas aiſé après cela, de prononcer entre deux rivaux qui avoient acquis les mêmes droits.

Après une vive querelle entr'eux, *King* préſenta des piſtolets à l'Eſpagnol, afin que le ſort des armes décidât à qui appartiendroit la perſonne qu'ils idolâtroient également, & de laquelle ils avoient obtenu des faveurs qui mettoient leurs prétentions à égalité. J'allois leur faire défendre les voies de fait, lorſqu'un troiſième pré-

tendant se mit sur les rangs, en avouant avoir tout autant de droits qu'eux à la discussion du partage qui les animoit. C'étoit un jeune acteur que la sensible *Yaya* récompensoit en particulier des leçons qu'elle recevoit quelquefois de lui. A la fin, ceci passoit la plaisanterie : je craignis qu'il ne se présentât encore un quatrième concurrent, & que le désordre n'eût été plus loin.

J'enjoignis au *Conservator* de marier sans délai l'acteur à l'actrice, & de les exiler tous deux à *Sarcosa*, dans la ville de Linlightgow. *Yaya*, en apprenant l'arrêt que je venois de prononcer, versa beaucoup de larmes : elle demanda avec instance à me parler, pour me convaincre de la pureté de sa conduite. Sachant combien sa beauté auroit d'empire sur ma foiblesse naturelle, je refusai obstinément de la voir. Elle partit, en protestant de son innocence, à laquelle personne ne crut.

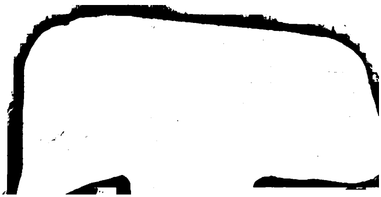
*King* n'eurent plus qu'à rougir de leur aveuglement; ils devinrent le sujet de toutes les conversations, & s'attirèrent le reproche d'avoir les premiers donné l'exemple d'un libertinage punissable. Pour ne plus revenir sur le compte de cette actrice plus malheureuse que coupable, je raconterai de suite, qu'après neuf, dix & onze mois d'une grossesse apparente, elle fut déclarée hydropique. Les remèdes parvinrent à la rendre à la vie, mais l'éclat de ses attraits disparut : ce n'étoit plus qu'une belle rose que l'ardeur du soleil a flétrie. Je la fis revenir dans la Capitale; je lui témoignai les regrets les plus vifs de l'erreur qui avoit occasionné un bannissement que je me reprochois, en me promettant bien de ne jamais condamner personne sans l'entendre.

J'éclaircis alors le motif de l'empressement de ses amans à s'accuser eux-mêmes; l'enflure qui y avoit donné lieu, leur parut un heureux prétexte

pour obtenir la préférence : ils en profitèrent, l'un pour avoir des droits à l'épouser, l'autre pour contester cet avantage à son rival. L'acteur, dont le dessein étoit d'en faire sa femme, se mit sur les rangs pour tirer parti, à son tour, d'un soupçon que la jalousie de ses camarades avoit répandu, & qui s'accrédita par les prétentions & la fanfaronnade de l'Espagnol.

Ce qui ne fut qu'une erreur au sujet de l'infortunée *Yaya*, me causa de l'inquiétude sur le compte de quelques autres. Une triste vérité m'apprit bientôt qu'il est bien difficile de fixer la sagesse parmi des femmes trop exposées, par état, à paroître en public, pour qu'elles puissent résister toujours à l'effet des séductions qui les environnent. Leurs charmes vus en perspective, quand elles sont sur la scène, font plus ou moins d'impression, suivant que la tête est plus ou moins échauffée par l'ensemble du spectacle, & par

illusion où se laisse entraîner le spectateur. Tant que le mal se trouvoit circonscrit parmi celles qui étoient attachées à l'opéra, je n'avois raisonnablement point à m'allarmer encore; mais si, comme une maladie épidémique, il venoit à gagner de proche en proche, & à se communiquer aux femmes de la ville, alors plus de remède à opposer à la licence.

Heureusement la vertu des Apriliennes étoit la sauve-garde & le soutien de leur chasteté: le désordre se cachoit devant elles, le vice n'osoit lever la tête, le libertinage ne s'affichoit point encore, & la crainte de s'attirer le blâme & le mépris public rendoit circonspects ceux dont la conduite auroit mérité la honte, dont ils se seroient couverts, si leur intrigue secrète étoit venûe à se découvrir.

*FIN.*